LA VIE SPIRITUELLE
Nº 323 — Novembre 1947

MT. ST. MICHAEL
LIBRARY
SPOKANE, WASH.

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

DOM E. FLICOTEAUX, o. s. b. LE CHRIST DANS SES SAINTS 383

Le culte des saints est l'épanouissement du culte que nous rendons au Christ, l'Agneau immolé mais vainqueur, qui se glorifie dans ses saints. C'est une grave erreur de considérer la Toussaint comme le prélude de la « fête des morts ». Celle-ci est au contraire en dépendance de la Toussaint. C'est une commémoration.

SAINT THOMAS D'AQUIN. SERMON SUR LA ROYAUTÉ DU CHRIST 400

Ce sermon, donné le premier dimanche de l'Avent, se présente comme une explication littérale et savoureuse de ce texte du prophète Malachie cité par saint Mathieu (21,5) : « *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus* ». *Voici que ton Roi vient à toi, doux.*

DANIEL-ROPS. LE MARTYRE, TÉMOIGNAGE HUMAIN, ACTE SACRAMENTEL 416

Le martyre est une donnée fondamentale de la primitive Eglise, un acte en quelque sorte sacramentel, dont les effets se reversent sur l'entière communauté des enfants de Dieu et atteignent même les incroyants pour les convertir. Sang de martyrs, semence de chrétiens, dit Tertullien.

NOTRE SANCTIFICATION

M.-A. GENEVOIS o. p. INTRODUCTION A SAINT JEAN DE LA CROIX (fête le 24 Novembre) 426

Brève histoire des « poëmes » et initiation à la doctrine des nuits.

C. SPICQ, o. p. SPIRITUALITÉ SACERDOTALE DANS LE NOUVEAU TESTAMENT 446

Réflexions propres à souligner le soin que mit Notre-Seigneur à former ses apôtres suivies d'un savoureux commentaire des épitres pastorales.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

A. BESSIERES s. j. LE SENS D'UNE CANONISATION : SAINT JEAN DE BRITTO 461

Ce saint jésuite canonisé en juin dernier doit être un guide et un exemple de ce que l'on est convenu d'appeler l'apostolat missionnaire.

CHRONIQUES

A.-M. HENRY, o. p. LES MYSTÈRES ET LES TYPES DU BAPTÊME 467

Pour une catéchèse mystagogique, complément indispensable du renouveau liturgique.

M.-A. GENEVOIS, o. p. LES JOURNÉES DE CHARTRES. 482

Compte-rendu des séances de la *Société française d'études mariales* réunie à Chartres les 6 et 7 Septembre dernier.

A.-M. H. LE CONGRÈS DE LYON, 17-21 SEPTEMBRE 485

A TRAVERS LES REVUES

La Maison-Dieu. — Etudes. — Esprit. — La Vie intellectuelle. — Russie et Chrétienté 489

LES LIVRES

Sainte Thérèse.

MAXENCE VAN DER MEERSCH, La petite sainte Thérèse (*A. Combes*) 494

M. Van der Meersch ne semble pas avoir été jusqu'au bout de son analyse de la petite voie. *La connaissance de soi, l'humilité, la pauvreté spirituelle ne sont pas comme il l'écrit, toute la sainteté, elles n'en sont que le fondement. L'amour que Dieu porte à sa créature la rachète et la sanctifie par des actes qui sont à la fois tout entiers de Dieu et tout entiers d'elle-même.*

En mettant l'accent sur un des aspects de la grâce, le romancier a-t-il « trahi » le message thérésien, ainsi que l'en accuse l'historien ? On regrettera tout au moins cette lacune dans un ouvrage dont les qualités sont par ailleurs très grandes et qui lui vaudront un large public.

M.-M. PHILIPON, Sainte Thérèse de Lisieux (*Pierre Blanchard*) 499

Divers.

L. CERFAUX, L'Eglise des Corinthiens (*L.-M. Dewailly*). 500

R. P. PHILIPON, Les sacrements dans la vie chrétienne (*A.-M. M.*) 500

Ch.-D. BOULOGNE, Par delà la mort (*H. Maréchal*) .. 501

Entretiens de sainte Thérèse sur la vie religieuse (*A. Plé*) 502

Ch. DESSERICH, La messe dans la chambre des malades (*A.-M. M.*) 502

J.-M. DE BUCK, Mort à l'aube (*M.-L. T.*) 503

Abbé C. HANLET, Emile Verhaeren. La valeur morale de son œuvre 503

Viennent d'arriver à la revue 503

Le Christ dans ses Saints

Le Mystère de la Toussaint.

La fête de la Toussaint, quoiqu'elle ne soit pas des plus anciennes (1), a très justement acquis dans la piété de l'Eglise la place que lui mérite son importance liturgique. Maintenue, comme l'Ascension, par le décret du 9 avril 1802, au nombre des fêtes légalement chômées, — ce dont on ne peut que se réjouir — la Toussaint est devenue une des solennités les plus populaires et les plus suivies de l'année chrétienne. Malheureusement, il faut bien le reconnaître, la faveur générale dont elle bénéficie de nos jours tient, non pas précisément à la grandeur du mystère qui en est l'objet, mais à ce fait qu'on la considère surtout comme une sorte de prélude à la commémoraison des fidèles défunts. Car on ne constate pas sans déplaisir que la

(1) Les origines de la Toussaint restent fort obscures. Il est certain que notre fête du 1er novembre existe à la fin du VIIIe siècle ou au début du IXe. Mais les indications fort confuses des martyrologes ne permettent pas de savoir au juste à quelle époque, dans quelles conditions, et sous quelle forme elle a pris naissance. La fête s'est généralisée à partir du IXe siècle, mais assez lentement, semble-t-il, puisqu'elle ne fut établie à Angers qu'en 1314.

commémoration du 2 novembre, la « fête des morts », comme on l'appelle communément, tend de plus en plus à éclipser la solennité dont elle tire son origine et dont elle demeure, liturgiquement, une simple dépendance (2). Aussi nous semble-t-il opportun, aujourd'hui plus que jamais, de faire ressortir l'importance du mystère que célèbre, selon toute son ampleur, la somptueuse liturgie de la Toussaint.

Encore qu'elle figure, et c'est tout naturel, parmi les fêtes du sanctoral, la Toussaint se rattache très certainement aux grandes solennités du mystère rédempteur dont elle célèbre la phase ultime, puisqu'elle a pour objet véritable le triomphe du Christ en la plénitude de son corps mystique. C'est dire que la Toussaint est, par excellence, la fête du mystère de l'Eglise ou du Christ total. Le mystère de la Toussaint a la même amplitude que celui de notre rédemption. Il embrasse à la fois le passé, le présent et l'avenir. Le passé d'abord, puisqu'il suppose accompli tout ce qui, depuis l'origine du monde, prépara le sacrifice de l'Agneau et lui valut son triomphe (3); le futur également, puisque le mystère de la Toussaint ne s'achèvera que le jour où le dernier des élus aura pénétré dans le ciel; le présent, bien entendu, puisqu'il se développe progressivement, de siècle en siècle, et d'année en année, selon que chaque génération chrétienne le réalise ici-bas en s'employant à l'édification du corps du Christ.

---

(2) C'est à saint Odilon, le célèbre abbé de Cluny, qu'est due la commémoraison de tous les fidèles défunts. Elle fut instituée en 998.

(3) La Toussaint ne commémore pas seulement les saints qui suivirent le Christ, mais bien aussi ceux qui le précédèrent et le préfigurèrent dans l'Ancien Testament.

Ajoutons que, placée chronologiquement au terme de l'année chrétienne, la Toussaint se présente à nous comme la conclusion et, en quelque sorte, le résumé de tous les mystères du cycle liturgique, dont elle célèbre le glorieux achèvement.

Le témoignage de la Sainteté.

Avant de quitter ce monde, le Sauveur avait promis à ses disciples qu'il leur enverrait l'Esprit de vérité et que cet Esprit le glorifierait, comme Lui-même avait glorifié son Père : *Ille me clarificabit. quia de meo accipiet et annunciabit vobis* (4). Or, depuis la Pentecôte, la glorification du Christ se poursuit sans discontinuité ici-bas par la sanctification des membres de son corps mystique, ce qui est proprement l'ouvrage de son Esprit. C'est, surtout, à titre de sanctificateur, que l'Esprit-Saint peut être appelé le « glorificateur » du Christ (5). L'Esprit-Saint glorifie le Christ en communiquant aux membres du corps la sainteté de leur chef. N'est-ce pas, de fait, la sainteté indéfectible de l'Eglise qui, principalement, témoigne aux yeux du monde de la sainteté du Sauveur, et donc aussi de sa divinité? Seul, le Christ est substantiellement saint, et nous le proclamons tel : *Tu solus sanctus*, parce qu'il est le Fils unique de Dieu et que Dieu seul est saint. Chez nous autres créatures, il n'y a de sainteté que dans la mesure où nous participons à la vie divine de Jésus-Christ, et où nous nous identifions avec lui. Saint Paul ne déclare-t-il pas que, dès avant la créa-

(4) *Jo.*, 16, 13.

(5) L'expression est de Dom VONIER. Le chapitre que, dans *La Victoire du Christ*, cet auteur intitule « Le Christ glorifié par le Saint-Esprit » est certainement un des meilleurs de ce beau livre.

tion du monde, Dieu nous a choisis dans le Christ (*elegit nos in ipso*) afin que nous soyons saints et sans tache devant lui » (6) ? Etre saint c'est être conforme au Christ, non pas simplement en vertu d'une ressemblance extérieure, à la manière d'une copie qui reproduit un beau modèle, mais en vertu d'une assimilation vitale. Il faut pour être saint, selon la belle expression de l'apôtre, « se revêtir » intérieurement de Jésus-Christ. Est véritablement saint celui en qui se prolonge, s'épanouit et transparaît la sainteté du Christ, celui qui peut dire en toute rigueur ce que saint Paul disait de lui-même : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (7).

Ainsi la glorification du Christ telle que la fait entrevoir, avec tant de magnificence, la liturgie de la Toussaint, consiste précisément en ceci que la sainteté du chef ne cesse de se répandre dans les membres de son corps mystique pour transparaître ici-bas et rayonner sur le monde. N'est-ce pas chose merveilleuse et proprement divine que, depuis les origines de l'Eglise, et par la vertu cachée de l'Esprit vivifiant qui réside en elle, la sainteté du Christ puisse selon ses multiples aspects, se manifester partout et toujours avec une prodigieuse diversité?

Quel n'est pas, dès le jour de la Pentecôte, le rayonnement de cette première communauté chrétienne, où la plus sainte de toutes les créatures du ciel et de la terre, la Vierge Marie, figure entourée des apôtres du Sauveur et des ses premiers disciples? A peine l'Eglise commence-t-elle à conquérir le monde, que sa vitalité croissante lui attire, de la part de la société païenne,

(6) *Eph.*, 1, 4.
(7) *Gal.*, 2, 20.

d'effroyables persécutions. Mais celles-ci ne se prolongent pendant plus de trois siècles que pour faire éclater la sainteté des martyrs. Aussitôt qu'elle jouit de la paix, l'Eglise voit s'épanouir en son sein, et de toute part, dans les villes et dans les déserts, la sainteté des ascètes, des confesseurs et des vierges. C'est alors, avec les Antoine, les Pacôme, et tous ceux qui marchent sur leurs traces, que se produit la magnifique efflorescence de la sainteté monastique. Survient le moyen-âge, dont la foi robuste ne trouve sa pleine expression que dans cette multitude innombrable de saints de toute condition, papes et rois, évêques et moines, clercs et laïcs, nobles et serfs qui surgissent partout où s'était implanté l'Evangile. Non, jamais la sainteté du Christ n'a cessé, jamais, jusqu'à la fin des siècles, elle ne cessera de fleurir sur la terre, non pas même aux époques les plus sombres, les plus angoissantes de l'histoire de l'Eglise, comme celle que nous traversons actuellement. Bien au contraire. Lorsque la foi paraît fléchir et que la charité se refroidit, l'Esprit de Dieu suscite, dans l'un et l'autre sexes, et en grand nombre, de ces ardents imitateurs de Jésus-Christ qui, par le rayonnement de leur sainteté personnelle, plus encore que par leur activité réformatrice, contribuent efficacement à la restauration de la vie chrétienne. Car l'Eglise ne compte pas seulement parmi les saints, dont elle honore la mémoire le 1er novembre, les élus qui eurent le privilège d'être élevés sur les autels, ou dont les noms figurent au martyrologe, mais aussi cette foule d'âmes, *turba magna*, qui, de manière très discrète et très humble, ont su répandre par elles-mêmes la bonne odeur de Jésus-Christ.

Cette manifestation permanente de la sainteté du Christ sur la terre est d'autant plus glorieuse pour

celui qui en est le principe et le divin exemplaire, qu'elle présente un caractère universel. La sainteté n'est pas, en effet, le privilège d'une portion choisie de l'humanité. Les saints, ces rachetés en qui le sang du Christ agit selon toute sa vertu, proviennent de toute nation et de toute race, ils sont de tout âge et de tout sexe, de toute langue et de toute condition, comme le chante cette antienne de la Toussaint : « Tu nous a rachetés, dans ton sang, Seigneur notre Dieu, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation » (8).

Comme, d'autre part, la grâce ne détruit pas la nature mais la perfectionne, chacun des élus reproduit la sainteté du Christ, sans rien perdre de sa physionomie personnelle, ni des traits qui lui sont propres. Aussi est-il rigoureusement vrai de dire, au sujet de chaque bienheureux, qu'il ne s'est jamais trouvé semblable à lui dans l'observation de la Loi divine : *Non est inventus similis illi qui conservaret legem Excelsi* (9). Cela est d'autant plus vrai que, dans le corps mystique, il ne se trouve pas deux membres qui reflètent au même degré la sainteté du chef. Comme le dit saint Paul, *stella a stella differt in claritate* (10). Car la gloire des élus est d'autant plus resplendissante qu'ils se rapprochent davantage de leur divin exemplaire. Naturellement, c'est à la Mère de Dieu, véritable miroir du Soleil de Justice, *Speculum justitiæ*, que revient l'honneur de réfléchir avec le plus de perfection, les traits de son propre Fils. Cependant, il

(8) Vêpres de la Toussaint (3 antienne).

(9) Commun. d'un confesseur pontife (1re ant. de vêpres).

(10) « Une étoile diffère en éclat d'une autre étoile », 1 *Cor.*, 15, 41.

n'est aucun des membres vivants de Jésus-Christ, même parmi ceux qui achèvent de se purifier au purgatoire, qui ne reproduise en quelque mesure, la sainteté du Sauveur (11).

Le Christ glorifié dans les saints.

Sur le calendrier, les saints se trouvent aujourd'hui liturgiquement répartis en diverses classes : apôtres, martyrs, pontifes, docteurs, confesseurs, vierges et saintes femmes. Or, chacune de ces catégories représente un aspect particulier de la sainteté du Christ.

Voici d'abord le collège des apôtres que le Christ a lui-même choisis, appelés, pénétrés de son esprit, et soigneusement formés à son image afin qu'ils fussent, dans l'œuvre de notre salut, ses plus intimes coopérateurs. C'est aux apôtres que nous devons la connaissance du divin maître, car non seulement ils nous ont rapporté, directement ou indirectement, dans l'Evangile, les actions du Verbe fait chair et ses précieux enseignements, mais surtout ils sont devenus personnellement conformes au Sauveur. Tous auraient pu dire ce que saint Paul disait de lui-même : « Soyez mes imitateurs, comme moi je le suis du Christ » (12). A l'exemple de leur maître ils ont vécu dans l'humilité et la pauvreté, ils ont travaillé de leurs mains; comme lui, ils ont prêché l'Evangile du royaume, et

---

(11) C'est pour cela que la fête de la Toussaint est très justement complétée par la commémoraison de tous les fidèles défunts. Celle-ci, en effet, n'a pas seulement pour but de « soulager » les âmes du purgatoire, mais bien, avant tout, d'accroître au ciel, afin que rayonne davantage la gloire du Christ lui-même, le nombre des élus qui lui font cortège.

(12) I *Cor.*, XI, I.

de la même manière; comme lui, ils ont opéré des miracles, effectué des guérisons, chassé les démons; comme lui, ils ont connu les insuccès, les persécutions, la souffrance; après lui et comme lui, ils ont planté l'Eglise dans leur sang : *Plantaverunt Ecclesiam in sanguine suo* (13). Ce n'est qu'après avoir bu au calice du Sauveur, qu'ils ont définitivement mérité d'être ses amis. *Calicem Domini biberunt et amici Dei facti sunt* (14). Si bien que, dans l'office des apôtres, l'Eglise magnifie surtout le Christ lui-même, mais le Christ tel qu'il a voulu se prolonger et revivre en la personne de ses coopérateurs les plus immédiats, les plus fidèles, ceux qu'il n'a retiré de la bassesse de leur condition naturelle que pour les investir de sa propre puissance, et leur faire partager, en qualité de princes du peuple nouveau, sa souveraineté sur le monde : *Constitues eos principes super omnem terram* (15).

Après les apôtres, la première place revient à la « cohorte triomphante des martyrs » (16) que l'Eglise chérit avec une vraie tendresse et qu'elle entoure de sa visible prédilection (17). C'est tout naturel puisque les martyrs assument l'honneur de continuer le Christ en son immolation sanglante et, par là même, de le reproduire, à travers les siècles, en la partie la plus

(13) Commun des apôtres, matines (Rép. 7).

(14) Commun des apôtres, matines (Rép. 7).

(15) Commun des apôtres, matines (3e ant.), et verset de l'office.

(16) « Cohors triumphans martyrum », hymne de laudes de la Toussaint.

(17) Durant les trois premiers siècles, seuls les martyrs jouirent des honneurs du culte. Au canon de la messe l'Eglise ne mentionne que des martyrs, et, dans les litanies des saints, elle les invoque aussitôt après les apôtres. La liturgie des martyrs, soit au propre, soit au commun, est particulièrement riche et variée.

excellente de l'œuvre rédemptrice, celle où le Fils de Dieu a donné à son Père et au monde, le témoignage suprême de l'amour. Nul doute que l'office des martyrs, comme celui des apôtres, ne célèbre principalement le Christ lui-même, selon qu'il continue de s'immoler en certains membres privilégiés de son corps mystique, et de déployer en eux sa force divine (18).

A la couronne des martyrs succède le chœur illustre des pontifes, *Almus sacerdotum chorus* (19), en qui transparaît et rayonne le sacerdoce de notre Sauveur, puisqu'en réalité il n'y a qu'un seul sacerdoce, celui du Ponife éternel, c'est-à-dire, du Fils de Dieu fait chair. Ces grands papes, ces illustres évêques dont nous célébrons successivement la mémoire au cours de l'année liturgique, les Grégoire le Grand, les Ambroise, les Augustin, et tant d'autres, n'ont jamais rien accompli ici-bas que sous la dépendance et par la vertu du sacerdoce de Jésus-Christ. Alors, rien d'étonnant si, d'un bout à l'autre de l'office des confesseurs pontifes, l'Eglise célèbre le souverain Prêtre, le *Sacerdos magnus* qui, sur la terre, n'aura jamais eu son semblable : *non est inventus similis illi.* Comment ne pas reconnaître que la messe *Statuit*, par exemple, se rapporte selon toutes ses parties, lectures et chants, au sacerdoce de Jésus-Christ? De quoi s'agit-il en définitive dans l'épitre *Ecce sacerdos magnus*, si ce n'est de la souveraine grandeur du Pontife que préfigurèrent, de

(18) Il serait facile de montrer que, pour la plupart, les textes du bréviaire ou du missel concernant les martyrs se vérifient en premier lieu, et de manière frappante, en la personne de leur chef. Tel est, par exemple, le cas du bel introit *Protexisti*, au commun d'un martyr au temps pascal. « Multi martyres talia passi sunt, dit saint Augustin, sed nihil sic elucet quomodo caput martyrum. »

(19) Hymne de laudes de la Toussaint.

façon si diverse, les plus illustres personnages de l'Ancien Testament : Hénoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse et Aaron? (20)

Dans les docteurs de l'Eglise, c'est encore Jésus-Christ, Sagesse incarnée que nous retrouvons et que nous glorifions. N'est-ce pas sa lumière à lui, que nous transmettent, au cours des siècles, ces grands génies chrétiens qui se succèdent pour éclairer le monde? Le Christ n'est-il pas l'unique *Doctor vitæ?* Le Sauveur l'a déclaré à ses propres disciples, il n'y a qu'un seul maître, et ce maître c'est lui : *Magister vester unus est, Christus* (21).

Quant aux simples confesseurs l'Eglise se plaît, dans les textes liturgiques, à souligner leur ressemblance avec celui qui fut ici-bas, le Serviteur modèle et le juste parfait, dont il était écrit qu'il fleurirait comme le palmier et qu'il se développerait comme le cèdre du Liban : *Justus ut palma florebit; sicut cedrus Libani multiplicabitur* (22).

Avec les vierges nous respirons le parfum très pur de Celui qui fut le Fils de la Virginité. Mais, de plus, chaque vierge, — et ceci est vrai surtout de la Vierge des vierges — personnifie l'Eglise et la représente sous ses divers aspects, sa prudence et sa simplicité, sa force et sa douceur. Aussi ne semble-t-il pas exagéré de dire que, dans l'office des vierges, c'est l'Eglise qui

---

(20) Cette épître est tirée de l'Ecclésiastique (C. XLIV et XLV). Est-il besoin de faire remarquer qu'en chaque fête de confesseur pontife, nous célébrons le sacerdoce du Christ ?

(21) *Mt.*, 23, 10.

(22) Commun d'un confesseur non pontife (introit de la messe). Dans l'antienne *Similabo,* l'homme sage qui construisit sur la pierre n'est pas autre que le Christ lui-même.

se dépeint elle-même et qui célèbre en termes délicats ses propres noces avec le royal Epoux.

Le commun des saintes femmes met en relief l'activité toute maternelle de l'Eglise et sa vigilante sollicitude. Rien de plus significatif à cet égard que l'épitre *Mulierem fortem*, dont les moindres particularités s'appliquent si parfaitement à l'Eglise. Bossuet a très justement dit : « Les vierges honorent par leur état la pureté de l'Eglise, les femmes mariées sa fécondité, les veuves sa viduité qui est l'état où Jésus-Christ l'a laissée en se retirant. »

CONCLUSION :

« Gaudeamus omnes in Domino ».

Ainsi tous les honneurs que nous rendons aux élus remontent jusqu'au Christ qui revit et transparaît en chacun d'eux : *Mirabilis Deus in sanctis suis* (23). Le culte des saints, tel que nous le propose l'Eglise dans sa liturgie n'est pas autre chose que l'épanouissement du culte que nous devons rendre à celui qui, en sa chair glorifiée, est devenu le principe et l'exemplaire de toute sainteté, au ciel et sur la terre (24). C'est précisément ce que met en pleine lumière la fête de la Toussaint. La liturgie de ce jour, qui fait admirable-

(23) Commun de plusieurs martyrs (offertoire de la messe *Intret*). Ce qu'il faut traduire « Dieu est admirable dans ses saints » et non pas, comme le font certains paroissiens « Dieu est redoutable dans son sanctuaire » !

(24) C'est pourquoi le sanctoral doit rester dans de justes limites, et ne jamais empiéter sur le propre du temps, dont il n'est que le complément. Il conviendrait que dans les périodes liturgiques comme l'avent, et surtout le carême, les fêtes de saints fussent aussi réduites que possible.

nent valoir les plus beaux textes de l'Apocalypse, se déroule autour de l'Agneau immolé mais vainqueur, et le fait apparaître dans tout l'éclat de sa gloire. Elle nous le présente siégeant sur le trône de la divinité, dans la plénitude de sa puissance, tandis que la multitude des anges et des élus qui l'environnent l'acclament et lui font hommage de leurs couronnes. Il nous faut donc célébrer avec une immense allégresse cette solennité qui marque le glorieux achèvement de l'œuvre divine, et répondre à l'invitation que nous adresse l'Eglise dans cet introït vraiment triomphal : « Réjouissons-nous tous *dans le Seigneur* tandis que nous célébrons en l'honneur de tous les saints, cette solennité dont les anges se réjouissent et *glorifient le Fils de Dieu* (25).

Dom E. FLICOTEAUX, m. b.

(25) L'introït *Gaudeamus* qui a été composé pour la fête de sainte Agathe, s'adapte très heureusement à celle de la Toussaint.

Sermon
de saint Thomas d'Aquin
sur la royauté du Christ
donné le premier dimanche de l'Avent

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.
(*Zac.*, 9, 9.)

NOMBREUSES sont les merveilles des œuvres divines. Un psaume le dit : « Tes œuvres sont merveilleuses ! (1). Mais aucune œuvre de Dieu n'est aussi admirable que créature, dans l'œuvre de l'incarnation, Dieu s'imprime lui-ses autres travaux, Dieu imprime sa ressemblance sur une créature, dans l'œuvre de l'incarnation, Dieu s'imprime lui-même et s'unit à une nature humaine dans l'unité de personne, ou (si vous préférez) il s'unit notre nature; et puisqu'il n'est pas possible de scruter parfaitement les autres œuvres de Dieu, ce chef-d'œuvre de l'Incarnation est tout à fait au-dessus de la raison. Ecoutez Job : « Toi qui multiplies des œuvres si grandes, si belles, si impénétrables ! » (2); l'une d'elles me reste invisible : « S'il vient auprès de moi,

(1) *Ps.*, 138, v. 14.
(2) *Job*, 5, 9 et 9, 10.

e ne pourrai pas le voir » (3). Et le prophète Malachie isait : « Voici venir le Seigneur des Armées, et qui pourra e représenter le jour de son arrivée ? (4), ce qui veut dire ue cet avènement dépasse la connaissance humaine. Mais Apôtre (saint Paul) indique les conditions pour pouvoir enser ce jour de l'arrivée (du Seigneur) par ces mots : Nous ne sommes pas capables de nous-mêmes d'en avoir une lée juste, cette capacité ne nous vient que de Dieu » (5). ommençons donc par demander au Seigneur qu'il me fasse a grâce d'en bien parler, etc.

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. Ce texte est tiré de Evangile d'aujourd'hui; c'est une citation de Zacharie, avec ne légère modification. Or, il est clair que ces mots nous nnoncent l'arrivée du Christ. Pour éviter toute équivoque, achez que (la Bible) parle de quatre avènements du Christ :

1° Son incarnation;
2° Sa présence dans notre âme;
3° Sa venue au moment de la mort des justes;
4° Et enfin, sa venue pour juger.

Donc, d'abord, l'avènement du Christ par l'Incarnation. Et l ne faut pas y voir un déplacement, car il dit, dans la prohétie de Jérémie : « J'occupe le ciel et la terre » (6). Alors omment vient-il dans la chair ? Je dis qu'il descend du ciel, ans le quitter, mais il assume notre nature. C'est ce qui aisait dire à saint Jean : « Il vint chez lui » (7). Et comment arler de sa (nouvelle) présence dans le monde ? En disant : « Le Verbe s'est fait chair » (8).

Remarquez que cette venue du Christ en prépare une autre, ui se passe dans notre âme. La venue du Christ par l'Incarnation ne nous est avantageuse que s'il vient dans notre

(3) *Job*, 9, 11.
(4) *Mal.*, 3, 2.
(5) *2 Cor.*, 3, 3.
(6) *Jér.*, 23, 24.
(7) *Jo.*, 1, 11.
(8) *Jo.*, 1, 14.

âme en nous sanctifiant. Nous lisons dans saint Jean : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous y demeurerons » (9). Au premier avènement, le Fils seul est venu; au second, il vient avec le Père pour habiter l'âme. Par cette venue — autant dire : par la grâce sanctifiante — l'âme est libérée du péché, mais pas de toute peine, parce qu'on reçoit la grâce, mais pas encore la gloire; aussi une troisième venue du Christ nous est-elle nécessaire : celle qui a lieu à la mort des saints et qui consiste à les recevoir chez lui. Ecoutez ce qu'il dit en saint Jean : « Si je pars » par ma Passion, « et que je vous prépare une place » en écartant l'obstacle, « je reviendrai » à vous » au moment de votre mort « et je vous emmènerai chez moi » dans la gloire « afin que là où je suis, vous soyez vous aussi » (10). En saint Jean, il dit encore : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie », c'est-à-dire ma présence dans leur âme « et qu'ils l'aient avec plus d'intensité » (11) par participation à la gloire. Un quatrième avènement du Christ sera pour le Jugement, ce sera quand le Seigneur viendra juger, et alors la gloire des saints se communiquera à leur corps et les morts ressusciteront. D'où ce texte de saint Jean : « L'heure vient et c'est tout de suite où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu et où ceux qui auront bien vécu arriveront à une résurrection de vie (divine) » (12). Et c'est probablement à cause de ces quatre avènements du Christ que l'Eglise célèbre quatre dimanches de l'Avent du Christ. Or dans ce premier dimanche, elle célèbre le premier avènement du Christ, et nous pouvons discerner dans notre texte quatre idées :

1° « Ecce » nous montre l'avènement du Christ;
2° « Rex tuus » exprime la condition de celui qui vient;
3° « Venit tibi » en souligne l'utilité;
4° « Mansuetus » insiste sur sa façon de venir.

---

(9) *Jo.*, 14, 23.
(10) *Jo.*, 14, 2-3.
(11) 10, X, 10.
(12) *Jo.*, 5, 29.

I

D'abord je dis que « ecce » nous permet de voir une démonstration de la venue du Christ.

Notons que par le mot « voici », nous avons coutume d'exprimer quatre idées :

1° Une certitude; des réalités qui s'imposent à nous, nous disons : « les voici »;
2° Une précision temporelle;
3° Une présence sensible;
4° Une euphorie.

Je dis donc que « voici » nous sert à faire entendre une chose certaine. On s'en sert pour renforcer une affirmation. Dans la Genèse, le Seigneur dit : « Voici que je conclus un pacte avec vous et votre postérité : j'interpose mon arc entre moi et vous » (13) en signe de paix. Cet arc-en-ciel symbolise le Fils de Dieu, car il provient d'une réverbération du soleil sur un nuage d'eau, et c'est ainsi que le Christ suppose une union du Verbe de Dieu et d'une nature humaine analogue à une faible nuée; et de même qu'une âme et un corps composent un seul homme, ici le Dieu et la nature humaine ne forment qu'un seul Christ; ne dit-on pas du Christ qu'il « monte sur une nuée légère », à savoir sur une nature humaine en se réunissant. De plus, le Christ vient à nous comme un signe de paix, et cela devait être, car certains mettent en doute le second avènement du Christ. Ecoutez saint Jude : « Aux derniers temps viendront des moqueurs qui s'écartant de la foi pour suivre leurs propres désirs diront : Qu'est devenue la promesse de son avènement ? (14). Ils prétendront que l'âme sera anéantie avec le corps. Aussi pour certifier la venue du Christ, le Prophète dit-il : « Voici, etc. » Et nous lisons dans Habacuc : « Le Seigneur apparaîtra à la fin et ne

(13) *Gen.*, 9, 9.
(14) *Jude.*, 18.

démentira pas sa promesse » (15). Et Isaïe : « Le Seigneur des armées viendra » (16).

Le mot « voici » nous sert aussi à marquer une précision temporelle. Elle nous manque pour dater l'avènement du Christ pour le Jugement. Un ami de Job lui disait : « Je ne sais pas combien de temps je durerai, ni quand mon Créateur me prendra » (17). Et en saint Luc : « L'arrivée du Règne de Dieu ne saurait être observée » (18). Et pourquoi une telle indétermination ? Sans doute parce que le Seigneur veut que nous soyons toujours sur nos gardes. Mais pour l'Incarnation, la date nous en était connue d'avance. En Jérémie : « Voici des jours arriveront où je susciterai à David un descendant plein de sainteté, qui régnera avec sagesse » (19).

« Voici » marque aussi l'évidence. Il y a un avènement de Dieu chez nous qui demeure caché, c'est celui qui a lieu dans l'âme; de celui-là nous ne pouvons avoir une connaissance absolue. En Job, nous lisons : « S'il vient à moi, je ne pourrai le voir; s'il part, je ne m'en apercevrai pas » (20). Mais en s'incarnant, le Christ venait d'une manière manifeste et facile à voir. Isaïe disait : « Aussi mon peuple comprendra-t-il mon nom, car moi qui me faisais entendre, me voici! » (21). Et Jean le montra du doigt et signala sa présence par ces mots : « Voici l'Agneau de Dieu ! » En Zacharie, le mot « voici » a une valeur prophétique : le futur certain est présenté (comme sous les yeux du voyant).

Le mot « voici » nous sert aussi à réconforter les autres, et cela de deux façons. A celui qui est molesté ou subjugué, on dit : « Voici ! » (au sens de : courage !); ainsi dans les Lamentations : « Mes ennemis sont prêts à me dévorer, ah ! voici le jour que j'ai tant désiré! (22). Quand nous arrive un

(15) *Hab.*, 2, 3.
(16) Cf. *Is.*, 40, 10.
(17) *Job*, 32, 22.
(18) *Lc.*, 17, 20.
(19) *Jér.*, 23, 5.
(20) *Job*, 9, 11.
(21) *Is.*, 52, 6.
(22) *Thren.*, 2, 16.

nheur que nous avons longtemps désiré, nous disons : Ah ! le voilà donc ! »; le psalmiste s'écrie : « Ah ! voici : 'il est bon et heureux pour des frères de vivre ensemble ! », . (23). L'Incarnation du Christ nous a procuré ces deux oses : l'homme fut délivré des assauts des démons, et il uit d'une espérance réalisée. Ecoutez Isaïe : « Dites ceci : frayés, reprenez courage, ne craignez plus ! voici que votre eu va assurer votre revanche, il viendra en personne et vous uvera ! » (24).

Examinons maintenant la condition de Celui qui vient. arrivée d'une personne est réclamée, attendue ou annoncée ec solennité soit à cause de sa dignité — s'il s'agit par emple d'un roi ou d'un légat pontifical — soit en raison une amitié ou d'une parenté. Or (dans l'Incarnation) celui i vient est un roi, et de plus il est un des nôtres, un de nos is. C'est pourquoi nous devons mettre de la solennité dans tre attente.

Vous savez qu'un roi exerce un empire avec une autorité minatrice, mais il s'en faut que nous appelions « rois » us ceux qui jouissent d'une telle autorité; quatre choses sont quises pour que quelqu'un puisse être appelé « roi ». Qu'une le vienne à lui manquer, il ne portera plus ce titre. Un roi it avoir :

1° Un pouvoir non partagé;
2° Un plein pouvoir;
3° Une juridiction étendue;
4° Enfin il doit être équitable dans sa justice.

D'abord l'unité, car si dans un pays on trouve plusieurs minateurs, si le pouvoir n'est pas concentré dans les mains n seul, il n'y a pas de roi. Une royauté est donc une monar- e. Or le Christ possède l'unité voulue. Lisez Ezéchiel : Nous n'aurons qu'un roi ! » (25). Il dit « un seul roi »

---

(23) *Ps.*, 132, v. 1.
(24) *Is.*, 35, 4.
(25) *Ez.*, 37, 22.

pour signifier qu'il n'est pas un seigneur « étranger », un seigneur « autre » (que le Seigneur Dieu), mais le seul et unique Seigneur — à savoir le Fils avec le Père — sera notre Roi. C'est ce que le Christ disait : « Moi et mon Père, nous sommes un (seul être) » (26). Ce qui condamne Arius qui prétend que le Père et le Fils n'ont pas même nature. L'Apôtre dira : « Si les païens vénèrent de nombreux dieux, de multiples seigneurs, nous n'avons qu'un Dieu, qu'un Seigneur » (27).

En second lieu, le mot « roi » comporte une plénitude de pouvoir. Celui qui gouvernerait sans cette plénitude mais selon les lois qui s'imposeraient à lui, ne s'appellerait pas « roi », mais « consul » ou « podestà ». Or, la loi (mosaïque) devait recevoir à l'avènement du Christ des changements dans la partie cérémonielle. Aussi le Christ peut-il établir des lois. Vous l'entendez dire : « On a dit aux anciens : Tu ne tueras point; et moi je dis » (28), comme s'il affirmait : je possède (plein) pouvoir et je peux établir une loi. Dans Isaïe : « Le Seigneur est notre juge, notre législateur : il viendra et nous sauvera » (29). Nous lisons (dans l'Evangile) : « Le Père a remis au Fils tout pouvoir judiciaire » (30). Le Seigneur est ainsi notre Législateur, et donc notre Roi. Dans Esther, nous lisons : « Seigneur, Roi tout-puissant, toutes choses sont soumises à votre pouvoir » (31). Et le Fils disait : « Tout pouvoir au ciel et sur terre m'a été donné » (32).

En troisième lieu, la royauté comporte une ample juridiction. Le père de famille a dans sa maison une plénitude de pouvoir, il n'est pas roi. De même celui qui gouverne un château, n'en est pas roi, mais celui qui exerce une domination sur plusieurs terres et sur une ville importante, celui-là est roi. Et c'est ce que nous voyons réalisé en celui qui

(26) *Jo.*, 10, 30.
(27) 1 *Cor.*, 8, 5.
(28) *Mt.*, 5, 21.
(29) *Is.*, 32, 22.
(30) *To.*, 5, 22.
(31) *Est.*, 13, 9.
(32) *Mt.*, 13, 18.

nt à nous : toute créature lui est soumise, car « Le Roi
toute la terre, c'est Dieu » (33). Il fallait que celui qui
ndrait eût une pareille puissance, parce que jadis la Loi
fut donnée qu'aux Juifs, et ils formaient le peuple parti-
lier de Dieu; il fallait que tous fussent conduits au salut :
ssi celui qui pourrait sauver tous les hommes devrait se pré-
nter comme roi de tous.

Or, tel fut celui qui vint à nous ! D'où le psaume : « De-
ande-moi, et je te donnerai en héritage les Nations, et les
nites de la terre seront en ton pouvoir » (34).

Quatrièmement, il faut qu'un « roi » possède l'équité; sinon,
serait un tyran. Le tyran se sert de tout pour sa propre
ilité, le roi ordonne sa propre royauté vers le bien commun.
où ce texte des Proverbes : « Un roi juste assure la prospé-
é d'un pays, un égoïste (chef), le mène à la ruine » (35).
, ton (Roi) est venu pour procurer non son utilité person-
lle, mais la tienne, car, « le Fils de l'homme n'est pas
nu se faire servir, mais servir » (36). Et lui qui venait
rvir — venait — je ne l'invente pas — donner sa vie comme
rançon de (tous malgré leur) grand nombre, et conduire les
chetés jusqu'à la gloire éternelle. Qu'il daigne nous y con-
ire, etc.

Résumons. « Voici ton Roi, il vient à toi avec douceur. « Nous
ions que le « voici » indiquait la démonstration de l'avène-
nt; (« ton Roi » marquait la condition de celui qui venait);
il vient » en soulignait l'utilité et enfin « avec douceur »
istait sur son attitude.

Dans le mot « voici », nous avons trouvé quatre choses :
ne certification, une précision temporelle, une évidence du
t, et un encouragement.

Sur la condition de celui qui vient, deux remarques sont
faire sur cette expression « ton Roi ». Nous mettons de la
ennité dans la requête, l'attente ou l'annonce de l'arrivée

---

33) *Ps.*, 48, v. 8.
34) *Ps.*, 2, v. 8.
35) *Pr.*, 29, 4.
36) *Mt.*, 20, 18.

d'une personne, non seulement à cause d'une dignité (un roi, un légat), mais aussi à cause d'une amitié ou d'un degré de parenté. Or, cela aussi se trouve en Celui qui vient.

III

Roi de toute créature, comme il est dit dans le livre de Judith : « Créateur de l'eau, et roi de l'univers », il est pourtant appelé spécialement « ton » roi — à savoir, de toi, homme — pour quatre raisons :

1° La similitude de son image (est en nous) ;
2° (Il nous porte) une affection toute spéciale ;
3° (Il prend de nous) un soin et une sollicitude spéciales ;
4° (Il nous est associé) par sa nature humaine.

En premier lieu, je dis que le Christ est « ton » roi — de toi, homme — à cause de la similitude de son image. Vous savez que ceux qui portent les insignes royaux — sortes d'images royales — sont en relation privilégiée avec le roi. Tout mérite de s'appeler créature de Dieu ; mais ce titre revient d'une façon spéciale à celui qui porte en soi l'image de Dieu, je veux dire, à l'homme. « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » (37). En quoi consiste cette similitude ? Ce n'est pas une similitude corporelle, c'est une lumière intelligible qui brille dans l'âme. Or, en Dieu se trouve la source intelligible d'une lumière, dont nous possédons en nous un reflet ; le psaume le dit : « La lumière de ta face, Seigneur, s'est imprimée sur nous! » (38). L'homme a une trace de cette lumière, et en lui cette image (de Dieu) est créée, mais il arrive que cette empreinte se ride ou se ternisse par le péché. Le psaume le dit : « Et tu fais disparaître leurs images... » (39). Dieu envoya son Fils pour qu'il reformât cette image déformée par le péché. Mettons tout notre soin à

(37) *Gén.*, 1, 26.
(38) *Ps.*, 4, v. 7.
(39) *Ps.*, 72, v. 20.

énéficier de cette) reformation, comme le demande l'Apôtre : Dépouillant le vieil homme, revêtez l'homme nouveau créé lon Dieu et rénové à l'image de celui qui le créa » (40). mment cela ? En imitant (les traits du) Christ. Or, cette age, qui nous en est déformée; dans le Christ est parite. Il faut donc porter (en soi) l'image du Christ. Aussi pôtre dit-il aux Corinthiens : « Nous portâmes l'image (l'homme) terrestre, portons celle de (l'homme) céleste » 1); et dans l'Epître d'aujourd'hui : « Revêtez le Christ » 2); c'est-à-dire : imitez le Christ. C'est en cela que consiste perfection de la vie chrétienne.

En second lieu, le Christ est appelé « ton » Roi — de toi, mme — à cause de son amour particulier (pour toi). L'évêque des (vicaires) », dira-t-on dans un concile de celui i leur porte une affection spéciale. Dieu aime tout ce qui ste, mais il aime les hommes d'un amour privilégié. Dans ïe, nous lisons : « Où diriges-tu ton zèle et ton énergie ? ute ta compassion est pour moi! » (43). Voyez l'amour tout ficial que Dieu porte à la nature humaine : nous trouvons s échelons dans la nature, mais jamais nous ne voyons eu transférer un être d'un échelon inférieur à un échelon périeur : faire d'une étoile un second soleil, ou d'un ange archange; mais Dieu transférera l'homme au même échet et jusqu'à l'égalité avec les anges ! Dans saint Luc : Les de la résurrection, les saints, seront isanges (= les égaux anges) » (44). Dieu a donc pour les hommes un amour s pareil. Ne soyons donc pas des ingrats devant un si grand our, et transférons totalement notre amour en Lui! Si un se faisait l'ami intime d'un pauvre, ce pauvre se jugerait dernier des misérables s'il ne rendait pas à ce roi son amour s toute la mesure du possible Le Seigneur, dans un amour ni, a dit à l'homme : « Mes délices sont de me trouver

---

0) *Col.*, 3, 10.
1) 1 *Cor.*, 15, 49.
2) *Rom.*, 13, 14.
3) *Is.*, 63, 15.
4) *Lc.*, 20, 36.

parmi les fils des hommes » (45); eh! bien, nous devons lui rendre cet amour.

En troisième lieu, le Christ est dit « ton » Roi — de toi, homme — à cause d'un soin et d'une sollicitude particulière. Aucune chose n'est assez petite pour échapper à la providence divine : car de même que la réalité existe grâce à Dieu, son ordre lui vient de Dieu, et la providence n'est pas autre chose que cet ordre même. Or, les hommes sont soumis à la providence divine d'une manière toute spéciale. Lisez le psaume : « Bêtes et gens te devront leur salut, Seigneur » —, il s'agit là de l'évasion d'un danger physique — « les fils des hommes espéreront à l'ombre de tes ailes » (46). De quelle espérance s'agit-il ? Je dis : de l'espérance non seulement des biens spirituels, mais même des biens éternels, que Dieu prépare pour ceux qu'il conduit à la vie éternelle, et sur ce point Dieu ne s'occupe pas des autres créatures. Saint Paul le rappelle : « Dieu ne s'occupe pas des bœufs » (47). Dieu ne permet pas qu'un seul acte de l'homme reste sans être examiné à fond. D'où cette parole du Livre de la Sagesse : « O Dominateur, vous jugez le péché avec la plus grande sérénité » (48).

Enfin, le Christ est « ton » Roi, ô homme, à cause de la communauté de nature (qui existe entre vous). Le Deutéronome stipulait : « Tu ne pourras pas accepter un roi qui soit d'une nationalité étrangère, un roi qui ne soit pas ton frère » (49). Par cette prophétie messianique, le Seigneur décidait que ce serait pour les hommes que le Christ serait roi. Il ne voulut pas qu'il fût « d'une autre nation », — c'est-à-dire : d'une autre nature — ni qu'il ne fût pas notre « frère ». Ce qui faisait dire à saint Paul : « Certes ce n'est pas à des anges qu'il vint en aide, mais à la postérité d'Abraham » (50). En quoi l'homme semble posséder un privilège qui le met au-dessus

(45) *Prov.*, 8, 31.
(46) *Ps.*, 35, v. 7.
(47) 1 *Cor.*, 9, 9.
(48) *Sap.*, 12, 18.
(49) *Deut.*, 17, 15.
(50) *Heb.*, 2, 16.

des anges. Le Christ est roi des anges, et il est homme, il n'est pas ange! Les anges sont même au service de l'homme ! L'Apôtre disait : « Ne sont-ils pas tous des esprits en service ? (51). Il fallut encore que le Christ fût homme pour sauver (l'homme), car l'Apôtre dit aux Hébreux : « Celui qui sanctifie et celui qui est sanctifié ont même origine » (52) ; aussi touché de tendresse (?) nous appelle-t-il ses frères : « Je parlerai de ton nom, dit-il, à mes frères » (53). Nous sommes maintenant au clair sur la manifestation de l'arrivée et sur la condition de celui qui arrive.

IV

Nous avons à voir ensuite l'utilité qu'il nous procure, et qui est notée par ces mots : « il vient à toi » : ce qui veut dire qu'il n'est pas poussé par son intérêt, mais par le nôtre. Or, il vient pour quatre motifs :

1° Montrer la majesté divine;
2° Nous réconcilier avec Dieu;
3° Nous libérer du péché;
4° Nous donner la vie éternelle.

Premièrement, je dis que le Christ vient nous manifester sa majesté divine. L'homme désire surtout connaître la vérité, et la vérité la plus importante concerne Dieu. Or, les hommes étaient dans une telle ignorance qu'ils ne savaient plus ce qu'est Dieu. Certains disaient qu'il était un corps; d'autres disaient qu'il ne s'occupait pas de chaque être; aussi le Fils de Dieu est-il venu pour nous enseigner la vérité. Il l'a dit : « Je suis né pour ceci, je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité » (54). Et encore en saint Jean : « Dieu, personne ne l'a jamais vu » (55), et voilà pourquoi

(51) *Heb.*, 1, 14.
(52) *Heb.*, 2, 11.
(53) *Ps.*, 21, v. 23.
(54) *Jo.*, 18, 37.
(55) *Jo.*, 1, 16.

le Fils de Dieu est venu pour que toi tu connaisses la vérité. Nos ancêtres étaient plongés dans une si profonde erreur qu'ils ignoraient la vérité divine; nous, grâce à l'avènement du Fils de Dieu, nous avons été ramenés à la vérité de la foi.

Secondement, le Christ est venu nous réconcilier avec Dieu. Tu aurais pu dire : « Pour moi, Dieu était devenu un ennemi à cause du péché; il m'était donc plus avantageux de l'ignorer que de le connaître. » Aussi le Christ ne s'est-il pas contenté de nous manifester la majesté divine, mais il a voulu nous réconcilier avec Dieu. L'Apôtre dira aux Ephésiens : « Et il viendra annoncer la paix à ceux qui sont auprès (de Dieu) et à ceux qui sont au loin » (56). Et dans un autre passage : « Nous sommes réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils » (57), et c'est pour cela qu'à la naissance du Christ, les anges chantaient : « Gloire dans les hauteurs à Dieu... », et après sa résurrection il souhaitait la paix à ses disciples : « La paix soit avec vous ! »

Troisièmement, il est venu pour nous délivrer de l'esclavage du péché. « Jésus-Christ, disait l'Apôtre, est venu en ce monde pour sauver les pécheurs » (58). Celui qui commet le péché (disait Jésus), est esclave du péché » (59), il a donc besoin d'une libération. Il est dit : « Ce n'est que si le Fils vous libère que vous serez vraiment libres » (60). Et encore : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri » (61).

Quatrièmement, le Christ est venu pour nous donner dès maintenant la vie de la grâce, et plus tard la vie de la gloire. D'où ce texte Johannique : « Moi, je suis venu pour qu'ils aient la vie » (62), à savoir la vie de la grâce dès maintenant, car, « celui qui est juste par la foi, vit » (63) et « pour qu'ils

(56) *Eph.*, 17.
(57) *Rom.*, 10.
(58) 1 *Tim.*, 1, 9.
(59) *Jo.*, 8, 34.
(60) *Jo.*, 8, 36.
(61) *Mt.*, 18, 11.
(62) *Jo.*, 10, 10.
(63) *Heb.*, 18, 11.

ssèdent (cette vie) avec encore plus d'abondance » (64), savoir (en recevant plus tard la vie de la gloire par la arité (la foi n'ayant plus de raison d'être). D'où ce texte ins (la Première Epître de saint) Jean : « Nous savons que ous avons passé de la mort à la vie, parce que nous aimons s frères » (65), et que nous vivrons par les bonnes œuvres. e même, dans son (Evangile) : « La vie éternelle consiste te connaître, toi, le Dieu vivant, et celui que tu as envoyé, sus-Christ » (66).

Maintenant tout est limpide sur les services que nous rend lui qui arrive. Mais comment se présente-t-il ?

V

(Moi, Zacharie), je dis qu'il vient « mansuetus », c'est-à-re avec une très grande douceur (67). D'où ce texte des roverbes : « Semblable au rugissement du lion, est la colère Roi; mais sa bonne humeur ressemble à la rosée qui umecte le gazon » (68). La mansuétude, c'est la colère apaisée. Maintenant Dieu vient avec mansuétude; plus tard, il viendra ec colère. « Voici, disait Isaïe, le Nom du Seigneur viendra loin tel que dans une ardente fureur » (69). Job : « Sa lère ne sévit pas encore, et son zèle ne cherche guère à se nger ! » (70). Car si maintenant le Christ vient avec dou-ur, nous devons à notre tour le recevoir avec douceur. Aussi bienheureux Jacques disait : « Recevez avec douceur la lurole entrée en vous et qui peut sauver vos âmes » (71).

---

(64) *Jo.*, 10, 10.
(65) 1 *Jo.*, 3, 14.
(66) 10, 17, 3.
(67) Saint Thomas veut peut-être signaler qu'ici le positif a valeur superlatif. Si au lieu de « multum », nous lisons « mutum », us rejoignons l'étymologie de saint Isidore de Séville.
(68) *Prov.*, 19, 12.
(69) *Is.*, 30, 27.
(70) *Job*, 35, 15.
(71) *Zac.*, 1, 21.

Remarquez que nous pouvons considérer la mansuétude du Christ en ces quatre circonstances :

1° Dans sa vie ordinaire;
3° Dans ses réprimandes;
3° Dans sa façon gracieuse d'accueillir l'homme;
4° Enfin dans sa Passion.

D'abord dans sa vie ordinaire, nous pouvons voir la douceur du Christ, car toutes ses attitudes étaient pacifiantes : il ne cherchait pas à provoquer les disputes, mais il évitait tout ce qui pouvait conduire à une altercation. Il disait : « Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur » (72). Et nous devons l'imiter en cela. Le Christ pour monter à Jérusalem, était sur un âne, animal connu pour sa douceur, et non sur un cheval; il se comporte en fils soumis. Nous devons rester doux. Aussi dans l'Ecclésiastique, lisons-nous : « Mon fils, accomplis tes œuvres avec mansuétude, et tu dépasseras la gloire des hommes » (73).

De même la mansuétude du Christ apparaît dans ses réprimandes. Il eut à souffrir de la part de ses persécuteurs beaucoup d'opprobres et cependant il ne leur répondait jamais avec colère ni sur un ton de querellle. Saint Augustin commentant ce texte du psaume : « Propter veritatem et mansuetudinem... », dit que lorsque le Christ parlait, la vérité se faisait reconnaître; et lorsqu'il répondait avec patience à ses ennemis, la douceur se faisait admirer » Le psalmiste dit aussi « la mansuétude survient, et elle nous fait (plus d'effet qu'un blâme) » (74). Isaïe annonçait (du Christ) : « Il ne se dispute pas, il ne criera pas » (75).

Sa mansuétude apparaît encore dans la grâce de son accueil. Il y a des gens qui ne savent pas recevoir avec douceur. Le Christ, lui, recevait avec bénignité les pécheurs, il mangeait

(72) *Mt.*, 11, 29.
(73) 3, 19.
(74) *Ps.*, 89, v. 10.
(75) *Is.*, 42, 2.

vec eux : il les admettait à ses festins ou acceptait leur invi-
tion, ce qui remplissait de stupeur les Pharisiens : « Pour-
oi votre Maître mange-t-il avec les Publicains ? » (76).
elle fut sa douceur. Aussi l'Eglise peut-elle lui appliquer ce
xte du 2e Livre des Rois : « C'est ta mansuétude qui m'a
it grandir » (77). Par conséquent, ceux qui sont appelés
gouverner doivent rester doux.

Quatrièmement, la mansuétude du Christ se manifeste dans
Passion, « car il alla à cette Passion comme un agneau,
lorsqu'il était maudit, il ne maudissait point » (78), alors
'il pouvait les tuer tous. Il dit dans Jérémie : « Je ressemble
un agneau que l'on va immoler » (79). Cette mansuétude
t admirablement imitée par saint André : déjà posé sur sa
oix et tandis que le peuple voulait l'enlever de cette croix,
obtint par ses prières et demanda qu'on ne le déposât pas
la croix, mais qu'on s'efforçât de le suivre par la souffrance
hrétiennement acceptée). Ainsi se réalisa en lui cette
arole : « Cet homme est apparu plein de douceur au milieu
peuple » (80).

La mansuétude assure l'héritage de la Terre du bonheur.
'où ce texte que nous lisons en saint Matthieu : « Bienheu-
ux les doux, car ils hériteront de la Terre (Promise). »
u'il daigne nous accorder ce bienfait, Celui qui avec Dieu
Père et avec le Saint-Esprit, etc. (81).

Trad. C. LAVERGNE, o. p.

---

(76) *Mt.*, 9, 11.
(77) 22, 36.
(78) 1 *Petr.*, 2, 23.
(79) 11, 19.
(80) Cf. *Num.*, 12, 3.
(81) Le texte se trouve dans la bibliothèque de Soissons (ms. 125) et a paru pour la première fois dans la *Revue Thomiste*, 46, p. 158 ss.).

Le martyre, témoignage humain, acte sacramentel

Au long des récits d'*Acta martyrum*, l'impression qui s'impose à l'esprit est celle d'un courage si sublime que, sur le seul plan humain, il place ces milliers de sacrifiés volontaires au premier rang des héros. Du plus célèbre au plus obscur, ils font preuve, en face de la mort, d'une fermeté d'âme et d'un calme qui, en dehors de toute adhésion à leur foi, a bien souvent suscité l'admiration. Il y a là un ensemble unique de témoignages donnés par l'homme à l'homme, à ce qui, en lui, est le meilleur et le plus pur.

Non pas que ces victimes aient eu, pour affronter la fin horrible à laquelle elles se savaient promises, des forces nerveuses plus grandes que les nôtres, ni qu'elles aient été aveuglées par on ne sait quelle hypnose extatique. Un des traits les plus poignants de leurs passions, c'est au contraire la simplicité avec laquelle les chrétiens en parlent. Dans les geôles où ils attendent l'ultime issue, ils s'en entretiennent nous le savons; ils se demandent si le coup du glaive fait très mal, si l'on souffre beaucoup pour mourir; ils discutent des tortures, parlent de l'ours qui tue avec une lenteur sournoise ou de la panthère qui broie et déchire presque instantanément. Mais

es images terribles que leur imagination évoque sans peine, ils en surmontent l'horreur. Très peu fléchissent au moment suprême. S'encourageant l'un l'autre, se donnant le baiser de paix, plus unis encore dans le sacrifice que dans la vie quotidienne, où pouvaient exister les dissensions et les discordes qui sont chose humaine, ils s'avancent vers le supplice portant au cœur la paix que le Christ leur avait promise.

Mais, autant que cet héroïsme, ce qu'il faut retenir, c'est la signification qu'ils lui assignent. Il y a bien des façons d'être braves et bien des raisons pour affronter la mort; il est des héros dont le sacrifice n'est qu'inconscience comme il en est, selon une morale nietzschéenne, qui, par cette voie, ne cherchent qu'un accomplissement de l'homme, son « dépassement ». Ces chrétiens des persécutions poursuivent, en se sacrifiant, un but très défini. Ils vouent leur existence à une réalité qui lui donnera sa signification. Ils sont, à la lettre, des *témoins*. Et c'est pourquoi, dans la jurisprudence antique, les témoignages des plus humbles, des méprisés, des esclaves, étant toujours recueillis dans la torture, le mot de martyr signifie à la fois celui qui témoigne et celui qui souffre passion pour parler.

Pourtant ce témoignage, ils ne cherchent pas véritablement à le donner, ou, pour mieux dire, ils n'en provoquent pas l'occasion. Marc-Aurèle se trompe, quand il croit dans leur attitude de la vaine bravade. Au contraire, plusieurs textes de la primitive Eglise insistent sur l'inutilité et même le danger des gestes ostentatoires. Dans la Passion de saint Polycarpe il est rapporté qu'un seul des Chrétiens arrêtés avec lui fut lâche devant les fauves; or c'était justement celui qui s'était présenté de lui-même aux juges et en avait entraîné d'autres à l'imiter. « C'est pourquoi, dit le texte, nous blâmons ceux qui se livrent eux-mêmes aux tribunaux; ce n'est pas l'esprit de l'Evangile. »

Ne pas poursuivre donc la vaine gloriole, même à travers le sacrifice le plus complet, mais quand la Providence

veut que le témoignage soit donné, ne se dérober en rien à son obligation et aller jusqu'au bout; telle est, dans sa sagesse et sa grandeur, la morale de l'héroïsme pour les martyrs. Accepter et ne pas chercher à se venger des persécuteurs; mettre de l'amour dans le renoncement, comme Jésus du haut de la Croix pardonnant à ses bourreaux; « vivre toute sa vie, mourir toute sa mort », ainsi que le dira bien plus tard une haute mystique : c'est à l'extrême d'une existence tout entière tendue vers le témoignage que le martyre se place, ainsi qu'un couronnement.

Le témoignage au Christ, les martyrs le donnent doublement; par la parole et par le sang. On cite un nombre considérable de ces chrétiens arrêtés qui profitèrent de l'occasion de leur procès pour crier leur foi, pour répandre la vérité. C'était ce qu'avait fait jadis le premier des martyrs, saint Etienne; il eut d'innombrables imitateurs. Parfois, c'est une affirmation toute simple, comme celle qu'on a entendue aux lèvres des martyrs africains : « Je suis chrétien ! » Ou encore, à l'interrogatoire d'identité : « Quel est ton nom ? — Chrétien ! cela suffit ! » Parfois c'est un acte de foi plus explicite, tel celui de saint Justin à Rome, en 163 : « Nous adorons le Dieu des Chrétiens. Nous croyons qu'il est le Dieu unique, le Créateur dès l'origine et l'ordonnateur de toute créature visible et invisible. Et nous croyons au Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, annoncé par les prophètes, envoyé pour sauver les hommes. Messie rédempteur, Maître aux sublimes leçons. » Parfois même, c'est, sous couleur de plaidoyer en forme légale, un véritable cours d'apologétique et de théologie ; ainsi d'Apollonius, sage vieillard chrétien qui fut jugé à Rome vers 180, rapporte-t-on que son procès donna lieu à de véritables discussions philosophiques, au milieu d'une assistance d'intellectuels et de sénateurs sur laquelle, trois jours durant, il répandit lumière et arguments.

De ce témoignage par la parole et de celui, plus frappant encore, par le sang, quels furent les résultats ? Ils

urent immenses. Il est une contagion de l'héroïsme, à laquelle l'âme humaine, pour peu qu'elle ait en elle de noblesse, est aisément sensible. Maintes fois, il arriva que des chrétiens, assistant en spectateurs à un procès où comparaissaient leurs frères, fussent en quelque sorte happés par la ferveur de leur foi au point de se trahir eux-mêmes et de crier. Ainsi à Lyon, Vettius s'est révélé par son indignation. L'émulation du sacrifice porta certainement au-dessus de soi bien des caractères; que devaient éprouver les amis qui voyaient mourir dans la gloire céleste leurs amis, les fils qui, tel le jeune Origène, assistaient au supplice de leur père ? Parfois il arrivait qu'ils courussent se placer d'eux-mêmes, à la suite, sur le chevalet. Le sang est le meilleur ciment qui lie entre eux les tenants d'une cause : il scella le Christianisme naissant.

Sur les spectateurs païens, le martyre n'agit pas de façon moins efficace. Sans doute la majeure partie des spectateurs qui, à l'amphithéâtre, assistent à l'extraordinaire spectacle de ces sacrifiés, n'y trouvent-ils que la satisfaction de leurs passions inavouables. Mais on discerne aussi d'autres sentiments. Au cours de la Passion de saint Polycarpe l'attitude d'un de ses compagnons, nommé Germanicus, en face des bêtes, est si brave qu'une admiration sportive saisit la foule et qu'elle en est presque à l'acclamer. Parfois l'horreur des souffrances est telle que les nerfs de l'assistance lâchent, elle finit par avoir pitié; ainsi en avait-il été aux jours de Néron, ainsi en sera-t-il à Smyrne. Des esprits droits s'indignent de voir traiter comme des criminels des êtres humains à qui rien ne peut être reproché, et cette seule réflexion parfois mène à une conversion. Des magistrats eux-mêmes sont touchés et se montrent non seulement humains dans leurs tentatives pour sauver les inculpés, mais inquiets, curieux de cette foi qui rend si héroïque. Et les récits, rapportés par les Passions et les Actes des Martyrs, de bourreaux convertis par l'exemple de leurs propres victimes, sont trop nombreux, trop précis pour qu'on les

considère comme des amplifications littéraires ou des clauses de style: il faut y voir, plus profondément, la preuve historique du dogme chrétien de la réversion des mérites et de la puissance rédemptrice du sang.

« Lorsque j'étais disciple de Platon, écrit saint Justin dans son *Apologie* (11. 12) entendant les accusations portées contre les chrétiens, mais les voyant si intrépides en face de la mort, inaccessibles à la peur de tout ce que les hommes redoutent, je me disais qu'il était impossible qu'ils vécussent mal et dans l'amour des plaisirs. » C'est vraiment au sens le plus concret qu'il faut entendre le mot de Tertullien, que le sang des martyrs fut la semence du Christianisme. Leçon de l'histoire conforme à celle de l'Evangile : il faut perdre sa vie pour la sauver !

⁂

« Il faut perdre sa vie pour la sauver... » Dans cette brève phrase tombée des lèvres du Christ réside l'explication de l'héroïsme dont les martyrs ont fait preuve; leur expérience, leur sacrifice n'ont leur sens véritable qu'interprétés en fonction d'une intention surnaturelle. Il est vrai que toute cause humaine peut trouver ses fanatiques, qui acceptent de mourir pour son triomphe; mais ce n'est pas, à proprement parler, au triomphe de leur cause que pensent les martyrs, dans le sens où l'on parle de « cause » à propos d'un parti politique ou d'une doctrine philosophique, ce à quoi ils tendent est transcendant aux luttes de la terre. Témoins du Christ, ils sont les combattants du Royaume de Dieu.

Ainsi le martyre n'est-il pas seulement un fait politique la conséquence logique d'un conflit entre une doctrine révolutionnaire et un ordre établi. C'est une donnée fondamentale de la primitive Eglise, un acte sacramentel, qui se réalise dans des âmes privilégiées comme un charisme, comme « la Grâce des Grâces » et dont les effets surnaturels se réversent sur l'entière communauté des enfants de Dieu. Foi absolue en Jésus, espérance

…otale en la Promesse, charité poussée jusqu'à l'oblation …e soi : les trois vertus théologales s'accomplissent dans …martyre avec une plénitude inégalable; dans le sacri… ce sanglant c'est l'expérience chrétienne toute entière, …orale, ascétique et mystique, qui trouve sa plus par… …ite expression.

« Qu'est-ce autre chose que le martyr, écrira au …e siècle, dans son livre *La Louange des saints,* saint …ictrice de Rouen, qu'est-ce donc sinon un imitateur du …hrist ? » La véritable « Imitation », celle à laquelle …efforceront par la suite les générations de fidèles, les …ctimes de l'arène la réalisent d'un coup. Le martyr …end la suite de Jésus, ainsi qu'il avait été prédit à …ierre : « Là où je vais, tu ne peux pas maintenant …e suivre, mais, plus tard, tu me suivras. » Saint Ignace, …rivant aux fidèles de Magnésie, leur dit : « Si nous …e sommes pas tout prêts, avec l'aide de Jésus-Christ …courir à la mort pour imiter Sa passion, Sa vie n'est …s en nous. » Et, plus tard, dans la relation de la …ort de saint Polycarpe, on lira cette phrase : « Nous …dorons le Christ comme le Fils de Dieu, mais à juste …re nous vénérons les martyrs comme disciples et imita… …urs du Seigneur. » De siècle en siècle, cette conviction …transmettra à travers l'Eglise, jusqu'à nos jours; on …agine ce qu'elle devait être en tant qu'idée force aux …ures où le risque du sacrifice était universel; le Christ …ui s'était donné aux hommes, c'était sur lui, sur sa divine …age que chacun prenait donc modèle. « Ainsi, dira …int Grégoire le Grand, le Christ sera vraiment pour nous …e hostie quand, pour Lui, nous nous serons faits hostie …us-mêmes. » Et l'on pense au mot de saint Ignace …uhaitant d'être froment moulu pour devenir pain blanc …Dieu.

L'imitation du seul Modèle porte en elle-même sa récom…nse. Moyen mystique par excellence, le martyre est la …eilleure façon de s'unir à Jésus. Sur la terre déjà, au …us fort de leurs souffrances, les martyrs sont assistés …r Lui, fortifiés par sa puissance. C'est Lui qui inspire

aux confesseurs de la foi les réponses fulgurantes, les cris admirables qui jaillissent de leurs lèvres. C'est par Lui, bien souvent, qu'en eux s'exaltent, dans l'instant suprême, l'esprit de prophétie et les surnaturelles visions. Mais, plus encore, c'est par delà la mort que l'union au Christ se réalise. La grandiose certitude que portent en elles, en affirmant les supplices, ces âmes privilégiées, c'est d'être, délivrées de leur corps, accueillies aux félicités divines, d'aller droit au ciel. Saint Cyprien écrira du Martyre qu'il est « le baptême par lequel, dès notre sortie du monde, nous sommes unis à Dieu ». Aussi bien ce baptême du sang peut-il suppléer au baptême de l'eau, et un catéchumène, non baptisé, s'il meurt martyr, est, *ipso facto,* compté parmi les membres célestes de l'Eglise. Bossuet commentant l'expérience des martyrs dira qu'ils sont « les seuls des adultes dont on est certain qu'ils entrent d'abord dans la gloire, les seuls pour lesquels on ne fait aucune prière et qu'au contraire, on range d'abord parmi les intercesseurs ».

Ainsi le martyre qui est la plus haute forme d'imitation du Christ, qui assure l'union avec Lui, est-il, en ces temps de haute foi, le moyen de la perfection et l'idéal des âmes. « La plus grande preuve d'amour est de donner sa vie pour ceux qu'on aime », avait dit Jésus; c'est pourquoi saint Polycarpe appelle exactement les martyrs « imitateurs de la vraie charité ». Ce sang répandu dans les amphithéâtres, il absout et il rédime. Il rassemble tous les mérites que l'homme peut acquérir et les consacre dans le Dieu crucifié. « Qui meurt pour la foi, dira saint Clément d'Alexandrie, réalise l'œuvre de charité parfaite ». Quand l'époque des persécutions sera close, et quand le martyre pour la foi, abandonnant son caractère collectif, ne sera plus, d'ordinaire, qu'un fait individuel, ce qu'il est demeuré en gros jusqu'à nos jours, saint Jean Chrysostome s'écriera : « J'ai entendu dire à nos pères que c'était jadis, aux temps des persécutions, qu'on trouvait de vrais chrétiens ».

Il n'est donc pas étonnant que, dans la primitive Eglise,

Les martyrs aient tenu une place reconnue comme importante. Les « confesseurs », ceux qui ont donné, au risque de leur existence, leur témoignage au Christ, portent sur eux, vivants, le reflet de la lumière éternelle. Une grâce spéciale les environne Du fond de la prison où ils attendent la mort, ils s'adressent à leurs frères demeurés libres et le moindre de leur enseignement est recueilli presque comme un message direct du Seigneur S'ils échappent au supplice, la trace des coups et les blessures que montre leur corps est le témoignage de la grâce qu'ils ont reçue, et dans la hiérarchie, dans l'administration des communautés, une place leur est réservée (1). On les considère, en particulier, comme des médiateurs désignés pour réconcilier avec Dieu les malheureux qui ont été faibles devant les tortures et qui ont apostasié, les *lapsi:* qu'un *confesseur* plaide pour eux et, en vertu de la réversion des mérites, ils seront absous, réintégrés dans la société des chrétiens.

Cesseront-ils, après leur mort, ce rôle d'intercesseurs et de guides ? Comment cela serait-il possible, puisqu'ils vivent dans l'Eternité avec le Christ, toujours présent ? Aussi les invoque-t-on, avec une tendresse confiante. Leurs corps, où le Seigneur réside, leur corps qui est membre du Corps crucifié, devient vite l'objet d'un culte spécial, première forme du culte des Saints. De saint Polycarpe martyrisé, la relation de sa Passion rapporte : « Nous recueillîmes ses ossements, d'une plus grande valeur que les pierres précieuses, plus estimables que l'or, et nous les déposâmes en un lieu qui en fût digne. C'est là, dans la mesure du possible, que nous nous réunirons pous célébrer, dans l'allégresse, avec l'aide du Seigneur, l'anniversaire de ce jour où, par le martyre, Polycarpe est né

(1) Il y eut même parfois des excès. Quelques « confesseurs » opposèrent leur autorité à celle des évêques. Ce n'étaient pas toujours les « martyrs » qui avaient le plus souffert avant de réussir à échapper aux bourreaux qui se montraient le moins pénétrés de leurs mérites. L'homme reste l'homme, même quand il baigne dans un climat de sainteté.

à Dieu. » Ainsi naîtra l'usage de célébrer le banquet eucharistique sur les corps des martyrs. L'habitude de placer des reliques dans les autels est donc la suite exacte de cette très antique observance, et la liturgie romaine garde intacte une relation fondamentale de la foi chrétienne quand, le jeudi de la troisième semaine de Carême, en la fête des martyrs saints Côme et Damien, elle s'écrie : « En mémoire de la mort précieuse de vos justes, nous vous offrons, Seigneur, ce sacrifice qui a été le principe de tout martyre. » On ne saurait mieux marquer la filiation qui, par le martyre, unit la Messe et l'Eucharistie au Sacrifice du Dieu vivant.

Ce n'est donc pas un épisode clos dans le temps et défini dans l'histoire que l'épopée des martyrs. C'est au cœur même du Christianisme, une fait d'une importance unique, qui se relie aux plus essentielles données des dogmes. Ni la joie chrétienne devant la mort, ni la certitude de la rédemption par le sang, ne se comprennent totalement sans l'exemple de ces premiers chrétiens, de ces hommes comme chacun de nous, qui ont chanté dans les supplices et préféré la foi à la vie. Toute l'histoire de l'Eglise, même lorsqu'elle sera devenue triomphante et que ce grand chapitre sera terminé, sera ennoblie et comme consacrée par les admirables figures des Ignace, des Polycarpe, des Cécile, des Blandine et par celles de leurs frères et de leurs sœurs qui, durant encore plus d'un siècle, suivront leur chemin. A l'image de l'Eglise persécutrice, que ses adversaires dénoncent, on ne saurait opposer plus noble ni plus véridique image que celle de l'Eglise persécutée.

Il est un lieu du monde où cette leçon du martyre est comme une vivante présence : le Colisée, l'amphithéâtre des Flaviens, construit par Vespasien, dont l'immense ovale, les trois rangées d'arcades, la masse prodigieuse de pierre jaunie par le temps, demeurent, au cœur de la Rome moderne comme un lien immuable avec le passé. Au milieu de l'arène, à l'endroit même où des générations de chrétiens donnèrent leur sang pour que la Parole

Du Christ ne fût pas vaine, une croix très simple s'élève, muette protestation contre la barbarie et symbole d'un triomphe éternel. C'est là que les pèlerins de Rome retrouvent, avec l'émotion la plus directe, l'exemple de leurs lointains ainés. C'est là que saint Benoit Labre passa des semaines en prière et qu'une petite fille de France, dans une ardeur enfantine, s'agenouilla pour baiser le sol, devant d'aller enfouir sa jeunesse dans le silence du Carmel de Lisieux. Des ombres invisibles et consolantes y flottent. Il semble que, dans le silence, retentisse la prière palpitante des martyrs anonymes : « O Christ, délivre-Toi ! Je souffre pour Ton nom ! » Et au souvenir du rôle historique qu'assumèrent ces vaincus, ces quêteurs du Royaume de Dieu qui, par leur mort, vainquirent les royaumes de la terre, on pense au mot de saint Paul qui est comme le principe de toute la primitive Eglise : « C'est lorsque je suis faible que je suis fort ! »

DANIEL-ROPS.

Introduction à saint Jean de la Croix

DANS la nuit du 3 au 4 décembre 1577, un groupe singulier de valets et de prêtres enfonçait les portes de la petite maison que sainte Thérèse avait destinée aux confesseurs de son monastère de l'Incarnation, à Avila. Ceux-ci, deux carmes déchaux, étaient arrêtés comme des bandits et séquestrés séparément, chacun dans un couvent de carmes mitigés. Par les moyens les plus sévères de la discipline monastique de l'époque, on allait essayer de vaincre ce qu'on appelait leur orgueil et leur insubordination. C'est ainsi que le frère Jean de la Croix fut emmené à Tolède. Sa prison — un réduit obscur, sorte de cabinet de toilette d'une chambre d'hôte — sera étroite, obscure, froide l'hiver, étouffante l'été. Il n'en sortira guère que pour descendre au réfectoire, deux fois la semaine, prendre sur la terre nue le pain sec et l'eau des délinquants et recevoir de tous les religieux à la ronde une discipline si sévère que, des années après, ses épaules en souffriront encore. Les seules visites qu'il recevra seront celles de Pères graves, venant lui faire la morale et tâcher d'obtenir qu'il cède. Un terrible imbroglio de juridictions fait que ces saintes gens pensent assurément être dans le droit, alors que leur victime est sûre, de son côté, d'être demeuré dans l'obéissance religieuse. Ils sont espagnols, et du XVI^e^ siècle, ils vont être

très durs. Et lui « quand il lui en coûterait la vie » n'abandonnera pas l'idéal de perfection et d'amour pur qu'il est allé demander au carmel réformé. Sa patience silencieuse tirera des larmes aux jeunes novices, témoins des sévérités dont il est l'objet. Elle ne désarmera pas ses juges. Il serait mort à Tolède, si au bout de neuf mois il ne s'était évadé.

Mais cette captivité fut la grande bénédiction de son existence. Il sut la vivre en plénitude... Pas de distractions en son cachot. Il y fait si noir, d'ailleurs, qu'il lui faut apporter un lumignon pour qu'il dise ses heures. Et si, sur la fin, l'été venu sans doute, il obtient une plume et un cahier pour consigner quelques pensées pieuses, il doit pour écrire se hisser tout près de la fente qui, sous le plafond, sert d'unique lucarne. Sa seule occupation est donc, en savourant — et en offrant — ses souffrances de méditer et de prier, ou plutôt, nous le comprendrons mieux tout à l'heure, de faire oraison, en pure foi et en pur amour.

C'est qu'il n'est plus un débutant dans la vie spirituelle. Il a trente-cinq ans d'âge et tout ce que nous savons de sa vie jusque là nous la montre toujours tendue vers le mieux. Son enfance et son adolescence se sont formées à l'école de la misère. A 21 ans, il a pris l'habit des carmes et fait un noviciat exemplaire. Quatre ans plus tard, jeune prêtre, les observances de son ordre ne satisfont plus sa soif de progrès et d'idéal. Il le quitterait pour la chartreuse si sainte Thérèse ne lui annonçait une prochaine tentative de réforme. En effet, l'année suivante, en 1568, le carmel réformé naît à Duruelo. Il en est le premier maître des novices, puis le premier recteur des profès étudiants. Désormais, à sa propre croissance se joint la responsabilité de la montée des autres. En 1572 — il a trente ans — un nouveau champ d'expérience s'ouvre pour lui. Sainte Thérèse, élue prieure de l'Incarnation, le fait nommer confesseur de cette communauté de près de deux cents religieuses. Pendant cinq ans, son grand ministère sera de guider la vie intérieure de femmes consa-

crées à l'amour divin, et parmi elles d'une sainte, et non des moindres. C'est alors, après cette préparation de son âme, qu'éclate la tempête et qu'il est précité dans le cachot tolédan.

« — Ma fille Anne, dira-t-il un jour, une seule grâce parmi celles que Dieu me fit là-bas, ne peut se payer par de nombreuses années de prison ». Et entendons bien ce mot grâce : « — Je lui demandai, déposera une autre carmélite, si (pendant sa captivité) il recevait des consolations de Dieu; il me dit que ce fut chose rare; et je crois qu'il me dit n'en avoir éprouvé jamais; que tout souffrait, âme et corps ». Grâces donc, jugées plus tard inestimables, mais reçues dans la souffrance et sans consolations. Disons en bref qu'il s'agit des grâces d'entrée dans la voie unitive, âge suprême de la vie spirituelle sur la terre. Désormais, certes, il progressera encore. Et à pas de géant ! Mais nous affirmons cela *a priori*, car de si loin derrière où nous sommes, les mouvements et les distances sont inappréciables. Il souffrira encore, et indiciblement. Mais comme Jésus crucifié, sans que cela atteigne sa béatitude profonde. Et non plus une souffrance purificatrice pour lui-même — c'est inutile maintenant — mais comme Jésus encore, pour l'Eglise (1).

La captivité de Tolède, c'est donc pour saint Jean de la Croix l'arrivée sur les sommets de la contemplation. Mais dans la vocation d'un ordre comme le sien, la contemplation est nécessairement rayonnante et débordante. Et d'autant plus, évidemment, qu'elle est plus

(1) On pense à lui quand, sous sa plume, dans la description des plus hautes cimes où « l'âme est devenue un immense feu d'amour », on lit : « Ceux qui reçoivent de pareilles faveurs, et il en existe sont en petit nombre. Ce sont des grâces qui disposent les âmes destinées à transmettre leur esprit et leur vertu à une famille de disciples; car Dieu donne volontiers la richesse et l'autorité, par les prémices de l'esprit, aux chefs, et cela à proportion de l'importance des doctrines et de l'esprit qu'ils ont à communiquer à leur postérité. » Chanoine HORNAERT, *La nuit obscure et la vive flamme d'amour de saint Jean de la Croix*, Desclée de Brouwer, Paris, 1923. *Vive Flamme*, str. II, vers 2, p. 177.

route. Il va devenir apôtre, le grand apôtre de la vie intérieure. Un peu de cet apostolat se déploie dans les activités des treize années qui lui restent à vivre; mais son rayonnement principal, celui qui lui vaudra le titre de docteur de l'Eglise, c'est dans son œuvre écrite qu'il puisse.

Faut-il penser que cette œuvre est l'expression de sa propre expérience mystique ? Oui, mais une expression curieuse, qui se présente à nous à deux degrés de vulgarisation. D'abord, un premier jaillissement, de forme poétique, où le saint ne semble s'exprimer que pour soi, pour décharger son cœur. Puis, pour les autres, une explication didactique des symboles trop hermétiques de ses poèmes : là se révèlent le théologien et le directeur prudent. Et si, dans cette prose, la lave primitive paraît quelquefois refroidie, de grands sursauts de flamme la soulèvent encore par instants, au point qu'on ne puisse lire certaines pages sans enthousiasme.

Nous avons dit que, dans les derniers temps de son internement, il avait pu écrire sur un petit cahier, pour la consolation de son âme. Il avait écrit quelques poèmes, probablement ruminés aux heures interminables de sa sombre solitude. Quand il s'enfuit, il emporta cet unique trésor. Dans les monastères de carmélites où on l'accueillit, portant sur son visage amaigri les stigmates de ses longs mois de martyre, c'est avidement qu'après l'avoir interrogé, on se pencha sur ce document. Mais la pure poésie n'est pas le langage de tout le monde. On sentit bien que ce distillan sonore était beau. Mais on ne comprit guère. On questionna. Et le saint eut la condescendance — héroïque pour un vrai poète — de s'expliquer, de se commenter prosaïquement. Et comme des notes ne tardèrent pas à circuler, prises à ces exposés oraux, vint un jour où il fallut mieux en donner un texte unique et authentique. Et ce fut le *Cantique Spirituel,* explication de trente-neuf strophes évocatrices du Cantique des Cantiques. On peut admettre une origine à peu près semblable à ses autres œuvres, qui toutes commentent des poèmes.

Si telles sont la genèse et la double forme des écri spirituels de saint Jean de la Croix, nous voyons qu ne s'agit pas d'une œuvre purement objective, comme p exemple la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, où l'aute traite dans l'abstrait et déductivement, à partir des pri cipes révélés et des expériences communes, des divers vertus et de leur développement. Il ne s'agit pas dava tage d'un simple témoignage, à base surtout autobiogr phique, sur la ligne suivie par le Saint-Esprit dans sanctification d'une âme, tels les ouvrages de sainte Th rèse. Mais à égale distance de ces deux procédés, no avons ici la réflexion théologique et généralisée d' maître qui a étudié dans les livres et suivi des expérienc dans la vie, sur les chants qu'il a lui-même proférés des moment d'inspiration et de ferveur spontanée. l'on voulait serrer de plus près l'expérience mystique l'auteur, c'est à l'altitude des poèmes qu'il faudrait s'élev et plus haut encore, car ils ne sont que polygones in crits dans un cercle qui les déborde toujours. De mêm qu'il y a un premier décalage entre le vécu original et matérialisation dans le langage même poétique, il en e un autre entre les strophes et leur explication (2). Si l'c veut par contre dégager la doctrine, on s'attachera surto aux commentaires : eux, à la fois partent de l'expérien et y ajoutent (3). Pour les bien comprendre, il ne fa

(2) Saint Jean de la Croix dit lui-même, au Prologue du *Cantiq Spirituel* : « Puis donc que ce poème a été composé sous l'amo riche en lumières mystiques, jamais il n'obtiendra une explicati adéquate et je ne vise pas à tant, mais seulement à donner une lumiè générale. » Dom CHEVALLIER, *Le Cantique spirituel de saint Je de la Croix, docteur de l'Eglise*, Desclée de Brouwer, Paris, 193 *Prol.*, p. 31.

(3) Il faut tout prendre, et pas seulement son humilité catholiq de cet avertissement qui clôt le même prologue du commentaire *Cantique* : « Pour que mes paroles, volontairement soumises à me leur juge, et sans aucune réserve, à la Sainte Mère l'Eglise, obtienn plus de crédit, je ne veux rien avancer qui redise ou ce que j' en moi avec la conviction que donne l'expérience personnelle ou que j'ai connu et entendu près d'autres personnes spriritueIles (alec même que j'espère tirer parti de ces deux sources) sans que d citations de l'Ecriture apportent une preuve et une lumière, po le moins dans les cas qui sont apparemment les plus difficiles entendre. » *Cantique*, éd. cit., *Prol.*, p. 32.

drait pas oublier la préparation concrète que nous avons brièvement résumée, pas davantage que saint Jean de la Croix est un espagnol, contemporain de Philippe II et des *Alumbrados,* qu'il écrit principalement à Grenade, l'antique citadelle récemment reconquise mais où couve encore l'esprit de l'Islam; que ses expériences enfin ont été vécues dans un milieu monastique bien déterminé : « Ma principale intention, écrit-il quelque part, n'est pas de parler à tous, mais à quelques membres de notre saint ordre » (4). Mais toutes ses analyses, comme sa synthèse elle-même, s'insèrent dans le cadre traditionnel de la théologie qu'il avait étudiée à Salamanque. C'est elle qui va nous guider pour l'interpréter avec exactitude.

⁂

La fin dernière de l'homme est la vie éternelle qui consistera en son union à Dieu définitive. Or la vie éternelle se commence ici-bas, par le développement des vertus théologales qui seules unissent immédiatement à Dieu. Le point d'où nous partons, pour parvenir à ce but, est pour tous le péché, ce péché originel qui, en viciant radicalement notre nature, a accumulé les obstacles à la vision et à l'amour unifiants. Il faut donc l'extirper à fond, s'en purifier absolument. Le grand moyen pour cela est sans doute, d'une part, notre générosité intégrale, mais d'autre part surtout la grâce, l'intervention divine de plus en plus plénière et déterminante. Saint Jean de la Croix n'insiste pas sur ces trois principes; ils commandent pourtant toutes ses perspectives. Son enseignement particulier est, en considérant l'âme prédestinée à l'union divine, de la prendre telle qu'elle est dans sa misère, au départ, et de lui indiquer ce qu'il faut faire et ce que Dieu fera en elle.

L'activité ascétique fait l'objet du traité de la *Montée du Carmel.* Une idée la résume : renoncement. Un mot

(4) Chanoine HORNAERT, *La montée du Carmel de saint Jean de la Croix,* Desclée de Brouwer, Paris, 1932, *Prol.,* t. I, p. 6.

en est le symbole et le leit-motiv : la négation, *nada*, rien. Et Jean de la Croix traduit toute sa pensée par un dessin au frontispice de son œuvre, répondant au titre qu'il explique. Le Carmel est la montagne de l'union divine dont il s'agit de faire l'ascension. Comment parvenir au sommet ? De larges voies s'ouvrent à gauche et à droite : celle des égarés attachés aux biens de la terre, celle des imparfaits qui veulent compenser le sacrifice des jouissances terrestres par les biens spirituels. « Ni ceci, ni cela » écrit le saint d'une main ferme. Il reste au centre l'étroit sentier de perfection qui grimpe à pic dans le dépouillement intégral : « rien, rien, rien, rien, rien et sur la montagne rien ».

Ce programme d'absolu renoncement s'applique universellement aux trois âges de la vie spirituelle. Saint Jean de la Croix traite peu de celui des commençants. Il y a, explique-t-il, assez de livres écrits pour eux, alors qu'il n'en est pas suffisamment pour les autres. Cependant à ces commençants mêmes — des débutants donc dans l'état de grâce, qui y vivent encore dans un équilibre plus ou moins instable — à eux déjà est adressé l'appel de la perfection : « Recherchez de préférence non le plus facile mais le plus difficile, non le plus savoureux mais le plus insipide, non ce qui plaît mais ce qui n'attire pas, non ce qui console mais ce qui afflige, non ce qui repose mais ce qui demande de la peine, non le plus mais le moins, non le plus élevé et le plus précieux mais le plus bas et le plus dédaigné, non le désir de quelque chose mais l'indifférence envers les choses » (5). La voie purgative est celle de la nuit active des sens, c'est-à-dire de la mortification des passions et des affections sensibles.

Quand ce travail préalable est bien en train, sinon achevé, l'âme devient progressante et commence la seconde étape. Ce n'est plus aux appétits des sens mais aux facultés spirituelles qu'il faut appliquer le renoncement intégral

(5) *Montée*, l. II, ch. 13, éd. cit., t. I, p. 48.

Voici la nuit active de l'esprit. L'effort principal — non pas unique, pas plus que n'était exclusif celui dont nous venons de parler — se porte sur la purification de l'intelligence, de la mémoire et de la volonté, c'est-à-dire sur le développement direct, avec l'aide de Dieu, de la foi, de l'espérance et de la charité. Travail assurément de tous les instants et aux conditions variables selon les vocations; mais saint Jean de la Croix, s'adressant immédiatement à des carmes et des carmélites, à qui la règle impose des heures d'oraison matin et soir, traite surtout de l'exercice des trois vertus théologales dans l'oraison mentale.

Les commençants s'y exerçaient déjà par la méditation, avec application des puissances et activité d'imagination et de raisonnement. Vient le moment où, pour ne pas piétiner ni rétrograder, il leur faut inverser totalement leurs méthodes. Ce qui servit un temps et était même alors indispensable, leur deviendrait nuisible. La transition est délicate et doit se faire avec prudence : le saint s'attarde à bien préciser les signes auxquels l'âme et surtout son directeur discernent que Dieu lui-même en a sonné l'heure. Mais il faut faire le pas. Désormais il est nécessaire de « s'exercer à faire taire les puissances, à ne rien dire pour laisser la parole à Dieu » (6). Attention à « l'erreur capitale » que commettent « beaucoup de contemplatifs » (7) : ils « ignorent le mystère de l'état nouveau qui s'offre à eux et continuent de réfléchir et de discourir. Ils se gonflent de sécheresse et d'effort pour dégager la saveur d'un exercice qui n'en a plus... Il n'y a qu'un conseil à leur donner : qu'ils apprennent à se tenir attentivement et consciemment en Dieu par amour dans cette quiétude; qu'ils ne s'accordent rien par l'imagination ni par son œuvre; les puissances au repos n'ont pas à intervenir. Si elles agissent, que ce ne soit pas avec force et discursivement, mais en suavité d'amour, car

(6) *Montée*, l. III, ch. 2, éd. cit., t. II, p. 14.
(7) *Montée*, l. II, ch. 11, éd. cit., t. I, p. 101.

alors c'est plutôt Dieu que l'âme même qui les met en mouvement » (8). Et notre saint d'adresser une algarade aux directeurs malencontreux qui « ignorent tout des degrés d'oraison, des voies de l'esprit » (9). Ils « ne comprennent ni le recueillement ni la solitude spirituelle de l'âme. Ils ne savent pas que dans cette solitude Dieu raffermit l'âme par ses ineffables onctions; ils jugent utiles d'y superposer ou d'y mêler les onguents vulgaires d'un exercice spirituel qui force l'âme à remettre ses puissances en activité. Et entre les deux états, il y a toute la différence qui existe entre le mode d'action naturel et surnaturel... Le plus fâcheux, c'est que pour se livrer à cette opération naturelle, l'âme perd la solitude et le recueillement intérieur, ce qui arrête la grande œuvre que Dieu commençait à réaliser » (10).

La foi est un assentiment à ce qu'on ne voit pas, une connaissance de non-vision. Ce n'est pas en multipliant les idées claires et les conclusions catégoriques que l'on progresse en son épaisseur. Autre chose est d'expliciter quantitativement le nombre de ses articles, autre chose est d'y croire davantage, d'un plus qualitatif, plus profondément. Pour approfondir sa foi, l'intelligence doit renoncer dans l'oraison, « à tout ce qu'elle peut savoir et comprendre tant au spirituel qu'au temporel » (11), « se purifier soigneusement des formes et images périssables » (12) et en un sens « s'aveugler et s'obscurci

---

(8) *Ibidem*, p. 102. Il dit ailleurs : « Il suit de là qu'à ce moment l'âme doit adopter une méthode totalement opposée à la première. Avant, l'âme trouvait matière à méditation et méditait; maintenant qu'elle lui est enlevée, il ne faut plus qu'elle médite. Je viens d'en donner le motif; et si même elle désire rester dans sa voie, elle ne le pourra pas; la distraction remplacera le recueillement. » *Vive Flamme*, str. III, vers 3, éd. cit., p. 210.

(9) *Ibidem*, p. 216.

(10) *Ibidem*, p. 217. « Or bien que la gravité de ce malheur dépasse ce qu'on peut concevoir, il est si ordinaire, si fréquent, qu'on trouve à peine un maître spirituel qui n'en afflige les âmes que Dieu commence à introduire en cette forme de contemplation. » *Ibidem*, p. 21

(11) *Montée*, l. II, ch. 3, éd. cit., t. I, p. 65.

(12) *Montée*, l. II, ch. 13, éd. cit., t. I, p. 116.

selon la partie qui regarde Dieu et les choses spirituelles » (13) :

> « Pour parvenir à ce que tu ne sais pas
> il te faut aller par où tu ne sais pas... » (14)

Avec une logique implacable, le Docteur carme applique ces principes non seulement à tout ce que l'intelligence a pu connaître de Dieu par étude ou réflexion, mais même à ce que Dieu lui-même a pu miraculeusement y ajouter : visions spirituelles, révélations, paroles intérieures, sentiments spirituels sont tour à tour envisagés. Même s'ils sont de Dieu, ils ne sont pas Dieu et il faut y renoncer pour connaître vraiment Dieu.

La vertu d'espérance partage bien des conditions de la vertu de foi. Elle devra être aussi épurée, selon la même dialectique, appliquée désormais aux données de la mémoire, comme elle l'était tout à l'heure à celle de l'entendement : « Plus la mémoire se dépouille, plus elle a l'espérance; et plus cette vertu grandit, plus elle fait pénétrer dans l'union divine. Car en augmentant son espoir en Dieu elle obtient de plus grandes faveurs, l'espérance étant toujours en proportion du dépouillement; et si ce dépouillement atteint la perfection, sa possession de Dieu dans l'union divine, telle qu'elle est possible ici-bas, sera parfaite » (15).

Même principe pour la purification de la charité. Toutes les perceptions auxquelles nous avons été invités à renoncer s'accompagnaient d'une jouissance affective à laquelle il faut aussi renoncer. Toute jouissance de notre volonté doit se « concentrer en Dieu » (16). Saint Jean de la Croix distingue et parcourt ce qu'il appelle les biens temporels (biens extérieurs), les biens naturels (qualités per-

---

(13) *Montée*, l. II, ch. 3, éd. cit., t. I, pp. 63-64.

(14) Maximes interprétant le frontispice de la *Montée*. Dans Hornaert, t. II, p. 126. Traduction du R. P. Bruno de J. M., *Vie d'amour de saint Jean de la Croix*, Desclée de Brouwer, Paris, 1936, p. 126 (*sic*).

(15) *Montée*, l. III, ch. 6, éd. cit., t. II, p. 21.

(16) *Montée*, l. II, ch. 33, éd. cit., t. II, p. 95.

sonnelles), les biens sensibles, les biens moraux (vertus et bonnes actions), les biens surnaturels (charismes), les biens spirituels (le culte extérieur) : ce sont des biens, ce ne sont pas le Bien. En tant qu'ils sont moyens et multiples et partiels, ils ne sauraient retenir notre amour, lequel, par-delà, doit tendre à l'Absolu, au Total :

« Quand tu t'arrêtes en quelque chose,
tu cesses de te précipiter dans le Tout... » (17)

Tel est le plan de l'effort personnel, que d'autres ont appelé ascétisme et lui, nuit active des sens et nuit active de l'esprit. Effort vertueux bien nôtre, sur le plan de nos facultés humaines. Divin par son objet, quand il s'agit des vertus théologales, il est humain non seulement par son sujet, mais par ses modalités que respecte la grâce en s'en servant. Mais parallèlement, de façon d'abord latente, mais de plus en plus manifeste, Dieu nous élève à une activité proprement déiforme, domaine des dons du Saint-Esprit et de la passivité. Saint Jean de la Croix en traite dans la *Nuit obscure de l'âme* où nous allons voir Dieu lui-même à l'œuvre.

⁂

Il serait, on le sait erroné, de penser que, dans la vie, le plan mystique, dont nous abordons l'étude, suive le plan ascétique d'une succession dans le temps. Les dons du Saint-Esprit, dont le jeu réalise ce contact mystérieux avec Dieu qu'est l'authentique expérience mystique sont infus dans l'âme chrétienne dès le baptême, tout comme les vertus. Si leur pleine entrée en fonction demandant normalement un cadre de dispositions préliminaires, est plus tardive, il ne faudrait cependant pas la déclarer réservée aux âmes parfaites. C'est pourquoi le traité de la *Nuit obscure* nous ramène aux premiers débuts de la vie spirituelle. Nous retrouvons ces commençants qui, par l'exercice du renoncement, dégagent leur sensibilité des multiples tendances peccamineuses qu'y a semées le vice originel. Ils s'appliquent activement à c

(17) Maximes. Bruno, p. 127.

que nous avons appelé la nuit des sens. Quels sont bientôt les résultats de leur générosité soutenue ? Saint Jean de la Croix regarde autour de lui; il se souvient de son expérience de père maître et de confesseur; il constate toute une série de faiblesses chez les dévots et objectivement il en dresse le catalogue et fait la description. Avec un peu de malice et d'humour, ce serait de l'admirable satire. Mais il n'est pas question d'ironiser. Ces défauts du monde de la piété — les vieux péchés capitaux endimanchés et parfois transposés aux satisfactions spirituelles et aux nourritures célestes — ces défauts qui subsistent après tant de mois ou d'années d'efforts pourtant sincères doivent eux aussi disparaître pour que ces âmes avancent dans l'union divine. Dieu dans sa miséricorde intervient. C'est la nuit passive des sens, qu'on a comparée à une crise de croissance au moment du passage à l'adolescence spirituelle qu'est la voie illuminative. Ou mieux, c'est la première aube de celle-ci, remplaçant de plus en plus effectivement la voie purgative à mesure que la nuit passive des sens fait son œuvre... Au fond, ce dont il s'agit, est de vider l'âme pieuse du noyau profond d'amour-propre et d'égoïsme qui vicie encore ses facultés et ses réflexes, pour faire place à un amour de Dieu habituel et spontané. La seule façon d'agir raisonnable et méthodique est de cerner le mal et d'en rétrécir l'aire. Mais si Dieu veut bien nous aider dans ce labeur à notre mesure, il n'est nullement tenu à nos tâtonnements. Il peut, et c'est sa manière propre, commencer par le centre: planter son véritable amour en plein cœur de notre âme; entendez : en ce tréfonds essentiel sur lequel nous-mêmes n'agissons qu'indirectement ; et de le faire rayonner ensuite sur les puissances. Alors notre seul concours est d'accepter... et de ne pas gêner en croyant que nous ferions mieux autrement.

Quand par les divers dons, et surtout ceux d'intelligence et de science, commence à se réaliser, en la fine pointe de l'âme, cette union à Dieu de forme si nouvelle, on perd toute consolation, tout goût tant aux choses

de la terre qu'à celles même du ciel. C'est la vraie sécheresse dont parle tous les spirituels. Et cependant, nous dit saint Jean de la Croix, on garde « ordinairement dans le souvenir de Dieu une inquiétude, un souci pénible. On craint de ne pas le servir, d'aller à reculons, et cela à cause du manque de saveur dans les choses divines. Par là on voit que l'insensibilité et la sécheresse ne se trouvent pas dans le relâchement et la tiédeur : car le propre de la tiédeur est de n'avoir aucune sollicitude intérieure pour les choses divines... La cause de cette sécheresse se trouve en ce que Dieu fait le transfert des biens et des forces du sens à l'esprit, et comme ni le sens, ni la force naturelle ne peuvent se les assimiler, ils restent sans aliments et par là secs et vides » (18). La méthode divine déroute les appétits psychiques normaux. D'où le caractère douloureux de ce qui se passe dans l'âme et l'exactitude du symbole nocturne exploité par le Docteur mystique. La tentation est vive alors de croire qu'on a perdu sa route, que c'en est fait du trésor spirituel déjà acquis, que Dieu a retiré son aide antérieure. Si l'on n'a auprès de soi un guide qui comprenne ce nouvel état, on risque de s'entêter dans le passé et de revenir en arrière. Saint Jean de la Croix répète donc avec insistance ce qu'il a dit à propos de la nuit active de l'esprit, à peu près concomitante avec cette nuit passive des sens: « La règle à suivre... est de ne plus se soucier ni de discours ni de méditation. Il faut laisser l'âme en paix et en repos, même quand il semble évident qu'on ne fait rien, qu'on n'a même par nonchalance aucune envie de penser en ce moment à quoi que ce soit. Les spirituels font en réalité beaucoup en pratiquant la patience, en persévérant dans l'oraison tout en n'y faisant rien. Une seule chose s'impose à eux : laisser l'âme libre et en repos, débarrassée de toute connaissance et pensée, sans songer à quoi on va appliquer son esprit ou sa méditation, se contentant d'un regard affectueux et tranquille en Dieu Qu'ils demeurent sans sollicitude d'expérimenter l'effica-

(18) *Nuit obscure*, l. I, 10, éd. cit., pp. 30-31.

cité de l'acte, afin de sentir et d'y satisfaire leur goût » (19).

C'est ainsi qu'on pénètre et qu'on avance dans la voie illuminative. « La purification est dure mais brève pour ceux qui sont forts et capables de souffrir; s'il s'agit de natures faibles, Dieu les traite sans rigueur, par de légères tentations, mais la compensation se trouve dans une nuit obscure prolongée » (20). Beaucoup manquent de générosité, perdent pied, et, dommage immense ! Dieu n'insiste pas. Alors que le grand nombre des commençants parvient à cette étape, peu la dépassent.

Mais supposé que l'âme soit fidèle durant cette première purification passive, Dieu la récompense. Malgré toutes ses sécheresses et désolations, elle se rend compte de sa croissance en amour et en union, et finit par s'habituer en quelque sorte à la passivité que lui impose l'étrange agir divin. Après les orages qui marquèrent son entrée dans la voie illuminative, elle y avance paisiblement, sa contemplation se fait plus profonde, son amour plus ardent, son union à Dieu plus intime. Est-ce donc la perfection ?

Pas encore. Saint Jean de la Croix diagnostique impitoyablement les faiblesses des avancés; non plus des dévots, comme tout à l'heure, mais de ceux que nous canoniserions trop vite, au risque de nous scandaliser ensuite de leurs misères. Que leur faut-il donc encore ? Que Dieu reprenne et achève son œuvre. L'invasion de sa présence par l'intérieur qui, nous l'avons vu, causait en eux un si pénible dépaysement, n'avait pour but que de leur enlever tout goût de ce qui n'était pas lui, de ces biens créés détaillés plus haut. Il va falloir maintenant qu'ils tirent la conséquence. Dieu va acculer leur âme à l'héroïsme suprême de se perdre authentiquement et totalement en lui. Il va plonger leur esprit dans l'abîme de la nuit intégrale et des substantielles ténèbres. La nuit des sens n'était que petit malaise à comparaison des

(19) *Nuit obscure*, l. I, 11, éd. cit., p. 36.
(20) *Nuit obscure*, l. I, dernier vers, éd. cit., p. 52.

tourments, de l'écorchement à vif de la nuit passive de l'esprit. Grâce au rayon ténébreux d'amour vrai, à cette lumière noire qui, sans qu'elle en ait conscience, part du fond d'elle-même, l'âme découvre avec terreur son abjection et sa misère : elle se trouve face à face avec son vide et le néant de tout ce qu'elle appelait bien. Elle voit ses attaches au mal et au péché si « fortement enracinées en sa substance même » qu'elle se croit « connaturalisée à ses imperfections et passions ». A cette vue les « affections et pressures de la volonté » sont immenses. Sa déréliction est totale. Les choses les plus familières lui deviennent comme étrangères. Les hommes et toutes les créatures l'abandonnent apparemment. Nul ne la comprend autour d'elle. Le démon est déchaîné. Dieu même semble s'être retiré. On ne peut plus le prier. On se sent comme physiquement rebuté, abhorré, rejeté par lui, et c'est « lourde et navrante peine », un enfer authentique, car la peine du dam, c'est cela « se sentir sans Dieu, châtié, rejeté et indigne de lui, et le sentir, lui, courroucé... et qui plus est à croire que c'est pour toujours ». Et ne prenons pas, s'il vous plaît, toutes ces expressions en un sens faible, répondant à telle ou telle tentation de nos expériences personnelles : broutilles que nos crises à côté de l'intégrale passion de l'âme » (21) dans la très rare nuit passive de l'esprit. Evoquons plutôt les exemples concrets, affolants et quasi scandaleux pour notre débilité, que l'on rencontre dans la vie des saints : ces épreuves qui font craquer le pauvre organisme humain, rendent parfois malades de maladies dont la science n'explique pas les causes. Ou si le corps, par grâce spéciale, résiste, l'esprit traverse des angoisses que tous les patients sont d'accord à déclarer inexprimables. C'est ici qu'il faudrait nous transporter à nouveau en ce cachot de Tolède où saint Jean de la Croix vécut cette étape décisive. Il faudrait surtout pouvoir imaginer la psycho-

(21) Toutes ces expressions entre guillemets, *Nuit obscure*, l. II, passim.

logie de Notre-Seigneur Jésus-Christ en agonie, suant le sang ou sur la croix criant : « Eli ! Eli ! lamma sabacthani ! Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! » (22). L'âme à ce point, bien que pour des motifs différents, est vraiment crucifiée avec Jésus et rien ne décrit sa souffrance sinon les textes de l'Ecriture — des Psaumes, de Job, de Jérémie — auxquels précisément saint Jean de la Croix est obligé d'avoir recours et qui furent écrits du divin Maître. Evidemment, il y a des intermèdes de contemplation éclairante et amoureuse qui viennent, comme l'ange du jardin, apporter du réconfort et permettre de redire, dans un sursaut d'allégresse: « Pas ma volonté, Père, la tienne » (23). Mais ce n'est que passager. « Quand l'âme se croit le plus en sûreté et se méfie le moins, soudain l'adversaire (c'est-à-dire le tourment spirituel) se jette de nouveau sur elle et la plonge dans des souffrances plus dures, plus obscures, plus lamentables que celles d'autrefois » (24).

Et c'est ainsi qu'à son insu, l'âme grandit dans la foi authentique en Dieu infiniment transcendant, dans l'amour désormais très pur, des Trois Personnes en leur sublime mystère. Sans s'en rendre compte, elle a été dépouillée de toutes ses imperfections. La rouille et les écailles sont tombées. Bientôt il n'y a plus en elle de matière étrangère qui s'oppose à l'embrasement plénier, à l'incendie immédiat et total, à la transformation en flammes, au fait de devenir vraiment feu soi-même — disons sans image : à l'union transformante en la divinité. « J'ai dit: vous êtes des dieux », dit l'Ecriture (25). L'avancé devient parfait. Après la voie illuminative, c'est la voie unitive. La paix se fait. L'âme qui pour Dieu s'était perdue, se retrouve en lui, et tout le reste aussi, en lui:

« En mon Aimé, j'ai les montagnes,
les vallons solitaires boisés,

(22) *Mt.*, XXVII, 46.
(23) *Lc.*, XXII, 42.
(24) *Nuit obscure*, l. II, 3, éd. cit., p. 74.
(25) *Ps.*, 81, 6.

les îles extraordiniaires,
les cours d'eau mugissants,
le murmure des brises caressantes,

la nuit pleine de repos
quand perce la blancheur de l'aurore,
le concert silencieux,
la solitude retentissante,
le banquet qui repose et fait grandir l'amour » (26).

⁂

Les commentaires du *Cantique spirituel* et de la *Vive Flamme* nous transportent à ce point culminant. Nous y suivons les dernières étapes appelées, en termes empruntés au langage de l'amour humain, les fiançailles spirituelles et le mariage spirituel, c'est-à-dire le consentement à l'union et la consommation de l'union. « Au commencement de cet état... Dieu communique à l'âme de grandes choses de soi-même. l'embellissant de grandeur et de majesté, l'enrichissant de dons et de vertus, la revêtant de lumière et d'honneur de Dieu, tout ainsi qu'une fiancée au jour de ses fiançailles. En ce jour fortuné, non seulement disparaissent les tourments crucifiants et les reproches d'amour comme jusqu'à cette heure, mais... elle inaugure un règne de paix et de délices dans la douceur d'amour » (27). Les fiançailles, c'est le temps des cadeaux, des « splendides présents et joyaux » (28) du fiancé à la fiancée, de Dieu à l'âme qui sans réticences accepte l'amour. C'est alors que celle-ci acquiert cette stabilité, cette impassibilité, cette manière d'impeccabilité qui sera désormais son partage. Mais il reste « à célébrer le mariage spirituel entre la même âme et le Fils de Dieu. Etat bien supérieur à celui des fiançailles c'est une transformation complète en l'Aimé : les deux partis s'y donnent totale posses-

(26) *Cantique*, 13 et 14, éd. cit., p. 37.
(27) *Cantique*, 13, éd. cit., p. 108.
(28) *Cantique*, 27, 1, éd. cit., p. 202.

sion l'un de l'autre par l'union d'amour consommée en la mesure possible sur terre; l'âme en devient divine et Dieu par participation autant que cette vie le permet. C'est ainsi le plus haut état accessible ici-bas » (29). « Il s'y fait une telle union des deux natures, une telle communication de la divine à l'humaine que, si chacune des deux conserve son être propre, chacune aussi semble être Dieu; pareille similitude sur terre a des limites, elle ne défie pas moins nos dires et nos pensers » (30).

Réjouissons-nous, mon bien-Aimé,
allons nous voir en Ta Beauté...

s'était écrié saint Jean de la Croix en son poème. Et il commente magnifiquement : « Par là, moi-même je Te verrai en Ta Beauté, et Tu me verras en Ta Beauté, et Tu Te verras en moi en Ta Beauté, et je me verrai en Toi en Ta Beauté; et je paraîtrai Toi en Ta Beauté, et tu paraîtras moi en Ta Beauté; et Ta Beauté sera ma beauté, et ma beauté sera Ta Beauté; et je serai Toi en Ta Beauté, et Tu seras moi en Ta Beauté, parce que Ta Beauté sera ma beauté » (31).

L'âme est admise à scruter, dans la Sagesse divine, les profondeurs de Jésus, Dieu incarné et rédempteur : « Certes, il y a dans le Christ de quoi approfondir ! Il est comme une mine abondante aux nombreux replis à trésors : on aura beau creuser, jamais on en verra la fin ou la limite, au contraire chaque repli donnera toujours, deci-delà, des filons aux richesses nouvelles » (32). Et l'on en vit, comme à titre personnel, tout le mystère.

Parallèlement « la volonté de l'âme changée en celle de Dieu, se trouve en tout faite volonté de Dieu, non pas qu'elle soit détruite comme volonté de l'âme, elle est seulement changée en volonté de Dieu. L'âme aime Dieu avec la volonté de Dieu, qui est aussi sa volonté à elle:

---

(29) *Ibidem.*
(30) *Cantique*, 27, 2, éd. cit., p. 204.
(31) *Cantique*, 35, 2, éd. cit., p. 238.
(32) *Cantique*, 36, 3, éd. cit., p. 244.

elle peut donc aimer Dieu autant que Dieu l'aime, puisqu'elle l'aime par la volonté de Dieu même, par le même amour dont Dieu l'aime qui est le Saint-Esprit vraiment donné à l'âme » (33). Vraiment donné ? Il faut même dire plus. En l'âme transformée l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils : l'âme « spire elle-même en Dieu la même spiration d'amour que le Père spire dans le Fils et le Fils dans le Père, qui est ce même Saint-Esprit qu'ils spirent en elle dans cette transformation » (34).

Quand nous suivions notre auteur dans le sentier du rien et parmi les affres de la nuit, nous admirions en lui le sens de la formidable transcendance divine; et voici que cette transcendance s'incline et admet la créature à une inconcevable fusion. Aussi bien l'itinéraire est-il parcouru, l'ascension achevée, la doctrine spirituelle complète. Il ne nous reste qu'à en admirer l'architecture admirable, ou mieux, à prendre pour nous la réflexion, à l'enthousiasme nuancé de mélancolie miséricordieuse, du Maître qui nous a menés là : « O âmes créées pour ces grandeurs et appelées à les posséder, que faites-vous ! à quoi vous occupez-vous ! » (35).

⁂

Dans la nuit du 13 au 14 décembre 1591, au carmel d'Ubéda, le premier déchaux va mourir. Lui qui a dit à Dieu : « Que tous me déshonorent et ne fassent pas de cas de moi pour votre amour », il a été abondamment exaucé. D'incompréhensibles sévérités l'ont poursuivi jusqu'à la fin. Il a prédit : « On me jettera dans un coin comme une vielle guenille, un vieux chiffon de cuisine ». Sa prédiction s'est réalisée. Peu s'en est fallu qu'on ne lui arrache, et cette fois très légalement, cet habit religieux si héroïquement défendu à Tolède. Mais il a écrit aussi : « Là où il n'y a pas d'amour, mettez

(33) *Cantique*, 37, 1, éd. cit., p. 250.
(34) *Cantique*, 38, 1, éd. cit., p. 254.
(35) *Cantique*, 38, 1, éd. cit., pp. 257-258.

l'amour et vous extrairez l'amour ». Sa vertu l'a finalement rendu maître de ce couvent où, il y a deux mois, on le reçut quasi en ennemi. C'est d'un saint que, conscients, ses frères entourent le lit de mort.

Il y a huit jours, aux vêpres de la Conception de Marie, il a annoncé : « Bénie soit une telle Dame qui, en son jour, samedi, viendra me chercher ». Et au matin du vendredi 13 : « Je vais aller, cette nuit, chanter les matines au ciel ». Quand, à dix heures du soir, la cloche des moniales voisines sonne ces matines pour elles, il répète : « Et moi, par la miséricorde de mon Dieu, j'irai les dire au ciel, avec la Vierge Notre-Dame ». On prie autour de lui. On lui lit quelques versets du Cantique des Cantiques. Et il murmure : « Oh ! qué preciosas margaritas ! oh ! les précieuses perles ! » Et voici que les douze coups de minuit s'égrainent dans le silence : « — Frère Diégo, dit-il, faites signe qu'on sonne matines car il est l'heure ». On obéit. Il prononce alors : « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. Entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit ». D'un regard d'amitié bénissante, il parcourt une dernière fois le cercle de la communauté. Puis élevant son crucifix, il le porte à ses lèvres. Dans un baiser s'exhale son ultime soupir... Un globe lumineux d'une grande splendeur environna, dit-on, sa couche en cet instant. En vérité, pour le Docteur des nuits mystiques, le voile de la foi vient de se déchirer et voici l'union ineffable: la pupille surnaturellement adaptée à la vision de gloire, il fixe le divin Soleil en son éternel midi.

fr. Marie-Albert M. Genevois, o. p.

Spiritualité sacerdotale dans le Nouveau Testament

La question pourra surprendre tous ceux qui connaissent l'Ecriture et ont appris au séminaire les principes d'une sanctification propre au clergé. Il s'agit, en vérité, d'un problème complexe auquel les conditions modernes de la vie sacerdotale ont donné une actualité grave. Nous ne prétendons pas le traiter pour lui-même et dans toute son ampleur; mais il ne sera pas superflu de présenter quelques réflexions propres à souligner d'une part le soin que Notre-Seigneur Jésus-Christ a pris de former ses Apôtres d'une manière spéciale, et, d'autre part le fait que saint Paul a traité explicitement de la vie spirituelle et de la perfection des ministres de l'Eglise.

JESUS ET SES APOTRES

Le Christ s'est adressé à toutes les âmes, à la foule et aux chefs de la nation, aux hommes de bonne volonté et à ceux qui refusaient la lumière, aux petits et aux ignorants comme aux Pharisiens, aux Scribes et aux Princes des Prêtres. Il annonce la bonne nouvelle du salut, le des-

sein miséricordieux de son Père de pardonner les péchés, et il demande, avec la foi en sa mission et à sa personne, la contrition et la pénitence. Il avertit les auditeurs rebelles à son message des châtiments qui les frapperont et jusqu'à la dernière Pâque, il s'efforce de dessiller leurs yeux et de se faire reconnaître comme Messie.

Parmi ces différentes catégories d'âmes auxquelles il distribue son enseignement, Notre Seigneur s'est adressé de préférence aux douze Apôtres qu'il instruit d'une façon particulière, en vue de l'office qu'il voulait leur confier. Il les choisit et il les établit, en effet, « pour être avec lui et pour les envoyer prêcher (1).

a) Soulignons le premier trait distinctif de ces élus : *être avec Jésus,* dans les rapports intimes de disciples avec leur Maître, s'instruisant de ses leçons et observant sa conduite. Tout au long de l'histoire évangélique, en effet, nous voyons les Douze sans cesse aux côtés du Seigneur, formant son entourage immédiat, au premier rang de ses auditeurs, comme des confidents, vivre avec lui dans une familiarité privilégiée, recevant ses leçons particulières ou des précisions et des explications qui ne seront pas accordées à la foule. Fréquemment les Evangélistes signalent cette intimité fidèle du groupe apostolique et de Jésus : « Il cheminait à travers villes et villages, prêchant et annonçant le règne de Dieu, et les Douze étaient avec lui » (2); « Restez ici, et veillez avec moi » (3); « Vous êtes demeurés avec moi dans mes épreuves » (4)...

Si le Seigneur a l'intention de garder constamment ses Apôtres auprès de lui — il ne les quitte que pour aller prier son Père, — c'est afin de les éduquer spirituellement, et de leur donner une formation appropriée à la tâche qui leur incombera. On voit effectivement que son

(1) *Mc.*, 3, 14.
(2) *Lc.*, 8, 1-2.
(3) *Mt.*, 26, 38.
(4) *Lc.*, 22, 28.

premier souci est de leur communiquer une lumière plus claire et plus totale qu'à la foule. S'il propose à celle-ci les multiples paraboles du royaume des cieux, ce n'est qu'aux seuls Apôtres que Jésus révèle le sens exact de cet enseignement voilé : « A vous, il a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux, mais à eux cela n'a pas été donné... Pour vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent ! Je vous le dis, en vérité, baucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ils ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu. Vous donc, écoutez... » (5). Les Apôtres auront par conséquent une science de Dieu plus étendue et plus profonde que celle de tous les autres disciples.

Ce n'est qu'aux seuls Apôtres que Jésus révèle l'avenir, notamment sa mort et les tortures de sa Passion. Entre lui et eux c'est un secret qu'il ne faut pas divulguer (6); « ils étaient en route, montant vers Jérusalem, et Jésus marchait en avant (des disciples), et ceux-ci étaient troublés et les autres qui suivaient avaient peur. Et prenant de nouveau les Douze auprès de lui, il se mit à leur dire ce qui devait arriver »(7).

Le Seigneur instruit ses seuls Apôtres du sens de la virginité; eux seuls peuvent comprendre comment l'on peut se rendre soi-même eunuque à cause du règne de Dieu (8), c'est qu'ils sont appelés à une plus haute perfection morale que le commun des disciples. A ce titre, ils auront en outre à pratiquer une pauvreté rigoureuse (9) et une humilité plus profonde : « Il s'assit, appela les Douze et leur dit : Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous (10).

Peu à peu, par ses enseignements et ses exemples, le

(5) *Mt.*, 13, 11, 16-18.
(6) *Mc.*, 8, 31-34; 9, 30.
(7) *Mc.*, 10, 32.
(8) *Mt.*, 19, 10-12.
(9) *Mt.*, 19, 23-29.
(10) *Mc.*, 9, 35.

Maître infuse à ses disciples un esprit nouveau et les libère de la séduction pharisienne. Il leur fait comprendre le sens du jeûne (11), la vanité des ablutions et du lavage des coupes, des pots et des vases d'airain (12). Il exige surtout une loyauté totale de la vie, selon laquelle les paroles et les gestes extérieurs sont la traduction exacte des sentiments de l'âme (13). Les préceptes de l'ancienne Loi ne sont pas abolis, mais une nouvelle lumière les éclaire et on les comprend différemment. C'est cette spiritualité que Notre-Seigneur élabore pour ses Apôtres. Une institution nouvelle requiert un esprit original. La doctrine évangélique ne peut s'insérer dans le système mosaïque et pharisaïque interprété selon la lettre. A cet égard, il ne s'agit pas d'adapter partiellement, mais de remplacer totalement (14). Voilà pourquoi la fondation de l'Eglise requiert des hommes nouveaux, dégagés des préjugés et des formes vieillies du judaïsmes, qui ne seront pas tentés d'élaborer quelque syncrétisme stérile entre les éléments anciens et nouveaux : « Il faut mettre le vin nouveau dans de nouvelles outres » (15).

Au soir de sa vie, Notre Seigneur constatera le succès de sa patiente pédagogie à l'égard des Douze : « Ils savent maintenant que tout ce que tu m'as donné vient de toi; car les paroles que tu m'as données, je les leur ai données et ils les ont acceptées (16). Graduellement, les Apôtres en sont venus à comprendre que le Christ, envoyé par le Père, parlait en son nom et qu'il n'avait fait que leur transmettre exactement l'enseignement divin. Ils se sont approprié cette lumière qui demeure désormais en eux. Tel est le fruit le plus important du ministère de Jésus.

b) Si le but immédiat de l'élection des Apôtres est de

(11) *Lc.*, 5, 34 sv.
(12) *Mc.*, 7, 3 sv.
(13) *Mt.*, 16, 5, 11; *Lc.*, 12, 56.
(14) Cf. *Gal.*, 3, 23; 4, 7.
(15) *Lc.*, 5, 38.
(16) *Jo.*, 27, 7-8.

vivre avec le Christ, et si, de fait, le Seigneur pendant les trois années de son ministère public s'efforce d'enseigner et d'éduquer ses disciples, le but ultime de leur vocation est l'apostolat : « Il les envoya prêcher le règne de Dieu » (17). De ce chef, le Christ exige des siens des vertus correspondantes à leur mission future, caractéristiques de l'Apôtre : la confiance dans les pouvoirs reçus (18), la prière et le jeûne moyens efficaces d'expulser les démons (19), le désintéressement : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (20), la prudence alliée à la simplicité et à la droiture (21), la force d'âme (22), l'abandon à la Providence (23), et surtout le dévouement et le sérieux à apporter dans l'exercice de l'autorité, conçue comme un service (24).

Les Apôtres doivent se considérer comme des intendants chargés de surveiller et de diriger les serviteurs de leur Maître. Ils seront jugés d'après leurs responsabilités : « Quel est donc l'intendant fidèle, prudent, que le Maître établira sur tout son domestique, pour distribuer au moment voulu la ration de froment ? Heureux ce serviteur, que le Maître à son arrivée trouve agissant de la sorte ! Vraiment je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens. Mais si ce serviteur dit dans son cœur : Mon Maître tarde à venir, et s'il se met à frapper les serviteurs et les servantes, et à manger et à boire et à s'enivrer, le Maître de ce serviteur viendra au jour où il ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le retranchera et le mettra parmi les infidèles. Or ce serviteur, qui connaît la volonté de son maître, et qui n'a pas préparé ou n'a pas agi selon sa volonté recevra un grand

(17) *Lc.*, 9, 2.
(18) *Mt.*, 17, 6.
(19) *Mt.*, 17, 19-21.
(20) *Mt.*, 10, 8.
(21) *Mt.*, 10, 16.
(22) *Mt.*, 10, 24-39.
(23) *Lc.*, 9, 1-3; 12, 22-34.
(24) *Mt.*, 20, 25.

nombre de coups. Mais celui qui ne la connaît pas et qui agit de façon à mériter des coups en recevra peu. On exigera beaucoup de tous ceux auxquels il a été donné beaucoup; de celui à qui on a confié beaucoup on demandera davantage » (25).

Cajetan a parfaitement saisi le sens de cette parabole : « Instruit Petrus de differentia inter ipsos electos ad pastorale officium et alios, *et quoad meritum et quoad præmium,* et similiter quoad crimen et poenam » (26). L'intendant est le chef du personnel, un homme de confiance responsable de la domesticité, choisi pour sa double qualité de *fidélité* — il gère les intérêts de son Maître —, et de *prudence* — il exerce un office important. — Il commande aux subalternes et il leur distribue leur part de nourriture. Si, a son retour inopiné, le Maître constate que son intendant exerce consciencieusement sa tâche et justifie la confiance qu'il avait mise en lui, alors il donnera un emploi plus relevé, il le mettra non plus à la tête de sa domesticité, mais lui donnera la haute main sur toutes ses affaires.

Si, au contraire, l'intendant s'est conduit en despote et a fait bombance avec les biens de son Maître, il sera châtié et sa peine sera proportionnée à sa faute, exactement selon le degré de lumière qu'il avait et donc de responsabilité.

Ainsi l'*instruction* et *l'autorité* ont été données plus largement à certains et il leur en sera demandé compte. De toute évidence, la parabole vise les Apôtres qui approchent le Christ de plus près, sont investis de sa confiance et dont l'office est défini comme une « surveillance » des serviteurs de Dieu, un « épiscopat ». Ils ne seront pas tant jugés sur les fruits de leur travail que sur leur fidélité et leur application à l'œuvre qui leur est confiée.

Telle est la spiritualité apostolique. Elle est inculquée

(25) *Lc.*, 12, 42-48; cf. 16, 10-13.
(26) Comment. *in h.* 1.

semblablement par la Parabole des mines (27) où un roi ayant besoin d'hommes sûrs, actifs et ayant du savoir faire, pour l'aider dans l'administration de ses Etats, met à l'épreuve la fidélité, la capacité et le zèle de quelques serviteurs choisis. Il leur confie des mines où l'on peut voir le symbole de la charge apostolique. Il récompensera magnifiquement le travail des uns et punira la paresse des autres. Ici encore, les serviteurs n'ont pas tant à faire fortune, à accroître le capital du Seigneur, qu'à donner la mesure de leurs moyens; s'ils font preuve de diligence, ils seront chargés de postes éminents dans le gouvernement du royaume. Mais le serviteur paresseux et qui manque totalement d'esprit d'entreprise se verra retirer la mine qui lui a été confiée, il s'est révélé incapable et indigne du don divin. Cette parabole enseigne donc que le Roi est porté à une libéralité toujours plus magnifique envers ceux qui le servent bien et font valoir ses dons, et surtout que l'esprit de défiance, de crainte et de paresse est incompatible avec la charge d'apôtre de Jésus-Christ.

Il semble bien que saint Paul se référera à cet enseignement lorsqu'il définira à Timothée la nature de la grâce reçue lors de son ordination : « Ce n'est pas un esprit de timidité que Dieu nous a donné, mais de force et de charité » (28). L'Apôtre oppose la lâcheté, la pusillanimité, la poltronnerie qui cède devant les difficultés et les dangers à la force morale qui rend capable de faire face à toutes les tâches, et à la charité qui met l'Apôtre au service du prochain. Le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis se caractérise autant par son courage que par son amour du troupeau.

Bref, si l'on voulait résumer la spiritualité sacerdotale d'après l'Evangile, on pourrait dire qu'elle consiste d'une part à être uni au Christ et à vivre avec lui, à écouter ses enseignements et à s'inspirer de ses exemples

(27) *Lc.*, 19, 12 sv.
(28) II *Tim.*, 1, 7.

l'autre part à se consacrer au ministère apostolique, à prendre soin des intérêts du Seigneur dans son royaume sur terre, à mettre tout son zèle au service des âmes. Ce sont là comme deux foyers d'ellipse autour desquels viennent s'organiser toutes les vertus sacerdotales, chasteté, loyauté etc.

Notre Seigneur a clairement énoncé cette sainteté propre au prêtre lorsqu'il demandait à son Père de *sanctifier* (*hagiazein*) *ses Apôtres dans la vérité* (29). Dans la langue biblique ἁγιάζειν signifie à la fois : mettre un homme à part pour une fonction importante, et lui donner une préparation et une adaptation à cette œuvre. Cette sanctification n'est donc pas un simple perfectionnement moral; saint ne s'oppose pas à pécheur, mais à profane et naturel. Il s'agit d'une destination exclusive à un usage religieux. Notre Seigneur prie le Père saint de consacrer ses Apôtres, de les préparer et de les adapter à l'œuvre divine du ministère, donc de leur donner une volonté entièrement dévouée au service de Dieu et des âmes. Tout leur être et toute leur vie doivent être marqués du sceau de cette consécration religieuse à Dieu et à l'œuvre du salut du monde. Cette députation exclusive n'est pas l'œuvre de la bonne volonté naturelle, elle se réalise par la puissance de la parole de Dieu qui est vérité, et qui pénètre les Apôtres, les transforme intérieurement, comme un milieu où ils vivent et dont ils vivent, les assimilant au Père saint ! Saint Thomas cite *Jo*, 8, 32 : « Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres », et commente : « Nam per fidem et cognitionem veritatis sanctificamur ».

SAINT PAUL ET LE SACERDOCE

Aux observations précédentes on pourrait objecter que nous avons gratuitement identifié le prêtre à l'apôtre. De fait, ni dans les Evangiles ni dans saint Paul, le terme

(29) *Jo.*, 17, 17.

ἱερεύς n'est appliqué aux ministres de l'Eglise. Il n'y a que dans l'épître aux Hébreux que ce mot est employé à propos du Christ et des prêtres de l'ancienne Alliance. Il est également notable que πρεσβύτερος ne désigne les membres de la hiérarchie ecclésiastique que dans les Actes des Apôtres et les Pastorales, chez saint Jacques et saint Pierre. On est donc en droit de s'étonner que ni le Christ ni saint Paul durant presque toute sa carrière n'aient donné un enseignement explicite à propos du sacerdoce chrétien.

La difficulté se résout si l'on observe que dans l'antiquité le prêtre juif ou païen était essentiellement, pour ne pas dire exclusivement, ordonné aux actes du culte. C'était le ministre de la religion. Saint Paul disait qu'il « est établi pour offrir des oblations et des sacrifices (30). Or dans l'Eglise chrétienne, le prêtre est devenu — et de nos jours surtout — un apôtre. De sorte qu'on est autorisé à appliquer aux prêtres ce que le Seigneur ou saint Paul enseignait à propos de l'apostolat; celui-ci étant, au sens propre, une fonction religieuse et comme cultuelle, donc l'apanage des prêtres.

a) De fait, pour saint Paul, la mission de l'Apôtre est une ministère sacerdotal qui consiste à préparer les païens à s'offrir à Dieu, à les sanctifier par la prédication et le baptême. « La grâce m'a été donnée par Dieu pour être ministre (λειτουργός) du Christ Jésus auprès des Gentils, accomplissant une fonction sacrée (ἱερουργοῦντα) de l'évangile de Dieu, afin que l'oblation (προσφορά) des Gentils soit agréable, étant sanctifiée (ἡγιασμένη) par l'Esprit Saint » (31).

Ce texte assimile nettement l'apôtre au prêtre, le ministère évangélique à une fonction sacerdotale. En effet, *leitourgos* est un terme technique pour désigner le prêtre officiant, accomplissant un ministère sacré. Par ailleurs,

(30) *Hebr.*, 8, 3; cf. 5, 1.
(31) *Rom.*, 15, 16.

la prédication de l'Evangile est un office sacerdotal puisqu'elle est comparée à un acte sacrificiel (ἱερουργοῦντα). Saint Paul, se livrant au ministère de la prédication, « administre en prêtre » la dispensation de l'Evangile, exerce une sacrificature dont les païens sont l'objet. Alors que dans l'Ancien Testament, le prêtre offrait des corps d'animaux en sacrifice, les apôtres-prêtres de la Nouvelle Alliance offrent à Dieu le grand corps de l'Eglise des Gentils (32). L'apostolat est l'acte par lequel la victime est portée sur l'autel et préparée pour l'immolation, acte cultuel et sacrificiel qui a pour effet de préparer et de disposer les païens à être une offrande sûrement agréable à Dieu. C'est pour obtenir cette acceptation divine que cette oblation est sanctifiée par l'Esprit-Saint, que les païens convertis sont purifiés par la foi et le baptême, qu'ils reçoivent de la bouche et de la main des apôtres.

b) Au soir de sa vie, s'adressant à Timothée et à Tite, ses plus intimes collaborateurs, saint Paul élabore un véritable traité de spiritualiité sacerdotale. Il s'adresse, en effet, à des hommes qui seront ses successeurs et qui exercent les plus hautes fonctions hiérarchiques dans l'Eglise. Il leur prescrit d'instituer des évêques et des prêtres, et leur précise les vertus morales et les obligations de leur état. Il leur donne des directives pour leur conduite personnelle, pour la prédication de la doctrine, pour le ministère auprès des différentes catégories d'âmes, et pour l'administration de l'Eglise. Il leur enseigne, en un mot, « comment il faut se conduire dans la maison de Dieu » (33). Cet objet des Epîtres pastorales est absolument unique dans la littérature biblique, et il fait de ces lettres le manuel inspiré de la spiritualité sacerdotale.

On ne peut songer ici à les commenter, ni même à en résumer l'enseignement. Signalons seulement 1°) la liste

(32) Dans *Apoc.*, 14, 4, 5, les fidèles sont représentés comme une offrande sacrificielle, *prémices* ἀπαρχή offertes et consacrées à Dieu, « sans tache » comme les victimes immolées.

(33) 1 *Tim.*, 3, 15.

des vertus exigées des candidats au sacerdoce (34), qui s'inspire de *Lc. XII,* 42 sv. 2°) et que les prescriptions morales relatives au ministère sont explicitement rattachées à la grâce de l'ordination : « Je te confie ce mandat, en vertu des prophéties émises jadis sur toi, afin que [appuyé] sur elles, tu combattes le bon combat, possédant la foi et une bonne conscience » (35). La grâce du sacerdoce continue d'agir et d'assister celui qui lutte. Les armes de ce pasteur-soldat, ce sont les charismes qui demeurent en lui.

« Je te rappelle d'avoir à raviver le don de Dieu qui est en toi, de par l'imposition de mes mains » (36). Timothée doit comme attiser, tisonner le foyer de grâces constitué en lui au jour de son ordination pour en faire surgir de vives flammes de charité et de force. Certains laissent s'éteindre l'Esprit Saint (37) qui est comme un feu (38); en réalité ce brasier est permanent dans l'âme du prêtre, et le secret d'une vie sacerdotale fervente est de ranimer la flamme initiale ou — selon une autre image — de puiser à cette source de grâces toujours actuelle. Dans son commentaire de la seconde Epître à Timothée, saint Jean Chrysostome glose ainsi notre texte : Il dépend de vous de laisser éteindre ce feu ou de le faire brûler de plus en plus. Il s'éteint par la paresse et la négligence et se rallume par la ferveur. Vous avez déjà ce feu en vous, travaillez à le rendre plus ardent, c'est-à-dire ayez en Dieu une confiance toujours nouvelle.

3°) Saint Paul insiste à nouveau sur l'efficacité de la grâce sacerdotale au chapitre IV de la première Epître à Timothée qu'il faut citer largement, car il montre bien la part respective de Dieu et de l'homme dans la sanctification du prêtre : « *En instruisant* les frères de ces choses,

(34) *Tit.*, 1, 6-9; 1 *Tim.*, 3, 2-7.
(35) 1 *Tim.*, 1, 18.
(36) 2 *Tim.*, 1, 6.
(37) 1 *Thess.*, 5, 19.
(38) *Act.*, 2, 3.

Tu seras un bon ministre de Jésus, *nourri* des paroles de la foi et de la bonne doctrine que tu as attentivement suivie... *Exerce-toi à la piété*.... utile à tout, ayant la promesse de la vie présente et à venir... C'est pour cela, en effet, que nous *peinons* et que nous *luttons*, parce que nous avons mis notre espoir dans le Dieu vivant qui est le sauveur de tous les hommes, surtout des croyants.. *Sois un modèle* aux croyants en parole, en conduite, en charité, en foi, en pureté... *Ne néglige pas le don qui est en toi*, qui t'a été donné par la prophétie avec l'imposition des mains du presbytérium. *Aie soin* de ces choses *tiens-toi à cela*, afin que ton progrès soit manifeste à tous. *Sois attentif* à toi-même et à l'enseignement, *persévère* en ces choses, car en le faisant, *tu te sauveras toi-même, ainsi que tes auditeurs* » (39).

Ce portrait du prêtre-apôtre, examiné d'un peu près, ressemble singulièrement à celui qu'avait brossé le Christ et dans lequel on observait ces deux caractères : être avec Jésus et prêcher l'Evangile, ou être consacré au ministère, y étant préparé et disposé par la connaissance de la parole de vérité.

Effectivement, pour saint Paul, le prêtre est nourri de l'Ecriture. Il a l'esprit continuellement alimenté par les exposés de la foi qui sont comme une nourriture. Il possède sa théologie. Saint Jean Chrysostome commente: « De même que nous sommes obligés chaque jour de prendre de la nourriture, ainsi nous continuons toujours de recevoir les paroles de la foi, toujours nous nous en nourrissons. Qu'est-ce que *entrephomenos ?* Ruminant, revenant souvent aux mêmes choses, les méditant toujours; car ce n'est pas une nourriture vulgaire » (40).

Par ailleurs, le prêtre s'exerce à la piété, il accroît et entre plus avant dans le « mystère de la piété » (41).

---

(39) 4, 6 sv.

(40) Comment. sur 1 *Tim., in h. l.*

(41) 1 *Tim.*, 3, 16.

Ces « exercices spirituels » sont une éducation des ressources initiales en vue de l'amélioration et du progrès, ils permettent de faire davantage qu'on ne le pouvait avant l'entraînement. Cette piété a les promesses de la vie éternelle, mais elle est aussi une bénédiction pour le ministère: « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît » (42).

Ainsi équipé, l'esprit et le cœur remplis de la parole de Dieu et de sa grâce, le prêtre s'adonne à son ministère, il prêche et instruit les croyants, il travaille, peine et lutte pour sauver les âmes. Son exemple corrobore la force de ses enseignements. Il est, en effet, un modèle de toutes les vertus, comme une règle vivante de perfection. Il ne parle et n'agit qu'inspiré par la foi et la charité, c'est-à-dire, en langage moderne, dans un esprit purement surnaturel. Peu importe si ses dons naturels sont médiocres, son ministère sera fécond dès là que ses propos et sa vie sont clairement conformes à l'Evangile et d'une probité absolue : « Que votre lumière brille devant les hommes... » (43). Prêchant de parole et d'action, ce ministre du Christ se révèle bon et saint prêtre.

Mais comment être capable de tendre à cet idéal ? En ayant confiance en la grâce de l'ordination, en mettant en œuvre les ressources divines dont le sacerdoce l'a enrichi Tout se résume dans la fidélité à ce charisme. En effet, le prêtre a reçu un don de Dieu qui est en lui à demeure et qui l'habilite à sa double charge de pasteur et de docteur Le danger est d'être insouciant, de négliger cette force; le secret de la sainteté est de l'exploiter pleinement. Saint Thomas d'Aquin s'exprime ainsi : « Qui recepit gratiam non debet in ea negligens esse, sed ex ea fructificare debet. Servus abscondens in terra pecuniam punitur propter negligentiam » (44).

(42) *Mt.*, 6, 33.
(43) *Mt.*, 5, 16.
(44) Comment. sur 1 *Tim.*, *in h. l.*

D'où l'insistance que met saint Paul à recommander la fidélité à cette « grâce d'état » comme au « devoir d'état » : *Aies-en soin :* médite sur cette grâce, songes-y et mets-la en œuvre; *tiens-toi à cela :* sois appliqué à la contemplation et à la réalisation de toutes ces vertus et de toutes les tâches du ministère. *Sois attentif... et persévère en ces choses.* que cette application soit constante et sans défaillance, comme un état de vie ou un mode d'être.

Moyennant quoi, le prêtre grandira en sainteté, ses progrès vers la perfection seront visibles à tous, comme la progression d'un athlète qui s'entraîne apparaît de jour en jour plus évidente. Le jeune prêtre acquerra, à vue d'œil, peut-on dire, de la maturité spirituelle.

Enfin, le fruit de cette spiritualité loyalement vécue, sera l'obtention du salut pour le prêtre et les âmes qui lui sont confiées. Saint Paul avait déclaré que la femme mariée se sauverait par la maternité (45), ici il affirme que le prêtre se sauve et sauve les autres, en étant pieux, religieux, en se nourrissant de la parole de Dieu et en se consacrant au ministère apostolique. Tout donné à Dieu et aux âmes, il est assurément dans un état de perfection. Qu'on y réfléchisse : Les ministres du Christ ne tiennent leurs pouvoirs et ne les exercent qu'en vue du salut du peuple chrétien. Ce but dit clairement qu'ils ne sauraient s'acquitter d'une telle tâche avec désinvolture ou dilettantisme, comme des « amateurs », ni même consciencieusement comme des fonctionnaires reprenant leur liberté une fois le travail fini. C'est une exigence permanente qui pèse sur eux de progresser dans la connaissance de Dieu, d'acquérir toutes les vertus, de se livrer au ministère. Jamais on n'est quitte, car jamais on n'est assez savant, assez parfait, ni assez donné. Toujours il y aura des pécheurs à sauver, le Christ à prêcher et à imiter, et c'est cette consécration sans réserve qui est

(45) 1 *Tim.*, 2, 15.

sanctifiante et salvatrice (46). Si le vrai prêtre est saint et assuré de son salut, c'est parce qu'il a consenti un don de soi total, corps et âme, et définitif, au Christ et aux âmes. Telle est la grâce propre de son ordination.

⁂

La tradition chrétienne a bien compris que les Epîtres à Timothée et à Tite fournissaient tous les éléments d'une spiritualité propre au sacerdoce, aussi saint Thomas d'Aquin fut-il le premier à les qualifier d'Epîtres pastorales. Mais déjà saint Jean Chrysostome s'en était inspiré dans son traité du sacerdoce, saint Ambroise dans le *De officiis ministrorum* et saint Grégoire dans le *De pastorali cura*. Le Pontifical sanctionne cette tradition : « His instituti disciplinis quas Tito et Timotheo Paulus exponit ; ut... quod legerint credant, quod crediderint doceant, quod docuerint imitentur... ac purum et immaculatum ministerii sui donum custodiant ».

Or saint Paul, ici comme ailleurs, se révèle un interprète fidèle de la pensée du Seigneur. Loin d'être le vrai fondateur de l'Eglise, comme on l'a jadis prétendu, et de créer de toutes pièces une théologie originale, il est un disciple du Maître, dont il traduit la pensée la plus authentique en formules nouvelles. S'il conçoit pour les prêtres une vie spirituelle appropriée à leur état, c'est parce que le Seigneur avait fait de ses Apôtres des êtres à part et leur avait inculqué un esprit propre. Pour Jésus, comme pour saint Paul, le prêtre, peut-on conclure, est un homme consacré à Dieu et aux âmes et qui se sanctifie dans la mesure où il accepte cette donation, se soumet à ses exigences et se livre sans réserve aux tâches de son ministère.

C. Spicq, o. p.

---

(46) La vie sainte de l'Apôtre sanctifie les fidèles. Comme le Seigneur avait déclaré : « Pro eis sanctifico meipsum » (*Jo.*, 17, 19), de même saint Paul écrit : « Je supporte tout à cause des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut (*2 Tim.*, *2*, 10). Qu'on relise surtout *2 Cor.*, 1, 3-7, 4, 12, où saint Paul affirme que ses épreuves personnelles obtiennent la grâce pour les chrétiens.

Le sens d'une canonisation

SAINT JEAN DE BRITTO

Quand l'Eglise veut sanctionner un principe, éclairer une vérité, elle recourt toujours aux mêmes moyens infaillibles qu'énonce l'adage célèbre : « Lex orandi, lex credendi », « la manière de prier fait la manière de croire ». Ainsi fut-il fait pour la fête de l'Immaculée-Conception pour asseoir définitivement les privilèges uniques de la Vierge; pour la fête du Sacré-Cœur ou plus récemment, celle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus destinée à rappeler aux chrétiens l'indispensable esprit filial qui les lie à Dieu. C'est pour l'Eglise, le procédé le plus efficace de prendre officiellement position.

Elle vient de proclamer par la voix du Pape, la sainteté d'un jésuite portugais saint Jean de Britto mis à mort dans des circonstances assez semblables à celles qui provoquèrent la décapitation de Saint Jean-Baptiste. Cela se passait dans le Maduré Sud de l'Inde à la fin du XVII[e] siècle.

Arrivé à Maduré, capitale intellectuelle du brahmanisme, Nobili écrit en 1607 : « Nos pères n'ont pu y faire, malgré 12 ans de labeur, un seul prosélyte. » Le prêtre prangui (européen) y est aussi méprisé (sinon haï) par les basses castes que par les hautes. Défaut de méthode, constate Nobili : christianiser est devenu synonyme de

« portugaliser, d'européaniser ». Il s'agit, à l'exemple de saint Paul se faisant tout à tous, juif avec les juifs, grec avec les grecs, de se faire indien avec les indiens. Après avoir étudié les philosophies, les langues de l'Inde, compris le sanscrit, au point de mieux les entendre avec les lettrés du pays. Nobili adopte le costume, la vie, les usages civils des brahmes pénitents : « Il se présente aux brahmes en protestant qu'il n'était ni franqui, ni portugais, mais un râjah romain, c'est-à-dire un homme de haute noblesse, un sannyâsi, c'est-à-dire un pénitent qui a renoncé au monde et à toutes ses jouissances. La vie à laquelle il s'engageait par là était bien dure. Du riz, du lait, des herbes et de l'eau, pris une seule fois par jour, firent toute sa nourriture; une longue robe de toile jaune recouverte d'un rochet de même couleur, un voile blanc sur les épaules, une toque sur la tête en forme de turban, une semelle de bois accrochée à chaque pied par une cheville insérée entre les orteils formèrent son costume. Il y ajouta le cordon, signe distinctif de la caste des brahmes et des rajahs, mais au lieu des trois fils, en mit cinq avec une croix suspendue au milieu. »

Se séparant du père Fernandez dont la soutane noire était devenue un épouvantail, il alla se fixer dans le quartier des brahmes, à Maduré, terre classique de l'hindouisme. Plus de dix mille étudiants brahmes s'y livraient à l'étude des hautes sciences... Ces étudiants, des prêtres, des lettrés, ne tardent pas à se mettre à l'école de Nobili. Un immense mouvement de conversion se dessine dans les hautes castes qui entraînent après elles les basses castes .« Le Père Nobili a illuminé tout l'Orient », écrira le Grand Inquisiteur Almeida au cardinal Bellarmin. Mais à toutes les grandes causes il faut des martyrs. A l'origine de l'effroyable orage qui va éclater il y a (plus que les préoccupations d'orthodoxie) les susceptibilités nationales, les routines, les paresses bousculées, les amours-propres froissés. Le pauvre père Fernandez et plusieurs autres qui continuent à prêcher dans le vide « la religion portugaise », c'est ainsi qu'ils appellent

religion chrétienne, attribuent les miraculeux succès de obili à d'inadmissibles concessions, faites au paganisme. insi il affirme que le cordon brahmanique, la canne à ept nœuds, le vase à goulot destiné aux ablutions, la oudre de santal dont il se marque le front ne se différencient en rien des rites idolâtriques... Mais saint Thomas t les scolastiques n'ont rien dit de tel! A quoi Nobili beau répondre, dans sa Responsio...

« Le sens des pratiques et marques païennes ne se rouve pas en saint Thomas et chez les scolastiques. On e peut le chercher que dans les livres sur les sectes païennes et personne n'est à même de juger si elles sont onnes ou mauvaises, avant d'avoir parcouru fidèlement t minutieusement ces ouvrages. » Ni Fernandez ni ses mis n'ont le désir d'étudier, dans les textes tamouls ou anscrits, la signification du Koudoumi et d'autres singularités dont on ne parle ni à Lisbonne, ni à Rome... Au ond, notera le Père Laynez, ce que ses adversaires reprohent au Père de Nobili, c'est de répudier le nationalisme ortugais et de revendiquer la liberté de l'Evangile.

Calomnié, condamné sans avoir été entendu, Nobili se oit interdire de conférer de nouveaux baptêmes 1612-1616) — On l'exile à Granganore. Finalement, justifié par le Synode de Goa (1619) et par Rome (1623), puisé de travaux, d'austérités, plusieurs fois confesseur le la foi dans les prisons de Maduré, le grand précurseur succombe en 1656. Il laissait à son continuateur Jean de Britto, ses livres, ses exemples.

Britto issu d'une des plus grandes familles de Lisbonne descendant des conquistadors portugais, élevé à la cour l'Alphonse VI, ami de Pedro II, continuera, développera, le 1674 à 1693 l'œuvre de Nobili.

Vêtu de la robe jaune des pénitents Pandarams, il adopte leur genre de vie, ce qui lui permet d'aborder à a fois les hautes et les basses castes. Parfaitement initié aux langues, aux philosophies, aux usages hindous, Britto se fait, comme Nobili, Indien avec les Indiens. Il tolère chez les chrétiens, voire leur impose et s'impose à lui-

même maints usages purement civils; d'autres usages d'or
gine païenne (les cendres, l'eau lustrale) il les « baptise »
les christianise, à l'exemple de l'Eglise primitive. Bie
mieux, avec ces cendres bénites, lui et ses fidèles accom
pliront des multitudes de miracles. Après Nobili, il justifi
sa conduite par l'histoire ecclésiastique : « Elle montr
qu'une foule de pieux usages païens dépouillés de ce qu'il
avaient de superstitieux : telles sont les neuvaines substi
tuées aux *novendalia sacra* des romains, les illumination
publiques, les décorations et les guirlandes de feuilles d'ar
bres. La fête des calendes de Janvier, en l'honneur du Die
Janus ayant d'abord été vainement prohibée, l'Eglise réso
lut de la sanctifier, en changeant son objet. Elle fut consa
crée à la Circoncision du Sauveur. Le pape Grégoire fit d
même pour la fête païenne des Lupercalia ou Saturnale
célébrée au début de février, à la lueur des cierges et de
torches les cérémonies extérieures furent conservées mai
consacrées à la Purification de Marie... Saint Grégoir
le thaumaturge raconte que celui-ci convertit en fêtes de
saints martyrs plusieurs fêtes païennes qui retenaient le
peuples dans l'idolâtrie. » Britto comme Nobili, rappell
comment Mateo Ricci s'y prit pour introduire le christia
nisme en Chine. Se présenter dans le costume des prêtre
européens, c'était aller à un échec certain. Ricci adopta
donc l'habit de soie des lettrés chinois, se conforma à leu
genre de vie, utilisa les classiques chinois pour exposer l
dogme chrétien. Sa maîtrise des sciences profanes lu
gagna la faveur de la cour, des lettrés, qui se disputèren
l'honneur d'écrire des préfaces pour ses livres.

La méthode adoptée par Britto est, elle aussi, couron
née de succès, lui ouvre toutes les portes. Sa Sainteté sou
riante, ses austérités, ses miracles quotidiens, son zèle dévo
rant, réalisent des prodiges. Ses conquêtes apostolique
paraissent avoir dépassé en nombre et en qualité, celle
de Xavier. Les catéchistes doivent lui soutenir les bras las
sés de baptiser. Pourtant ces baptêmes ont toujours été
minutieusement préparés. Xavier n'avait abordé que le
basses castes. Britto baptise parias, brahmes, soldats, of

ciers supérieurs, princes de sang royal. La conversion un prince sera l'occasion de son martyre.

Plusieurs fois emprisonné, torturé pour la foi, envoyé n Portugal où il soigne ses plaies pendant deux ans, 'edro II veut le faire archevêque, ministre, précepteur es enfants. Il résiste à toutes ces tentations, s'efforce d'ailleurs sans grand succès) de faire comprendre au roi, ses ministres, à ses évêques, la nécessité de respecter a liberté de l'apostolat missionnaire. Ce n'est pas le Portugal (ou la France), leurs intérêts temporels, mais l'Evangile seul que les missionnaires doivent servir. Faute de quoi, ils desserviront pareillement l'Eglise et l'Etat, en soulevant contre les deux les haines des populations.

Il rejoint enfin son « épouse de sang », l'Inde, sachant que le martyre l'y attend. Immédiatement, il se remet à l'œuvre : 300, 500, parfois 1.000 baptêmes par jour. « Je ne connais aucun missionnaire, écrit son ami, un Français, le Père Bouchet, qui ait gagné tant d'âmes à Dieu ». Ses miracles continuent à se multiplier comme fleurs au printemps. Le diable lui-même, qu'il appelle « son meilleur catéchiste », rend témoignage à la vérité de sa doctrine et à la sainteté de sa vie. Ces conversions et aussi, hélas, les fautes de plusieurs qui ont confondu politique et évangélisation, suscitent la tempête où il va périr.

Le 4 Février 1693, sur la colline d'Oreiour, en Marava, après avoir été pendant un mois abreuvé d'outrages, torturé dans les geôles de Ramnad, il a la tête, les mains, les pieds, tranchés. Son corps est, selon son vœu, livré aux fauves. Mais quelques ossements arrachés aux vautours sont pieusement recueillis par ses fidèles amis de toujours, les Français de Pondichéry, et déposés dans le tombeau de Xavier à Goa. Quand le roi Pedro II apprend la fin glorieuse de son ami, il appelle à la cour sa vieille mère et lui fait rendre les honneurs royaux.

Comme Nobili, il fut un grand précurseur. Rôle dangereux! Pendant 20 ans, contre vents et marées, il pratiqua, en avance de trois siècles, l'apostolat missionnaire tel que devaient le codifier (dans ses lignes essentielles)

nos derniers papes. Les audaces et le génie se payent. Britto a subi pour le triomphe de la vérité un long martyre de cœur Presque toutes les autorités politiques et religieuses de l'Inde l'on combattu. Des rapports fielleux calomnieux, sont expédiés à Lisbonne, à Rome. Les supérieurs abusés songent à l'arracher à sa mission (1684-1685). Après sa mort glorieuse, malgré les innombrables miracles accomplis sur la colline d'Oréiour devenue le Lourdes indien, la cause de béatification est longtemps paralysée par l'interminable querelle des rites *malabares* qui remet en question la méthode du saint. Benoît XIV devra intervenir personnellement pour le justifier. Cela ne supprimera pas toutes les oppositions. En 1773, Clément XIV supprime la Compagnie. La Cause entre en sommeil. C'est seulement en 1853 que Pie IX, le Pape de l'Immaculée-Conception, de l'infaillibilité, l'exilé de Gaète, béatifie Jean de Britto. Un décret du 4 mars 1854 déclare réalisées toutes les conditions pour qu'on puisse procéder à la canonisation. Pourtant celle-ci attendra jusqu'en Juin 1947.

La Providence réserve pour l'heure opportune la glorification des saints. Pie XII, en canonisant « le nouveau Xavier », à l'heure où l'évolution rapide des sociétés (et particulièrement de l'immense Péninsule des Indes) exige un renouveau de l'apostolat missionnaire, un humanisme en rupture avec les étroitesses raciales et les égoïsmes nationalistes. Pie XII semble vouloir donner un guide et un exemple.

Albert BESSIÈRES, s. j.

Les mystères et les types du baptême

Nous voudrions résumer ici à l'usage des lecteurs de *La Vie Spirituelle* trois études récentes (1) du P. Daniélou sur la mystagogie et la typologie du baptême dans l'Ecriture.

Mystagogie du baptême.

La mystagogie « consiste à lire dans les rites le mystère du Christ et à contempler sous les symboles la réalité invisible ».

En ce qui concerne le sacrement de baptême nous avons des documents incomparables avec les *Catéchèses mystagogiques* de saint Cyrille et, la *Perigrinatio Etheriæ* *. Ils nous renseignent abondamment sur la liturgie de Jérusalem au IVe siècle, et puisque les différences avec les autres liturgies, du témoignage d'Ethérie elle-même, sont seulement de détail, les cérémonies de Jérusalem peuvent nous servir de fil conducteur.

---

(1) In Dieu Vivant, n. 1., *Le symbolisme des rites baptismaux*. Recherches de science religieuse, T. 33, n. 4 oct.-déc. 1946, *Traversée de la Mer Rouge et baptême aux premiers siècles*, et enfin Dieu Vivant, n. 8, *Déluge, baptême, jugement*.

(*) *La Vie Spirituelle* en a naguère donné un extrait. Cf. Tome LXX, avril 1944, pp. 319-333. Elle va paraître prochainement dans la collection *Sources chrétiennes*.

L'auteur analyse successivement sept rites de l'initiation chrétienne : La renonciation à Satan vers l'Occident, et l'adhésion au Christ ou la profession de foi, vers l'orient; le dépouillement des vêtements; l'onction d'huile; l'immersion; le rite secondaire de l'onction d'huile, ou du lavement des pieds; la remise des vêtements blancs; l'onction chrismale ou confirmation.

Le mystère (2) *de l'Orient.*

Le premier rite, ou le premier *mystère*, s'accomplit dans le vestibule du baptistère. Il comporte d'une part une renonciation à Satan, tourné vers l'occident, et une profession de foi, tourné vers l'orient. La première catéchèse de saint Cyrille a pour but de dévoiler aux catéchumènes le mystère de ce rite, et de les initier à la foi dont ces gestes témoignent. Car le symbole n'est pas pour les anciens, comme pour nos esprits rationalisés, une curiosité archéologique quelquefois amusante, c'est la forme même à travers laquelle l'intelligence religieuse découvre les réalités spirituelles et les transmet. Ne voir en tous ces gestes qu'un jeu de symbolismes c'est rester étranger à la foi profonde qui anime l'Eglise et les catéchumènes le jour du baptême. C'est se refuser à l'Esprit Saint et à cette expérience spirituelle unique, nous dirions presque à cette sorte d'extase mystique et collective, à laquelle devait entraîner le déroulement des rites.

L'Occident est le lieu où se couche le soleil, le lieu des ténèbres où les anciens plaçaient aussi les portes de l'Hadès. Pour les premiers chrétiens, tout naturellement, c'était l'empire de Satan, puissance des ténèbres et père de la mort. Or, être baptisé c'est d'abord renoncer à Satan; voici pourquoi le catéchumène se

(2) Nous entendons mystère au sens de « réalité révélée à travers un acte ou un terme symbolique ».

tourne vers l'occident, pour cet acte de renoncement.

L'Orient rappelle d'abord la place de ce paradis dont l'homme fut chassé. « Yahveh Dieu planta un jardin *en Eden du côté de l'orient* », dit le livre de la Genèse (3). L'Orient évoque la marche des Hébreux quittant l'Egypte et se dirigeant précisément vers l'orient: l'Orient indique la direction dans laquelle le Christ se dirigea à l'Ascension, à cause de ce verset de psaume qui lui est appliqué : *Ascendit super cœlum cœli ad orientem* (4); l'Orient semble annoncer aussi la direction d'où le Christ reviendra : *Le Fils de l'homme viendra comme l'éclair qui éclate à l'orient* (5) : la Parousie, ici, répond à l'Ascension. L'Orient enfin, c'est simplement le Christ, lumière du monde, soleil de justice, qui éclaire tout homme venant en ce monde. C'est pourquoi « dans les églises orientales il y a un orifice placé au-dessus de l'autel pour que le soleil levant éclaire le sanctuaire, symbole du lever du soleil de justice au jour de Pâques dont chaque commémoration eucharistique est la commémoration».

C'est pourquoi encore les vierges se tournaient vers l'orient pour prier, pour veiller et guetter, comme l'Eglise qui attend son Epoux. Car l'Orient c'est aussi le signe de cette lumière sans couchant, qui se lèvera au dernier jour sur les élus ressuscités et à la lumière de laquelle « les nations marcheront » (6).

On voit la richesse de ce symbolisme. En détailler les implications spirituelles serait risquer de l'appauvrir.. Il faudrait simplement refaire le geste des anciens catéchumènes avec foi et avec simplicité, adopter cet antique comportement selon lequel l'Orient signifiait mystérieusement et tout à la fois ce que nous venons de dire.

---

(3) *2*, 8.
(4) *Ps.*, *67*, 34.
(5) *Mt.*, *24*, *27*.
(6) *Ap.*, *21*, *24*.

Contentons-nous de noter que, selon ce comportement, le baptême est conçu comme un combat, une lutte, un dégagement victorieux des griffes de Satan, une sortie triomphale de l'ombre de la mort, et, un retour personnel vers le Christ. L'Egypte dont on s'arrache désigne les ténèbres mais surtout l'esclavage dont les Hébreux furent victimes, et dont sont aussi victimes ceux qui ne sont pas délivrés par le baptême des chaînes de Satan. L'adhésion au Christ est conçue comme une accession à la lumière, une libération, un commencement de récupération des biens perdus au paradis et que la vie spirituelle s'efforcera tout au long de reprendre, enfin, comme une entrée dans la terre promise, là où le Christ demeure, là où il est monté à l'Ascension, pour nous préparer une place, et d'où il reviendra pour juger le monde.

Remarquons enfin que si le rite de la prière orientée était inconnu des juifs (7), il fait partie d'une religion en quelque sorte naturelle que les chrétiens n'ont pas inventée mais dont ils ont changé la signification.

Le mystère de la dévestition.

Entrant ensuite dans le baptistère, le catéchumène est dépouillé de ses vêtements et mis à nu.

Ce rite correspond au rite parallèle de la remise des vêtements blancs après l'immersion baptismale.

Il signifie diverses choses : le dépouillement du vieil homme avec ses œuvres et ses convoitises mauvaises dont les tuniques de peau étaient le symbole: un retour à l'état adamique, avant le premier péché et ses suites, en particulier la honte; une imitation du Christ en croix qui fut dépouillé de ses vêtements, *lui qui a dépouillé les principautés et les puissances par sa nudité* (8); à cause de quoi il est enfin un dégagement de l'emprise des puissances de ténèbres sur l'âme.

(7) Cf. *Ex.*, 8, 17.
(8) Col., 2, 15.

Puisse celui qui a renoncé à Satan, au péché et à ses suites, ne pas les revêtir de nouveau : *Exui meam tunicam, quomodo induam illam?* (9)

Le mystère de l'onction d'huile.

Le catéchumène est alors oint d'huile « depuis l'extrémité des cheveux jusqu'en bas ».

L'huile a une action guérissante : elle guérit les blessures du péché; l'huile a surtout une vertu fortifiante : on en oint le corps des athlètes avant qu'ils pénètrent dans l'arène. Or nous sommes arrivés maintenant à l'instant solennel du drame, au point critique de la lutte entre le catéchumène et Satan; il va descendre dans les eaux où gît précisément le dragon (10), c'est-à-dire Satan que le Christ a enchaîné en descendant dans le Jourdain et que le catéchumène imite sacramentellement. Enfin l'huile c'est le symbole du Christ auquel le baptisé va être greffé : *Séparés de l'olivier sauvage, vous êtes greffés sur l'olivier franc* (11). L'onction d'huile est une communication intérieure de la sève du Christ.

Le mystère de l'immersion.

L'eau de la piscine baptismale est un tombeau et une mère :

Un tombeau. — Le catéchumène est d'abord par trois fois *enseveli avec le Christ* (12) dans l'eau. L'eau figure ici la terre où le Christ fut enseveli, mais « nous ne sommes pas ensevelis dans la terre (car celle-ci) est la demeure de notre corps *une fois mort* » dit saint Cyrille. La triple immersion correspond à la

(9) *Cant.*, 5, 3.
(10) Cf. *Job*, 40, 21-24.
(11) *Rom.*, 11, 24.
(12) *Rom.*, 6, 4, et *Col.*, 2, 12.

triple confession de foi au Père, au Fils et à l'Esprit. La sortie de l'eau figure la Résurrection avec le Christ.

Une mère. — L'eau est aussi une mère, un milieu vital, qui engendre à la vie. Solennellement bénite, elle est la demeure en quelque manière de l'Esprit-Saint, ou du moins de sa puissance. *Descendat in hanc plenitudinem fontis virtus Spiritus sancti*, dit aujourd'hui le prêtre en bénissant l'eau. *Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu* (13). C'est bien cette eau, par l'Esprit qui la féconde, qui engendre les fils de Dieu.

L'eau baptismale évoque cette eau primitive sur laquelle se reposait l'Esprit et qui, à la Parole de Dieu, *foisonna d'une multitude d'êtres vivants* (14), c'est-à-dire de poissons. L'eau baptismale engendre des *pisciculi*, des petits poissons, c'est-à-dire des chrétiens selon la symbolique primitive : Celle-ci, en relation avec le rite baptismal, figurait le Christ sous la forme d'un poisson : ἰχθύς. « Plongé dans l'eau tu es devenu poisson », dit saint Ambroise.

Les mystères des rits secondaires.

Les rites d'onction d'huile sur la tête ou de lavement de pieds, en certaines églises, semblent être simplement des gestes d'hospitalité. Toutefois saint Ambroise proteste contre cette interprétation profane. La signification sacramentelle n'est pas très nette.

Puis vient la remise des vêtements blancs qui font penser à la transfiguration, à la résurrection, au vêtement des anges autour du tombeau, à l'homme nouveau qu'a revêtu le baptisé, à la gloire du Christ dont il participe, à la gloire des élus qu'il revêtira un jour dans son corps ressuscité. Enfin l'onction chrismale ou la confirmation qui mériterait ici un chapitre spécial.

(13) *Jn.*, 3, 5.
(14) *Gen.*, 1, 20.

est une communication du Saint-Esprit par l'huile qu'il « habite » d'une certaine manière. Le baptisé devient une bonne odeur du Christ. C'est une transfiguration, en espérance, du front, des sens, de tout l'homme, sous l'action du sacrement de l'Esprit. C'est une mise en mouvement de toutes les énergies infuses dans le bain sacré, c'est le sacrement du progrès et de l'adolescence spirituels.

Les types du baptême dans l'Ecriture.

Les types du baptême dans l'Ecriture sont particulièrement nombreux dans la Genèse, l'Exode et le Cantique des Cantiques. On les relèverait assez facilement dans la liturgie, surtout la liturgie de Carême, où ils étaient présentés et commentés spirituellement par l'évêque aux catéchumènes. Ils formaient la base même de la catéchèse. C'est par eux que l'on préparait au baptême.

Relevons spécialement : *l'Esprit reposant sur les eaux; le déluge; la sortie d'Egypte et le passage de la Mer Rouge; l'adoucissement des eaux de Mara par le bâton de Moïse; le bain de Naaman dans le Jourdain; la hache qu'Elysée fait flotter sur les eaux; le bain de Suzanne* dont le récit est lu en Carême précisément en vue de la catéchèse baptismale; enfin de nombreux passages de l'Evangile : *la piscine probatique, l'eau jaillissant du côté du Christ,* etc.

Il faut bien noter que cette typologie ne se rattache pas à un enseignement particulier, par exemple à celui des didascales, ou à des traditions d'écoles, il rentre dans l'enseignement catéchétique officiel de l'Eglise et de son magistère. C'est l'enseignement de la Tradition, transmis par les évêques eux-mêmes ou les écrivains qui sont des représentants qualifiés de la Tradition : Tertullien, Didyme l'aveugle, Zénon de Vérone, Grégoire d'Elvire, Ambroise, Augustin, etc. C'est pourquoi ces types de l'Ecriture sont presque

tous restés dans les liturgies. De même que les types du sacrifice eucharistique demeurent depuis près de deux mille ans dans l'anamnèse de la messe : Abel, Abraham, Melchisédech.

Dans les deux articles que nous avons cités, le P. Daniélou a étudié ces deux types fondamentaux que sont le déluge et la traversée de la Mer Rouge.

Le type du déluge.

Dans la Tradition, c'est surtout en vue du baptême et comme figure de celui-ci que le cycle de Noë apparaît. Noë est la figure du Christ, et le déluge est le type du baptême considéré comme jugement. Les deux épîtres de Pierre et quelques versets de Matthieu sont les points d'appui scripturaires de la Tradition.

Noë est la figure du Christ. L'Ecriture nous présente plusieurs figures du Christ qui nous font voir des aspects différents de son mystère. Le Christ est le nouvel Adam, parce qu'il récapitule tout l'homme, il est le nouveau et vrai chef de la race humaine; c'est sous cet aspect, sans d'ailleurs mettre de limitation, que saint Paul aime le considérer. Le Christ est le nouveau Moïse, le législateur de la loi nouvelle; c'est ainsi qu'il apparaît surtout à saint Matthieu. Le Christ est le nouvel Elie, « le prophète par excellence, celui qui est conduit par l'Esprit pour enseigner aux hommes les vues de Dieu sur l'histoire »; c'est ainsi qu'il nous apparaît surtout dans saint Luc. Le Christ est le nouveau Noë, celui qui est épargné par la justice ou la colère de Dieu qui s'étendent à tout l'univers et qui devient le premier né d'une nouvelle race; c'est l'aspect rédempteur du mystère du Christ que saint Pierre aime présenter dans la typologie du cycle de Noë.

Le fait que Noë apparaisse comme le père d'une nouvelle race, le chef d'une nouvelle création, est lié

à des étymologies, à des faits et à des expressions scripturaires, qui toutes intéressent le baptême, et le jugement dernier que le baptême annonce et préfigure, comme le déluge.

Dans une Apocalypse de Noë dont le livre d'Hénoch nous transmet des fragments, le nom de Noë est interprété comme *reste*, par un rapprochement étymologique avec *Nouah, ce qui reste*. Cette fausse étymologie est à l'arrière plan d'un passage de l'Ecclésiastique (15) et d'un passage de saint Pierre (16).

Noë apparaît aussi à la huitième génération, il est le huitième patriarche, ce qui dans la symbolique juive signifie un nouveau commencement après la semaine. D'autre part, huit personnes sont sauvées dans l'arche : Noë, sa femme, ses trois fils et leurs femmes. Tout ceci est le symbole du huitième jour « auquel notre Christ est apparu ressuscité des morts, dit saint Justin; et qui se trouve comme implicitement toujours le premier. Or le Christ, premier né de toute création est devenu en un nouveau sens le chef d'une autre race ».

Tous ces symboles sont relevés par saint Pierre. Mais il y en a un autre, plus difficile à saisir, parce qu'il se réfère à la conception juive d'un péché angélique, d'une chute des anges, qui se serait produite à l'époque de Noë. Cette chute des anges, fondée sur une interprétation de Gen. 6 à 7, amène la corruption de l'humanité et le jugement d'eau du déluge auquel Noë échappe. C'est à ces anges « rebelles », ces « esprits en prison » que le Christ va prêcher, c'est-à-dire proclamer leur défaite par sa victoire et sa résurrection imminente, lorsqu'il descend aux enfers (17). Le mystère de la descente aux enfers qui pour les orientaux est le mystère central de la Rédemption,

(15) 44, 16-18.
(16) 2 *Pierre*, 2, 4-9.
(17) 1 *Pierre*, 3, 18.

la proclamation de la victoire du Christ aux victimes de la mort, a sa place dans la typologie du déluge.

Il y a encore à noter que Dieu laissa sept jours, après la construction de l'arche (18) avant de faire tomber les eaux du déluge. Sa « longanimité temporisa » (19) jusqu'au jour du jugement par l'eau. Cette longanimité de Dieu qui est un délai accordé à la conversion et à la pénitence figure ces jours dans lesquels nous sommes depuis l'avènement du Christ et qui nous séparent du jugement dernier par le feu : Le secret du retard de Dieu ici encore est sa patience, ou sa « longanimité ». Celle-ci est un délai accordé à la conversion des « nations ».

Enfin le texte de la Genèse (20) interprète le nom de Noë en disant : « Celui-ci nous soulagera de nos fatigues et du travail pénible de nos mains provenant de ce sol qu'a maudit Yahveh.» Noë est ainsi le symbole du repos de Dieu, celui du sabbat, qui lui-même est la figure de l'ogdoade, le repos du monde futur en Dieu après la résurrection.

Il est facile de voir tout ce qu'on peut tirer de là pour la catéchèse du baptême si l'on se souvient que cette cérémonie se faisait le jour de Pâques, le jour de la Résurrection, le huitième jour par excellence, figure de l'ogdoade céleste. L'eau du déluge qui arrive au huitième âge du monde figure ce huitième jour (saint Pierre note deux fois ce symbolisme du chiffre huit) qui est celui de la Résurrection.

Le baptême considéré comme jugement est donc figuré par le déluge et est lui-même une figure du jugement par le feu qu'il annonce. Le baptême du Christ est une anticipation du baptême de feu : *Moi je vous baptiserai dans l'eau,* dit Jean-Baptiste, *lui*

(18) *Gen.*, 7, 4.
(19) 1 *Pierre*, 3, 18.
(20) 5, 29.

ous baptisera dans le feu et l'Esprit-Saint (21). L'eau
u déluge annonce le baptême d'eau qui détruit l'ini-
uité et le jugement par le feu qui détruira ce monde
rrompu. Tels furent les jours de Noë, tel sera l'avè-
ment du Fils de l'homme (Mt., 24-37). Les baptisés,
une façon réelle bien que cachée, échappent déjà au
gement du feu.

ypologie de l'Exode.

Ici encore, nous recevons les leçons mêmes de la
adition, du magistère ecclésiastique lui-même. La
eilleure garantie est d'ailleurs l'Évangile de saint
an centré sur le thème pascal et développé sur trois
ans parallèles. En arrière plan, toute la typologie
l'Exode dont les événements même réapparaissent
la surface de ce qu'ils viennent signifier : le serpent
airain, la manne, la colonne de lumière, le rocher
ui désaltère, l'agneau pascal. Puis sur un autre
an, le Mystère de la Passion et de la Résurrection.
nfin l'application qui nous est faite de la Rédemp-
on, par les sacrements du baptême et de l'eucharistie
incipalement. Les noces de Cana, les épisodes de la
maritaine, de Nicodème, la multiplication des pains,
lavement des pieds, la suite de la Cène, tout nous
nvoie à la vie sacramentelle.

Comme les *types* de l'Ecriture étaient présentés à
opos des mystères liturgiques, pour y initier les
téchumènes ou pour approfondir la foi des fidèles,
faut se souvenir, ici encore, que le baptême avait
u dans la nuit du samedi saint, c'est-à-dire précisé-
ent dans le cadre de la fête juive qui commémorait
sortie d'Egypte. L'Exode était alors présenté comme
type (la figure, le signe anticipé) du baptême.
autre part, il faut savoir que les Anciens, les Evan-
listes comme les premiers chrétiens, concevaient la

---

21) *Mt.*, 3, 11-12.

Rédemption avant tout comme une libération, un victoire du Christ sur le démon, puissance des ténèbres oppresseur de l'humanité, et cette libération était com muniquée à chaque chrétien par le signe de l'eau.

Dans cette perspective, comment ne pas voir e Moïse libérant Israël d'Egypte une image de cet autre libération par le Christ de l'humanité tout entière? L'Egypte, c'est le monde, la terre d'esclavag la région des ténèbres et de l'ombre de la mort. Pha raon, c'est Satan, puissance des ténèbres, geôlier d la mort. Israël c'est le peuple chrétien; la colonne d lumière c'est le Christ; la nuée, c'est l'Esprit-Sain la Mer Rouge, c'est la piscine baptismale.

Sur ces thèmes typologiques fondamentaux et d'e seignement officiel, universel, aussi bien chez les Gre les Latins que les Syriaques, se greffent les dévelo pements secondaires des didascales, surtout de typ psychologique et moral. La traversée de la Mer Rou apparaît alors comme une conversion morale.

Tel est l'enseignement de l'Eglise. Nous n'avons p à chercher à le justifier puisqu'il est celui de la Tr dition, et pour de très nombreux types ou mystère celui de l'Ecriture elle-même. Il signifie encore u fois que l'Ancien Testament est la figure du Nouve (Cf. 1 Cor. 10-11).

Sens de ces études.

Précisément, si nous nous sommes attardés à p senter ces études, ce n'est pas tant à cause du baptê qu'elles ont pour objet, qu'en fonction de ce qu'el signifient. Elles nous signalent un type d'enseigneme absolument traditionnel, à l'origine, et qui a disp à peu près totalement de notre catéchèse contemp raine. Est-ce uniquement parce que l'intelligen moderne, rationalisée à l'excès, est devenue insensi au symbolisme? Aujourd'hui, en effet, la culture re gieuse des chrétiens — non théologiens — consist

savoir par cœur un certain nombre de notions, bien définies selon le catéchisme national. La culture des Anciens consistait à saisir spirituellement dans les symboles et les gestes de l'Ancien Testament, les mystères auxquels ils nous reportent dans le Christ, puis dans la liturgie de l'Eglise et dans la vie de l'âme, enfin dans le siècle futur. L'intelligence de la foi, telle qu'elle s'exprime dans la liturgie, faisait percevoir dans les types de l'Ancien Testament, des *avances* divines du nouveau, et dans les sacrements du nouveau les dimensions spirituelles qu'ils reçoivent du fait que nous les voyons préparés et figurés par les étapes prophétiques de la vie du peuple d'Israël. Evacuer le symbolisme, c'est renoncer à cette plénitude de sens que porte en elle l'Ecriture, à cette triple épaisseur de significations dont la liturgie est partout prégnante. C'est donc renoncer à saisir la continuité des deux Testaments, l'unité du plan de Dieu. Un certain sens du symbole qui n'est guère autre chose qu'un sens du sacré, un sens du spirituel reçu par révélation, un sens de ce qui ne se voit pas perçu à travers ce qui se voit et s'entend, est donc nécessaire à l'initiation des chrétiens.

Le bénéfice de telles études est donc de nous faire retrouver l'unité du plan de Dieu dans la bible. Elles nous montrent comment les pères lisaient ce plan, comment la liturgie nous le présente. Et la clé de cette perception est celle-ci : Ce que l'histoire d'Israël destine au plan charnel, temporel, politique, la vie du Christ le reprend sur le plan du mystère rédempteur. L'Eglise le reproduit dans sa liturgie et l'âme le vit spirituellement en elle-même tout le long de son pèlerinage terrestre: et tout cela annonce déjà, prophétiquement, ce qui arrivera à la fin des temps lorsque le Christ reviendra et ce qui arrive tous les jours lorsque, dans le sacrement, *in sacramento*, nous entrons en communion de vie avec le Christ dans la Jérusalem céleste qui est en Haut.

C'est l'Esprit du Christ glorieux et absent, qui, en nous parlant du Christ et en nous rappelant ce qu'il nous a dit nous fait comprendre toutes ces choses. Il nous ouvre enfin la fontaine scellée des Ecritures, et il nous fait boire dès maintenant à cette source où s'abreuvent les Anges et les bienheureux, dans la Cité de Dieu où le Christ nous a devancés pour nous préparer une place. Dès maintenant, dans les types de l'Ecriture, dans la vie du Christ, dans les mystères des sacrements, dans la liturgie et la vie de l'Eglise, l'Esprit de Dieu nous fait entrer dans les profondeurs de Dieu et nous sommes conviés à goûter ce que nous goûterons au dernier jour : le mytère de Dieu qui nous sauve.

Renoncer à lire de cette façon l'Ancien Testament c'est se condamner à ne rien comprendre au Nouveau, c'est méconnaître l'atmosphère de prière où celui-ci fut composé, et ainsi la compréhension de ce qu'il apporte de radicalement nouveau. C'est se condamner encore à ne pouvoir prendre aucune intelligence des sacrements et de la liturgie de l'Eglise où l'Ancien Testament se mêle intimement au Nouveau pour lui communiquer la vie et en montrer la portée prophétique. C'est se condamner enfin à ne plus entendre le chant d'espérance que l'Ancien Testament entonne au travers du Nouveau, à ne plus apercevoir la gloire Parousiaque et Eschatologique dont les sacrements de la nouvelle alliance nous donnent déjà les prémices. Car le monde futur existe déjà, *in sacramento*, dans les sacrements de l'Eglise. Pour l'Eglise tout reviendra à dire que vivant encore dans l'histoire, elle goûte par l'avance et elle fait goûter, les mets du repas messianique, elle jouit en espérance et déjà réellement de cette vie dans l'Esprit Saint, avec le Christ, au sein du Père qui sera sa vie dans toute l'éternité. Elle est dans le temps et hors du temps. Ce qui était annoncé est accompli dans le Christ. Ce qui était annoncé et qui est accompli dans le Christ est déjà goûté et par

agé dans les sacrements de la nouvelle alliance. 'Eglise est à la frontière de deux mondes et de deux urées, le temps et l'éternité, et le chrétien dans l'Eglise est avec elle. Lire les Ecritures avec l'Eglise, prier vec l'Eglise, c'est être reporté avec elle dans ce temps ui n'est déjà plus le temps.

Nous ne pouvons mieux résumer qu'en empruntant u P. Daniélou cette belle citation de saint Hilaire :

> Depuis l'origine du monde, le Christ, par ses préfigurations authentiques et absolues, réalisées dans les patriarches, engendre l'Eglise, la lave, la sanctifie, la choisit, la met à part, la rachète : dans le sommeil d'Adam, dans le déluge de Noé, par la bénédiction de Melchisédech, par la justification d'Abraham, par la naissance d'Isaac, par le sacrifice de Jacob. L'objet de cet ouvrage est de montrer que dans chaque personnage, dans chaque époque, dans chaque fait se reflète, comme en une vision, l'image de sa venue, de sa prédication, de sa résurrection, de notre Eglise. Ainsi pourrons-nous contempler le présent dans le passé et le passé dans le présent. (Tract. myst., 3 sq.)

A.-M. HENRY.

Les journées de Chartres

La France catholique a donné cet été une preuve de vitalité magnifique par les nombreux congrès qu'elle a célébrés : n'est-il pas audacieux d'ajouter à leur liste la modeste réunion qui, les 6 et 7 septembre, rassembla au grand séminaire de Chartres deux douzaines de théologiens venus de tout le pays ?

Et cependant il nous semble que ces journées chartraines, si humbles fussent-elles, méritent d'être signalées. La Société Française d'Etudes Mariales, fondée en 1935 par le R. P. Morineau, S. M. M., avec l'actif concours du R. P. Aubroc, S. J., du R. P. Bernadot, O. P., et du R. P. Clovis de Provins, O. M. C., pour ne citer que trois disparus, se proposait de glorifier la Sainte Vierge en pénétrant plus avant dans l'intelligence de son mystère. Elle voulait apporter une aide et un stimulant à des travaux qui, au delà de la vulgarisation courante, fissent véritablement avancer la doctrine.

Son départ fut modeste. Mais les trois volumes parus de son *Bulletin* (Vrin, éd.) sont là qui témoignent du sérieux de son labeur. Sur toutes les questions qu'il a abordées, il est difficile désormais de ne pas le citer.

La guerre empêcha la parution du *Bulletin* contenant le compte rendu des journées de 1938 — et c'est fort regrettable : on y avait discuté des répercussions en mariologie des diverses positions théologiques sur le motif de l'Incarnation — et les journées de 1939, qui devaient avoir lieu en septembre, furent évidemment décommandées. Et depuis la Société était entrée

n sommeil. Consécrations au Cœur immaculé de Marie, Grand etour, Croisade du Rosaire, Centenaire et Congrès marial de a Salette, pèlerinages divers, etc., ont amplement démontré ue le Royaume de Marie demeurait fidèle à son titre. Des uvrages très sérieux ont pu encore paraître sur la Vierge. lais la place demeurait vacante que la Société Française 'Etudes Mariales avait voulu tenir, d'un organisme perma- ent d'approfondissement collectif en France de toutes les uestions de théologie, d'histoire et de spiritualité mariales.

Le R. P. Morineau, toujours sur la brèche, a donc repris n œuvre. Un seul appel a suffi à regrouper autour de lui s survivants de ses anciens collaborateurs et quelques jeunes our préparer la relève. A Chartres, comme jadis à Paray-le- lonial, à Mours, à La-Pierre-Qui-Vire et au Saulchoir, ce fut ne joie de se retrouver dans un délicieux rassemblement habits religieux noirs, blancs ou bruns et de soutanes. utour de Son Excellence Mgr Gaudron, évêque d'Evreux et membres éminents du clergé séculier, les grands Ordres énédictin, franciscain, dominicain, jésuite) et les congré- tions modernes, surtout celles qui sont plus directement us le patronage de Notre-Dame (maristes, marianistes, mont- rtains, oblats, spiritains, salettains, etc.) étaient représentés. n avait à peu près repris le programme qui n'avait pu être alisé en 1939; et c'était un programme de choix.

Le R. P. Hitz, C. SS. R., dont la thèse sur le gage de salut 'est la dévotion à la Vierge fut naguère si remarquée à Jniversité de Fribourg, étudia « Le sens marial du Prot- angile »; M. le Chanoine Jouassard, doyen de la faculté de éologie de Lyon, avec l'érudition la plus avertie et un sens gu de l'histoire dogmatique, présenta « La sainteté de Marie ns la littérature religieuse des premiers siècles »; le R. P. Mahuet, S. M., avec une stupéfiante connaissance des oindres détails de « La Cathédrale » fit miroiter « Le roir marial de Chartres ». Trois contributions de toute emière valeur.

Ce n'est pas le lieu de résumer ici ces rapports ni les narques qui les suivirent. Ils seront publiés et ne man-

queront pas d'attirer l'attention des spécialistes. Nous ferons à peine allusion aux conversations particulières, si riches de substance, qu'ils occasionnèrent : c'est le charme et l'intérêt de tous les congrès. Nous voulons seulement marquer notre joie de l'existence de pareils comices. La mariologie n'est qu'un traité de la théologie : elle n'a pas de méthode distincte. Il y faut même acribie dans l'exégèse des textes scripturaires, même objectivité à décrire l'évolution de la tradition, même intransigeance sur les principes spéculatifs et la rectitude de la dialectique. Si, dès là qu'il s'agit de notre Mère, notre cœur est intéressé, il ne peut élever la voix, si l'on ose dire, que lorsque la raison a fini son œuvre. S'il nous pousse au travail, s'il le couronne, avec la grâce de Dieu, dans la contemplation et la prière, il n'a point part à l'élaboration scientifique. La merveille, c'est que là encore, le renoncement est récompensé. De pieux mensonges ou des fantaisies sentimentales n'honorent point la Vierge comme la vérité si belle et si profonde dans sa simplicité retrouvée. Le bilan de M. le chanoine Jouassard put un instant paraître négatif à qui ne connaissait pas le problème; mais quelles perspectives n'ouvrit pas sa dernière partie sur l'action de saint Ambroise et des milieux ascétiques ! De même l'argumentation de la bulle *Ineffabilis* ne procurera plus de gêne secrète au théologien qui aura lu le P. Hitz — qu'il garde ou non tout son vocabulaire.

L'an prochain, la Société Française d'Etudes Mariales se penchera sur les problèmes de l'Assomption. Ils sont d'actualité et donc très agités. Nos rapporteurs auront fort à faire. Mais cela nous promet, après les joies de l'intelligence, celle encore préférable d'avoir des motifs nouveaux de vénérer Notre-Dame dans la lumière.

fr. M.-A. Genevois, o. p.

Le Congrès de Lyon

POUR la troisième fois cette année, le clergé de France a été convoqué à de solennelles assises. Après le congrès de l'Union des Œuvres à Bordeaux (9 au 11 avril), après la Semaine sociale à Paris (28 juillet au 2 août), le Centre de Pastorale liturgique tint son deuxième congrès national à Lyon du 17 au 21 septembre dernier.

Ce rapprochement avec les précédents congrès permet de situer par comparaison celui de Lyon. Il tenait de l'une et l'autre formules et avait aussi son originalité. Les séances du matin, et celles du soir à 5 heures, étaient réservées à des « cours », assez théoriques, et d'une haute portée doctrinale, où la discussion n'était pas permise. L'après-midi, au contraire, était réservée à de multiples carrefours où s'élaboraient les solutions pastorales et pratiques, entre prêtres, ou entre laïcs. Mais les originalités de la réunion lyonnaise sont plus nombreuses et plus importantes que ses ressemblances.

Tout d'abord le lieu. On avait choisi un lieu « sacré » : la crypte de la basilique de Fourvière qui, pour la circonstance, avait été convenablement (?) sonorisée et éclairée. Mais si le lieu demandait que la réunion ne fut pas profane, il n'imposait aucun programme religieux. Or, le Centre de Pastorale liturgique, fidèle à son nom, fit prier les congressistes. Chaque séance commençait (exactement à l'heure : ce fut aussi une originalité) par le chant de l'office correspondant : Tierce à 9 h. 30, Sexte à 11 h., None à 15 h. 30. Lorsque la foule des congressistes avait répondu au joyeux et solen-

nel *Benedicamus Domino* que lui lançait, à la fin de chaque *heure,* Dom Urbain Sérès, elle était établie dans une atmosphère de joie profonde et de recueillement et c'est ainsi qu'aussitôt débutait le cours. Il faut ajouter que chaque matin à 7 h. dans la basilique de Fourvière, avait lieu le chant de Laudes suivi de la messe solennelle et, le soir à 18 h. 30, les Vêpres solennelles. Les prêtres furent de plus en plus nombreux à participer à ces Vêpres que tout le monde chantait et où le Père Roguet présentait les psaumes en indiquant la signification spirituelle que leur donnait la fête. Le *Magnificat* et le *Salve Regina* chantés chaque soir par près de deux mille congressistes étaient particulièrement beaux. La qualité des chants était d'ailleurs sévèrement maintenue grâce à la présence d'une nombreuse schola qui accompagnait les congressistes même aux réunions d'études de la crypte. De mauvaises langues rapportèrent que ce fut bien la première fois que l'on pria à un congrès. « Même aux congrès eucharistiques on ne prie pas comme ici » dirent certains. A la vérité, la prière à Lyon fut autre chose qu'une ardente supplication dans l'angoisse d'une catastrophe prochaine. Ce fut un beau chant de louange et d'amour. Ce fut une prière toute joyeuse où s'exprimait simplement la confiance des enfants de Dieu. Et cela ne fit pas oublier la nécessité de la demande, de l'imploration à Dieu, comme le montra le pèlerinage du dernier jour où quelques centaines de congressistes allèrent à Ars prier Dieu, par l'intercession du Saint Curé d'Ars, de bénir les résolutions du congrès. Le Père Duployé, dit-on, fit à Sathonay, la nuit, au milieu du pèlerinage, une magnifique homélie.

Après la prière, il faut aussi noter la simplicité, le franc parler, la netteté des rapports entre organisateurs et congressistes. Pas d' « onction ecclésiastique », mais charité douce et virile. Sur le podium ne siègent que le président, le Cardinal archevêque de Lyon, le Père Duployé, directeur du C.P.L., et le conférencier.

Il est temps de parler des conférences.

Le thème du congrès était : *Le dimanche.* Là encore, le congrès fut d'une belle tenue religieuse. Pas de juridisme, de

recettes, de méthodes nouvelles, mais une belle et saine théologie qui est essentiellement un esprit et une mystique. Pas de « témoignages » même, dont on peut toujours craindre qu'ils soient trop servilement imités. A quoi bon tout cela lorsque l'on sait ce qu'est un dimanche : le jour du Seigneur, le jour où l'on vit avec le Christ ressuscité, prémices du jour sans fin de notre Résurrection future? Quelle valeur prennent alors la messe les offices du soir, quelle importance la lecture de la Bible, la compréhension des types de l'Ecriture dans la liturgie, la participation à celle-ci, quelle signification le repos dominical!

Il n'est pas question de résumer ici ces leçons qui paraîtront en volume vers la fin de l'année dans la collection *Lex Orandi*. On y trouvera le cours d'ouverture de Mgr Chevrot : Le dimanche de nos paroisses est-il encore un dimanche chrétien, puis les bases, naturelle (Romano Guardini), scripturaire (H.-M. Féret) et patristique (J. Daniélou) du dimanche. Enfin la magistrale leçon du Père Congar sur la théologie du dimanche. Celui-ci s'applique à discerner et, pour ainsi parler, à débloquer parmi les éléments qui constituent notre dimanche chrétien, d'une part, ce qui lui vient de la révélation et de l'Eglise et, d'autre part, ce qui lui fut apporté par le régime transitoire des siècles de chrétienté, montrant ainsi ce qu'il faut à tout prix garder et ce qui est soumis à la simple discipline de l'Eglise.

A cela il faut ajouter un intéressant « carrefour » de M. l'Abbé Ferrand, supérieur du Grand Séminaire de Tours, aux directeurs de séminaires sur le dimanche du séminaire, et un autre, en langue.. européenne de M. Casper, sur la pastorale liturgique de Pius Parsh à Klosterneuburg. Des conférences-carrefours de M. Michonneau, sur le dimanche du prêtre, (la partie la plus originale fut celle sur le repos du prêtre : M. Michonneau montra la nécessité d'une réfection spirituelle, en dehors du dimanche, un jour sur sept, une semaine sur sept, une année sur sept, et... à la vieillesse), de M. Martimort sur les offices du soir (séance passionnée et passionnante), de Dom A. Robeyns sur les indults relatifs au jeûne eucharistique. Enfin deux conférences : de M. le Cha-

noine Boulard sur les problèmes ruraux du dimanche (qui eut crû qu'ils fussent si graves!), et de J. Folliet sur les loisirs du dimanche. Cette dernière séance était illustrée en quelque sorte par tous les à-côtés du congrès qui s'intitulait lui-même une « communauté de loisir » : équipes de chants, chorales, centre de danse populaire, guignol, centre d'expression, disque, ciné-club, etc, etc. Il y avait aussi l'exposition d'*Art sacré* dont chaque après-midi le Père Régamey dirigeait la visite.

Le dimanche eut lieu la messe pontificale, en rite lyonnais naturellement, en la primatiale de Lyon. On s'y écrasait presque (près de 4.000 personnes). Il y avait du monde jusques sur les marches de la chaire. Malgré cette affluence, et malgré la magnificence de ces antiques rites déployés ici en toute leur splendeur, il est permis de se demander si ce fut un plein succès. — Pourquoi cela ? — Parce qu'il y eut très peu de communions. Il est à craindre en effet que, malgré les chants communs qui donnèrent l'apparence d'une prière commune, beaucoup vinrent en curieux et en spectateurs. Dispense de jeûne avait pourtant été donnée et les trois jours du congrès étaient une suffisante invitation.

Néanmoins, le congrès fut un beau succès. Très attendu par beaucoup de jeunes prêtres et curés qui mettent leur espoir dans le renouvellement de la pastorale liturgique, il ne les déçut pas. Le nombre des évêques présents, des congressistes, des délégations étrangères, montre l'intérêt qu'il suscita. Il marque une étape dans le développement de la pastorale liturgique en Europe.

Ajoutons qu'il a fait aussi œuvre utile sur un autre plan. En renouvelant la pastorale liturgique, n'a-t-il pas commencé de renouveler une certaine spiritualité — sur des bases bibliques et patristiques — des chrétiens dans l'Eglise? De nombreux pasteurs anglicans ou protestants se seraient sentis parfaitement à l'aise dans cette atmosphère parfaitement catholique. Ainsi prépare-t-il, de l'intérieur — et ce n'est pas un aspect négligeable — une voie efficace de réunion.

A.-M. H.

A travers les revues

Le mystère des langues et de l'histoire.

La maison-dieu, n. 11 est entièrement consacrée au délicat problème des *Langues et traductions liturgiques*. Nos lecteurs qui se sont tant passionnés pour ou contre le latin au cours de notre enquête sur l'office divin nous saurons gré de leur communiquer les conclusions du remarquable liminaire du P. J. Travers : *Le mystère des langues dans l'Eglise*. Aussi bien y a-t-il ici autre chose qu'une question de langue liturgique. C'est toute une méditation sur le mystère des langues.

Les grandes lignes d'une théologie des langues, écrit-il, peuvent être tracées à partir de trois passages topiques de l'Ecriture : l'Episode de Babel (Gen. 2, 1-10) au commencement des temps; le don des langues aux apôtres (Actes 2. 2-10) à la plénitude des temps; la récapitulation des langues (Ap. 7, 9) à la consommation des temps.

Au commencement il n'y avait qu'une seule langue, celle qu'Adam forma en donnant un nom aux animaux que Dieu lui présentait. Langue paradisiaque, unique, en raison de la science sublime de l'homme qui est en relation d'amitié avec Dieu. Chaque nom est adéquat, tout à fait propre, et évoque si bien la chose qu'il n'est pas besoin d'autres noms pour en signaler tous les aspects. L'intelligence de l'homme pénètre dans le tréfonds des choses.

Séparé de l'Esprit de Dieu, l'homme « tombe, pour ainsi dire, en morceaux » et s'effrite en se multipliant dans sa chute.

La décomposition sociale entraîne la confusion du langage. L'unité de langue qui signifiait avant la chute paix avec Dieu, concorde entre les hommes, exprime maintenant dans les petits groupes où elle se réfugie, une volonté de puissance s'exerçant en dehors de Dieu ou contre Dieu. Les nationalismes se nourrissent d'un culte excessif de la langue maternelle.

Ce n'est pas tout. A Babel, il n'y a pas que multiplicité de langues, il y a confusion. « Et cette confusion emporte avec elle un caractère de pénalité ». Il faut aujourd'hui une multitude de mots à l'intérieur d'une grande diversité de langues pour atteindre à la plénitude originelle du langage. Il y a une sorte de malédiction qui pèse sur les langues marquées du signe de Babel. Il a existé « des langues impies sur lesquelles a fleuri de préférence l'hérésie ».

Et voici que ce qui était brisé est réparé dans le Christ. La pentecôte est le signe prophétique de la refonte de Babel. A Babel, les langues sont un signe de confusion. A Jérusalem, les langues sont, par l'Esprit Saint, un signe de rassemblement dans la foi.

Mais la réhabilitation des langues n'existe que dans l'Eglise. Dans l'Eglise seule les langues perdent pour les hommes ou pour les nations leur caractère nocif. Et les nations reconnaissent qu'elles marchent vers la terre promise au fait que leur langue est assumée par l'Eglise elle-même. Sous la motion de l'Esprit, elles sont devenues des instruments de concorde et de charité; elles sont le véhicule de la foi. Rejeter une ou plusieurs langues, c'est pour saint Augustin, être suspect de schisme, sinon d'hérésie. Vouloir réduire à une seule langue la manière pour l'Eglise de s'exprimer, c'est confisquer la catholicité au profit d'un seul pays, d'une seule culture.

Mais l'Esprit fixe à chaque langue la condition selon laquelle elle pourra être réhabilitée : Perdre son particularisme, se défaire de l'esprit de Babel. Sans cette condition, la langue est inapte à transmettre la vérité révélée, elle est hostile au surnaturel et ne peut faire germer que l'hérésie. Cela signifie que l'entreprise de traduction ne peut aboutir qu'avec l'assistance de l'Esprit sous l'effet d'un charisme.

L'économie présente prendra fin avec la Parousie. Alors

Les langues humaines seront transposées sur le mode angélique. Car la figure de ce monde aura passé. Il n'y aura plus de place pour les symboles ou pour les signes. La « puissance d'expression viendra exclusivement de l'intensité du désir qu'auront les hommes de communiquer, sans plus aucune dépendance de la nature corporelle et sensible... L'Esprit de Dieu, se surpassant envers (la langue humaine) en libéralités, la hausse au niveau et à la dignité des langues angéliques. »

Cette *théologie des langues* n'est au fond qu'un chapitre de cette *théologie de l'histoire* que réclame notre temps et pour laquelle le P. Daniélou dans les ÉTUDES (Sept. 1947) indique quelques directions (*Christianisme et histoire*).

La vision biblique du monde, nous dit le P. Daniélou, est caractérisée d'abord comme une histoire qui est prophétie, c'est-à-dire que les événements et les institutions d'une époque y apparaissent comme les esquisses de ceux de l'époque suivante. Ils forment le cheminement de la pédagogie divine.

Ce n'est pas cependant une histoire sans fin, un progrès indéfini. Le dernier trait de la vision chrétienne de l'histoire est d'être eschatologique. Elle a une fin. Cette fin est déjà atteinte avec l'incarnation et l'ascension du Christ. Aucun progrès ne nous apportera plus désormais ce que nous possédons déjà dans le Christ :

> Ce qui est acquis, c'est l'union de la nature humaine et de la nature divine en Jésus-Christ. Ce qui est attendu eschatologiquement c'est la manifestation de la victoire du Christ par la transfiguration du cosmos et la résurrection des corps. Ce qui s'accomplit présentement, c'est l'édification invisible, mais souverainement réelle, par la charité, du corps incorruptible du Christ qui sera manifesté au dernier jour.

D'un certain point de vue, le christianisme est dans l'histoire. C'est pourquoi il forme à chaque période, pour chaque civilisation, des *chrétientés,* expressions réelles mais caduques et transitoires du christianisme, que l'Eglise rejette comme de vieux vêtements, après les avoir revêtus. Ce ne sont que des formes extérieures.

D'un autre point de vue, l'histoire profane rentre dans l'histoire sainte. Ce qui définit en effet le temps où nous vivons — entre l'Ascension et la Parousie — c'est la notion de *délai*. Dieu accorde un délai à l'humanité pour que le salut définitivement acquis par le Christ lui soit étendu, par l'intermédiaire de l'Eglise. Le chrétien est alors divisé entre deux mondes, qui ne sont pas du même temps, et qui se trouvent coexister. Le monde de la vie profane, de la science, de la cité temporelle, des affaires, a quelque chose d'essentiellement anachronique; il est ancien puisqu'il n'a pas encore atteint son terme qui se trouve coexister en même temps que lui dans le monde de l'Eglise — car l'Eglise est son terme. Mais le monde de l'Eglise est par rapport à lui « catachronique », il appartient à son avenir, il le dépasse toujours.

Et cependant l'existence actuelle de la cité temporelle n'est pas une pure survivance de quelque chose devenu inutile. La grappe de l'Eglise pousse sur le sarment de l'histoire profane. Ce n'est que lorsque la grappe sera mûre que le sarment deviendra inutile. Le progrès et l'histoire profanes sont ambivalents. Ils peuvent servir et développer le mal. Mais ils peuvent fournir à « la grappe » une sève plus riche; alors ils hâtent la croissance de l'Eglise.

En résumé — et nous retrouvons ainsi sous une forme plus générale les conclusions du P. Travers — le christianisme est une histoire dont l'Ancien Testament marque la préparation, l'Incarnation l'etape décisive, la Parousie l'achèvement. Il est une histoire intégrale à laquelle l'histoire profane elle-même est subordonnée. Il est la fin de l'histoire par rapport à quoi tout le reste sera périmé.

Cette conception théologique de l'histoire n'apporterait-elle pas quelque lumière à certains débats très actuels comme celui de la *justice politique* dont ESPRIT (Août 1947) et LA VIE INTELLECTUELLE (Août-Sept-1947) se demandent si elle existe, ou si elle peut exister? Nous sommes étonnés de voir *Christianus* (dans LA VIE INTELLECTUELLE) rejeter l'idée d'une justice politique possible et admettre l'idée d' « une justice tout court » parmi les hommes. Ne faudrait-il pas plutôt distinguer une *justice de Dieu* et une *justice humaine*, qu'elle soit poli-

tique ou privée, distributive ou commutative, essentiellement ambivalente selon qu'elle participe au siècle futur de « ceux qui ont faim et soif de la justice » ou qu'elle est de ce monde essentiellement anachronique.

Mais, hâtons-nous d'ajouter, qui dira qu'il possède la justice de Dieu? Et qui, possédant la justice de Dieu, jugera autrement que dans une connaissance exacte et rigoureuse des conditions du monde profane?

Russie et Chrétienté.

Pour terminer, signalons le très beau numéro 2 de *Russie et Chrétienté*. N. Arseniev nous donne *quelques traits caractéristiques de la pensée religieuse russe*. A la base, une contemplation de la gloire du Verbe incarné, et cette contemplation forme le contenu de toute la vie liturgique. Puis une conception cosmique, universelle du salut, aussi bien salut de tous les hommes que salut de tout l'homme, âme et corps. Nous avons relevé dans les sommaires, publiés à la fin, des revues ecclésiastiques russes, de beaux titres de sermons ou de conférences, la plupart du temps sur ces thèmes majeurs.

Signalons qu'on trouvera dans ce numéro une information très détaillée sur les différentes fractions de l'Eglise orthodoxe à l'étranger : en France, Amérique, Extrême-Orient, Estonie, Ukraine, Finlande, Autriche, Tchécoslovaquie, Hongrie, Bulgarie. Yougoslavie et Roumanie. L'épineux problème du rattachement de certaines Eglises au patriarcat de Moscou, les rapports avec le patriarcat de Constantinople, sont présentés loyalement.

A.-M. H.

Les Livres

Sainte Thérèse de Lisieux.

Maxence Van Der MEERSCH, *La petite sainte Thérèse*. Ed. Albin Michel, Paris, 1947. Un vol. pet. in-8° de 265 pp.; 180 fr.

Après *Corps et âmes*, après *Femmes à l'encan*, Maxence Van Der Meerch se tourne vers l'admirable sainte de Lisieux. On ne saurait trop l'en féliciter; mais les sujets qui ont, jusqu'ici, retenu son attention l'ont-ils préparé à bien conduire une telle enquête ? Ecartons cette inquiétude. La sympathie, la bonne foi, la ferveur même au service du talent ne feraient-elles plus de miracles ?

Ne posons donc ici aucune question préalable. Ne demandons pas au célèbre romancier s'il a pris le temps de s'informer des requêtes de l'histoire ou de s'initier aux thèses essentielles de la théologie spirituelle. Prenons, nous, telle qu'il nous la donne, l'œuvre par laquelle il entend nous révéler le message de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Le miracle s'est-il accompli ?

Certains le pensent. L'évidente sincérité qui anime toutes ces pages, le contact très étroit et pénétrant que leur auteur a pris avec les écrits thérésiens connus de lui, l'usage qu'il a pu faire d'un document jusqu'ici peu exploité à l'intention du grand public (le *Summarium* des procès canoniques), l'admiration fort émouvante qu'il porte à son héroïne et le respect avec lequel il parle, malgré les critiques jugées nécessaires, de son milieu spirituel, toutes ces qualités, et bien d'autres encore — combien je lui suis reconnaissant, pour ma part, de n'avoir pas hésité à qualifier de *pascalienne* la pensée de cette petite fille ! — gagnent la confiance et persuadent aisément le lecteur qu'il tient enfin le portrait véritable de l'âme thérésienne et le sens authentique du message venu de Lisieux.

A mon très vif regret, je dois à la vérité de déclarer que cette satisfaction est illusoire. Faute de s'être défendu contre les séductions de son imagination créatrice, Maxence Van Der Meersch n'a pas su assurer, en lui, le triomphe de l'historien sur le romancier. Malgré son souci d'interpréter objective-

lent les textes, malgré nombre de pages irréprochables u même vraiment belles, son œuvre souffre de défauts d'au- ant plus graves qu'ils touchent à l'essentiel du sujet. Ne pou- ant insister ici ni sur les mérites qui ont tant frappé lecteurs t critiques, ni sur les malfaçons mineures, c'est l'erreur de ond que je voudrais déceler, cette erreur qui fait de ce livre, ui eût pu être excellent, un livre manqué, le plus déficient, eut-être, partant le plus dangereux qui ait jamais paru sur ainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Non content de raconter, à sa façon, la vie de la « petite Thérèse », M. Van Der Meersch a voulu déchiffrer le message de la sainte. Il s'applique donc à discerner le sens de ses démarches les plus décisives, de ses paroles les plus révé- atrices, puis à dégager la signification d'ensemble de cette xpérience de vie. Rien de plus louable, mais quoi de plus délicat ? C'est lorsque l'histoire aborde ce terrain glissant qu'il ui est nécessaire de mettre en œuvre toutes les ressources qui peuvent lui permettre de procéder avec objectivité. Or, c'est orsqu'il en arrive à ces définitions essentielles que le romancier donne libre cours à son imagination. Il suit de là que, pour out ce qui touche à la vie intérieure de Thérèse, c'est-à-dire vraiment à ce qu'il y a de tout à fait fondamental en cette entreprise, le livre que nous examinons nous renseigne beau- coup moins sur la réalité de l'âme thérésienne que sur les théories, ou même sur la psychanalyse de Maxence Van Der Meersch.

Une dissection méthodique des textes serait nécessaire pour montrer le bien-fondé de ce jugement sévère. La place me manque pour m'y livrer ici, mais si je me sens tenu de parler ainsi, c'est que je l'ai faite. Voici seulement quelques exemples où l'on va voir jouer, sur pièces, l'esprit du romancier.

Tout le monde se rappelle l'émotion de Sœur Thérèse, malade, devant une petite poule blanche du monastère. Voici comment M. Van Der Meersch raconte et interprète cette scène si carac- téristique : « On la promène une dernière fois, en la soute- nant, dans le jardin du monastère. Elle s'y attarde un instant à regarder une petite poule blanche qui abrite ses poussins sous son aile. Elle se souvient — nous dit Malègue — de son enfance, des petites poules blanches des Buissonnets, de sa sœur Céline, des jours bénis qui ne reviendront plus, de tous les bonheurs certains qu'elle a laissés pour une immense incer- titude... Des larmes lui montent aux yeux. — « Vous pleurez ? demande la Mère Agnès. — Je ne puis vous répondre... Je suis trop émue... » On la ramène à l'infirmerie. Elle ne la quittera plus » (pp. 217-218). Quoi de plus littéral ? Quoi de plus objectif ?

Eh bien, c'est là un tableau entièrement *refait*. Une erreur matérielle, d'abord, sur laquelle je n'insiste pas, bien qu'elle soit fort significative : à cette date (7 juin), Thérèse n'est pas à l'infirmerie; elle n'y descendra que le 8 juillet. M. Van Der Meersch ne peut l'ignorer, puisque les *Novissima verba* l'af- firment (p. 52); mais il a besoin de cette touche sombre. Faute

vénielle à côté du crime qui consiste à dénaturer le sens de l'émotion thérésienne. Ici, M. Van Der Meersch est absolument inexcusable, car Thérèse le dispensait de toute hypothèse sur la cause de ses larmes. Si nous pouvions en croire le romancier, la pauvre malade pleurerait les bonheurs certains qu'elle a perdus !... Impossible de trahir plus gravement la réalité que l'on prétend servir. Au même jour, en effet, 7 juin, la suite immédiate des *Novissima verba* rapporte textuellement la seule interprétation authentique : « J'ai pleuré en pensant que le bon Dieu avait pris cette comparaison dans l'Evangile, pour nous faire croire à sa tendresse. Toute ma vie, c'est cela qu'il a fait pour moi, il m'a entièrement cachée sous ses ailes. Tantôt, je ne pouvais plus me contenir, mon cœur débordait de reconnaissance et d'amour » (pp. 30-31). *Certitude, incertitude ?*... Peut-on juger trop sévèrement la main coupable d'un tel attentat ? Voici un autre cas significatif.

Dans la nuit du jeudi saint 1896, devant la première menace de mort, Thérèse sent son cœur se fendre de joie. Cette divine joie, fruit d'une espérance qui se sent prête à s'abîmer dans l'amour d'une posession éternelle (*Histoire d'une âme*, p. 157), il faut que M. Van Der Meersch la mette au service de l'une de ses thèses les plus chères. De là, p. 166, cette transposition, que je ne peux m'empêcher d'appeler sacrilège : « Faut-il avoir souffert, faut-il qu'on vous ait fait de l'existence un martyre, pour qu'on en vienne à cette joie-là ! » Et encore (p. 167) : « C'est la fin du calvaire qui s'annonce. » — Mais non, c'est le commencement ! Et c'est justement pourquoi c'est la joie thérésienne la plus pure ! Mais M. Van Der Meersch va plus loin encore dans l'incompréhension. Il ne croit pas à la sincérité de cette joie. Pour lui, Thérèse simule : « Elle eut le suprême courage de sembler se réjouir » (p. 221). C'est qu'au moment où Thérèse pense à Jésus, M. Van Der Meersch veut qu'elle pense à Mère Marie de Gonzague et, pour expliquer une joie qu'il ne peut comprendre, il a besoin de faire de Mère Marie de Gonzague un bourreau.

Sur ce point, il s'en donne à cœur joie. Accusant le relief de témoignages qu'il eût mieux fait de mettre soigneusement « en place », il leur ajoute un élément qui leur est entièrement étranger et dont des documents irréfutables montrent l'absolue fausseté. Il prétend déceler en Mère Marie de Gonzague « un sentiment d'animosité envers la sœur Thérèse qui a pu aller jusqu'à la haine », et il présente ce sentiment comme « évident » (p. 96). Ce n'est pas une évidence, mais une pure calomnie qui s'étend même de façon plus gratuite encore, à la communauté tout entière (pp. 75-76). Comme elle n'intervient qu'en vue de mieux éclairer les souffrances de Thérèse, on peut se douter à quel point cet éclairage est fallacieux.

Mais c'est lorsqu'il s'efforce de pénétrer l'âme de Thérèse que M. Van Der Meersch passe le plus radicalement à côté de la vérité. Son idée de fond, c'est que l'essentiel, pour Thérèse comme pour « tous les sages, tous les philosophes, tous les

saints », c'est de « se connaître » (p. 177). Et aussitôt, à la lumière de ce principe, il prétend donner tout son sens à un texte thérésien. Mais c'est nous que cette opération éclaire sur le mouvement plus ou moins subconscient de sa pensée, car le souci qui l'anime en cette exégèse l'amène à falsifier de façon extrêmement curieuse le texte qu'il cite, en substituant le cœur de l'homme au Cœur de Jésus. Tout simplement. Voici ce passage : « Et voilà pourquoi, le 13 juillet 1897, quatre jours après son entrée à l'infirmerie, Thérèse écrit à l'un de ses frères spirituels, un prêtre missionnaire, ces mots qui peuvent paraître d'une bien vague banalité et qui sont pourtant si profondément pensés, vécus, si pesants d'expérience :

VAN DER MEERSCH.	THÉRÈSE, *Hist. d'une âme* (p. 373).
« ...Mon frère, que la bonté et l'amour miséricordieux du cœur sont peu connus ! Il est vrai que pour jouir de ces trésors, il faut s'humilier, *reconnaître* son néant. Et voilà ce que beaucoup d'âmes ne veulent pas faire » (pp. 177-178).	« Ah ! mon frère, que la bonté et l'amour miséricordieux du *Cœur de Jésus* sont peu connus ! (Je souligne...)

Rien de plus significatif qu'une telle mutilation qui ne semble pas se réduire à une simple coquille. M. Van Der Meersch rabat avec la dernière énergie la spiritualité thérésienne sur le plan du socratisme le plus banal. Il la vide de ses éléments théologiques, pourtant tout à fait essentiels. Il fait de cette doctrine de divinisation et d'invincible espérance un message de luthéranisme larvé et de désespoir (1).

Le dernier mot de Thérèse au monde serait en effet celui-ci : « Se connaître. Oser s'avouer la vérité sur soi-même. Tout est là » (p. 190). Et, en se connaissant, Thérèse, nous dit-on, s'aperçoit que « ce qu'elle était voici vingt ans, ce qu'était le bambin entêté, orgueilleux, trop tendu, trop sensible, de la vieille maison des Buissonnets », elle « l'est restée. Rien n'est mort en elle » (p. 166). Assertion purement gratuite, mais, dans cette hypothèse, faut-il que Thérèse s'attriste ? Non, car : « Etre méchant, être vil, cruel, égoïste, se sentir incurablement mauvais, c'est là une douleur infinie, sans doute. Mais ce n'est rien encore. Le grand péché, le seul, c'est de se le cacher. C'est de se mentir à soi-même. S'avouer mauvais et offrir à Dieu son impuissance, son néant, c'est encore assez pour faire de nous un saint » (p. 177). Il s'ensuit que « la

(1) Ajoutons que la date qu'il donne à cette lettre n'est tirée que du désir d'appuyer sur le caractère dramatique de cette correspondance. Dans l'*Histoire d'une âme*, en effet (p. 372), la lettre est simplement datée de juillet, et je peux préciser que la date exacte est le 26.

sainteté... s'accommode de toute la misère, de toute la bassesse de notre cœur. La sainteté est offerte à tous, aux plus pervers, aux plus inguérissablement déchus ! Qu'ils reconnaissent seulement leur impuissance. Et qu'ils luttent sans rien attendre en salaire » (p. 234).

« Voilà, nous affirme audacieusement M. Van Der Meersch, le message de Thérèse Martin », et il se demande aussitôt : « A-t-il été compris ? » (p. 235). Non, n'hésitons pas à le dire avec force, non, tel n'est aucunement le message de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et il est infiniment désirable que jamais personne ne le comprenne ainsi. Voilà seulement ce que devient l'authentique message de Lisieux dans un esprit unilatéral, peu informé de théologie et trop sûr de lui pour éprouver la moindre inquiétude devant le fait surprenant qu'il serait le premier à comprendre une sainte canonisée.

Non, tel n'est pas le message de Thérèse. Tel est le message que l'on peut arbitrairement imaginer au contact de ses textes lorsque, les limitant à certains de leurs aspects, on les a préalablement expurgés de tout ce qui en fait la substance la plus profonde, à savoir la notion de l'amour prévenant d'un Dieu qui nous divinise, l'offrande d'holocauste à un Amour infiniment miséricordieux qui consume notre misère en mettant à la source de notre amour la personne même du Saint-Esprit, le sens profond de la paternité divine qui légitime toutes les audaces de la confiance et de l'amour en une âme qui vit d'une telle intimité avec Jésus qu'elle se demande ce que le ciel, à part la vision intuitive, pourra bien ajouter à cette union, la poursuite constante d'une perfection héroïque qui se confond avec une permanente adhésion d'amour à la volonté de Dieu. Bien loin d'inviter le pécheur à se juger incurable et à loger sa sainteté dans la connaissance même d'une telle misère, Thérèse invite le pécheur, accablé par sa misère, à s'oublier pour contempler les torrents de miséricorde infinie qu'il appartient à son propre amour de libérer, et de libérer à tel point que Dieu même devienne, non seulement son Sauveur, mais l'Amour même qui s'aime au plus profond de son cœur divinement transformé. D'une maîtresse de spiritualité théologale et de sublime espérance faire le héraut d'un consentement à « toute la bassesse de notre cœur », ce n'est pas accomplir une œuvre de vérité.

L'enjeu est tragique. Sans peut-être avoir pleinement conscience du caractère de sa reconstruction, M. Van Der Meersch demande quelque part s'il est « profanatoire d'avoir voulu présenter Thérèse » telle qu'elle est (p. 251). Nous devons à sa sincérité de répondre avec la loyauté qu'elle mérite : oui, toucher sans précautions suffisantes à un sujet si délicat et lancer dans le grand public une image si radicalement fausse d'une sainte en qui Dieu s'est complu, c'est, qu'on le veuille ou non, mais en toute rigueur de termes, une profanation.

Puisse « sainte Thérèse, patronne des écrivains » (p. 216) faire bénéficier de son patronage l'auteur qui a eu le mérite de le proposer, et lui obtenir la grâce de s'oublier assez pour

voir, enfin, telle qu'elle est. Ce progrès accompli, je ne doute pas que M. Van Der Meersch ne tienne à reprendre son livre, à le purifier de ses erreurs et à nous montrer en « la petite sainte Thérèse » non plus le docteur d'un pessimisme impuissant, mais la magnifique entraîneuse de toutes les « petites âmes » qui, parce qu'elles s'oublient pour se livrer à l'Amour, se connaissent plus l'angoisse de leurs limites, mais véritables enfants de Dieu, vivent de l'infinité même des desseins paternels.

André COMBES.

R. M. PHILIPON, O. P., *Sainte Thérèse de Lisieux « Une voie toute nouvelle »*. 338 pp (Desclée de Brouwer). — *Le message de Thérèse de Lisieux*, 126 pp. (Bonne Presse).

Le Père Philipon, à qui nous devons deux ouvrages : *La doctrine spirituelle de Sœur Elisabeth de la Trinité* et *Les Sacrements dans la vie chrétienne*, en cette année du cinquantenaire, nous offre deux études sur sainte Thérèse de Lisieux. Après avoir indiqué ses sources et caractérisé sa méthode qui sera plus « explicative » que « descriptive », le P. P. campe « la plus grande sainte des temps modernes » (Pie XI), et la suit, de son milieu familial où s'élabore sa personnalité, au Carmel où après des tâtonnements, elle découvre sa voie, jusqu'à sa consommation dans l'amour. Le P. P. procède à une *analyse minutieuse* des divers aspects de cette âme, en se conformant à un ordre logique : petitesse, primauté de l'amour, confiance et abandon, fidélité dans les petites choses, vie mariale, l'ange du sacerdoce. Un long chapitre est consacré à l'étude des dons du Saint-Esprit, dont la lecture est savoureuse. Au terme de cette analyse, l'auteur tente *une synthèse* de cette « voie toute nouvelle ». Les caractères négatifs de la spiritualité thérésienne, ceux-là mêmes qu'avait relevés avec maîtrise le regretté Père Petitot : absence de mortifications extraordinaires, absence de charismes mystiques, absence de méthode d'oraison, absence d'actions éclatantes, sont à nouveau retenus. Le Père énumère ensuite les *caractères positifs*, dogme de la paternité divine, l'amour miséricordieux, les vertus de l'enfance spirituelle, petitesse et grandeur, amour et sacrifice, abandon et fidélité, simplicité et sublimité. L'auteur conclut sur cette note de « *sainteté accessible à tous* ».

Le Père Philipon a puisé abondamment aux sources inappréciables du Procès apostolique. De très nombreuses dépositions très bien choisies, enchâssées dans un texte alerte nous assurent un contact vivant avec Thérèse de Lisieux. L'auteur s'est proposé de construire une synthèse de cette « spiritualité géante dont les virtualités se développent d'elles-mêmes selon les problèmes de l'avenir » (p. 15). Les lecteurs initiés à ces questions mystiques, carmélitaines et thérésiennes (ce n'est peut-être pas à eux que cet ouvrage est destiné), retrouveront tout ce qui existait éparpillé dans de multiples articles, panégyriques, livres, éléments de la bibliothèque thérésienne plus riche, à part quelques joyaux, par sa quantité que par sa qualité. Ces pages ont été écrites avec amour; on devine même une certaine « connaturalité » de l'auteur avec les réalités qu'il décrit.

Nous ne cacherons pas quelques regrets. Tout d'abord, on aurait pu, semble-t-il, fouiller les *profondeurs psychologiques* de cette enfant prédestinée : les progrès de la caractérologie permettent cette investigation et cette utilisation prudente et perspicace donne des résultats. (Une phrase telle que celle-ci « Toujours mon corps m'a gênée » pose des problèmes.) — De plus, *le milieu historique du Carmel de Lisieux*, tel que Thérèse le connut, n'est pas décrit. Nous nous heurtons à des impossibilités pratiques que nous comprenons. Mais à quand du définitif ? — En outre, on aurait aimé que soit plus nettement établie *l'influence de la spiritualité carmélitaine qui fut déterminante*. En d'excellentes pages, on la signale mais les indications sont trop vagues, trop brèves.

Le *Message de Thérèse de Lisieux* est le résumé de l'ouvrage principal. Traduit en plusieurs langues, il révélera le charme divin de « l'enfant chérie du monde ». Il est à répandre.

Pierre BLANCHARD.

Divers.

L. CERFAUX, *L'Eglise des Corinthiens*. Coll. Témoins de Dieu, ?; Paris, Ed. du Cerf, 1946, 116 pp.

Ceux qui ont aimé le petit livre de M. le chanoine Cerfaux sur la communauté apostolique aimeront encore celui-ci. Après la naissance de l'Eglise chrétienne enfonçant ses fondations dans le sol du judaïsme, voici l'une des premières communautés établies chez les gentils, toute frémissante d'une vie qui cherche son équilibre. L'exposé suit, à grands traits, assez librement, l'ordre de la Première Epître, s'inspirant des interventions de l'apôtre Paul en cette Eglise dont la prospérité demeure, il le déclare, le sceau de son apostolat, mais où l'action de l'Esprit-Saint doit triompher d'erreurs ou de fautes, de déformations inconscientes, d'innovations malheureuses. Une telle description, riche en détails concrets, ne peut donc sans précaution être étendue à toutes les communautés pauliniennes, auxquelles on ne doit pas appliquer ce qu'il peut y avoir de pathologique dans le cas de Corinthe. M. Cerfaux, qui connaît admirablement saint Paul, excelle à dégager en formules simples et pénétrantes la ligne de la pensée, la pointe de l'argument. A son école on apprendra beaucoup, non seulement sur le culte et les mœurs, mais plus encore sur la foi des Corinthiens, sur leur manière de concevoir la vérité chrétienne et sur la manière dont l'apôtre la leur enseignait. L'ouvrage s'achève sur un rapport des différents facteurs de l'unité de l'Eglise, cette œuvre suprême de l'Esprit du Christ.

fr. L.-M. DEWAILLY, O. P.

R. P. PHILIPON, O. P., *Les sacrements dans la vie chrétienne*.

Le mérite de cet ouvrage est de livrer de la bonne et forte théologie dans un style qui la met à la portée d'un large public. L'auteur a le souci, sous l'inspiration visible de sœur Elisabeth de la Trinité, de rattacher toute la vie chrétienne,

même dans ses ramifications les plus matérielles, au plus élevé de tous nos mystères, celui du Dieu Trine et Un. On lui saura particulièrement gré d'avoir fait connaître aux âmes avides de vérité certaines formules denses du Docteur Angélique où les fidèles trouveront une nourriture substantielle.

Si l'on veut parler en critique, on relèvera certaines redites, et certaines longueurs. Dans les chapitres relatifs à l'organisation de l'Eglise et à la hiérarchie, le lecteur aurait peut-être préféré à de pieuses généralités certaines précisions théologiques ou canoniques sur la juridiction et la charpente de l'édifice ecclésiastique, choses que les fidèles ignorent en général complètement.

Mais lorsque l'auteur aborde la mystique du sacerdoce, on sent que le sujet lui tient à cœur. L'âme de l'apôtre transparaît derrière le langage précis du théologien et les prêtres trouveront un aliment dans les pages pleines et chaudes qui traitent du saint sacrifice de la messe.

Enfin le livre s'achève sur une description sobre mais substantielle de la vision béatifique et du bonheur des élus. Tout en écartant les fantaisies imaginatives, elle nous aide à « agripper la vie éternelle » comme dit saint Paul (1 *Tm.*, 16, 12) avec une espérance plus vigoureuse parce que mieux informée.

Bref, un livre de doctrine sûre et solide que l'on souhaite de voir figurer dans la bibliothèque de beaucoup de prêtres, de religieuses, de militants et de chrétiens fervents. Il y voisinera heureusement avec certains ouvrages de dévotion où une piété et un zèle sincères ne sont pas toujours suffisamment enracinés dans l'humus profond de la vérité théologique.

A.-M. M.

R. P. Ch. D. Boulogne, *Par delà la mort.* Ed. de la Revue des Jeunes, Paris; 120 fr.

Le moindre coup d'œil sur les sujets abordés en maintes revues, depuis quelque temps, suffit à nous convaincre que l'étude des fins dernières redevient à l'honneur. *Le Cheval de Troie* — pour ne citer que la plus récente — porte cette promesse en ses flancs. Serait-ce un effet de la bombe atomique ? Il faut croire que tout dépend des dispositions du sujet, car il en est d'autres : un goût plus âpre de jouir et l'opinion assez répandue qu'en somme la bombe n'est pas si cruelle qui fait passer de vie à trépas des foules entières sans qu'elles s'en aperçoivent et qu'elles aient à en souffrir. Que devient ici la supplique des litanies : « De la mort subite, délivrez-nous, Seigneur... »

C'est dire que le livre présent vient à son heure et qu'il répond à la double nécessité de donner satisfaction à ceux qui réfléchissent comme de secouer l'indolence de ceux qui « préfèrent ne pas y penser ».

Reprendre ici les questions soulevées est chose malaisée. Nous ne pouvons que donner l'assurance au lecteur de tenir en mains avec cet ouvrage une synthèse, non seulement des réponses possibles en la matière, mais aussi des aspects divers

sous lesquels ces réalités demandent à être étudiées. C'est par là qu'il est formateur et enrichissant pour l'esprit chrétien — comme aussi par le souci bien marqué d'allier aux exigences de la doctrine une grande délicatesse dans leur application aux âmes individuelles.

L'extension de ces problèmes en montre la particulière gravité : on commence par le destin particulier de chaque âme, pour finir par de grandioses perspectives : la fin du monde — le jugement dernier, sans oublier le partage des morts entre élus, éprouvés et damnés. Sujet des plus sérieux traité sérieusement : pas de développements oratoires ni d'appels à la pure sensibilité; mais un développement rigoureux, d'une logique bien dessinée qui facilite la lecture, solide, parfois austère, comme l'enseignement théologique et philosophique auquel il est fait appel, agrémenté, à l'occasion, de citations littéraires particulièrement expressives et heureuses.

L'auteur a cru bon de supprimer toute référence pour alléger son texte et éviter toute allure technique. Les références cependant donnent un caractère d'autorité et de sécurité, une possibilité de contrôle ou d'approfondissement bien souhaitables en de certains cas ! Nul ne pourra toutefois lui refuser la confiance que méritent l'esprit et la doctrine de l'Eglise dont il s'est fait le fidèle et intelligent interprète.

Hyac. MARÉCHAL, O. P.

Entretiens de sainte Thérèse sur la vie religieuse. Coll. La Vigne du Carmel, Ed. du Seuil, 1947, 220 pp.

« Mon Père, écrivait sainte Thérèse au Père Gratien, si j'ai réussi à donner de bons avis, vous pourriez les disposer avec plus d'ordre et cela serait utile. » Usant de cette invitation, une Carmélite vient de faire ce travail de mise en ordre, et cela se montre utile en effet.

Glanés à travers toutes les œuvres et surtout les lettres de la sainte, les textes, groupés selon le plan des constitutions du Carmel, manifestent un sens si aigu de Dieu et des exigences de la vie religieuse allié à une connaissance si lucide du cœur humain que leur intérêt dépasse de beaucoup le cadre de la famille carmélitaine.

Nous avons goûté particulièrement les fines remarques de sainte Thérèse sur la psychologie féminine, notamment sur l'importance des détails dans la vie d'une religieuse (pp. 15-16), sur les ruses inconscientes des inférieures vis-à-vis de leurs supérieures (pp. 28-29), sur les dangers de l'affectivité féminine dans la pratique de la charité fraternelle (pp. 91-92), sur l'importance décisive de la droiture du jugement dans le choix des novices (pp. 47-48).

A. PLÉ.

Charles DESSERICH, de l'ordre de saint Camille, *La messe dans la chambre des malades.* Impr. J.-B. Rondil, Lyon, chez l'auteur, 96, rue Cdt-Charcot, Lyon-5e.

Il était opportun d'attirer l'attention sur le beau ministère des religieux Camilliens qui ont le privilège de célébrer la

messe sur un autel portatif dans la chambre des malades, à qui ils apportent ainsi de grandes grâces pour sanctifier leurs souffrances.

Histoire, exhortations pieuses, règles liturgiques, prières trouvent place, sans ordre, dans ce livre. Certaines illustrations toucheront peut-être quelques bonnes âmes. La tête du Christ (p. 113) paraîtra horrible à certains. N'est pas auteur qui veut, ni artiste !

Mais la grande charité de saint Camille de Lellis attirera toujours des vocations pour le service des infirmes.

A.-M. M.

J.-M. DE BUCK, *Mort à l'aube*. Paris, Desclée de Brouwer, 1946, 200 pp.

Comme dans « Dieu parlera ce soir », avec lequel ce nouveau livre présente tant de points de ressemblance, l'A. met en scène un adolescent qui cherche à s'accomplir en plénitude. Cette fois, c'est dans la solitude, le silence, la souffrance, qu'il se conquiert lui-même et atteint Dieu. Roman où l'action se réduit à quelques brèves notations, où tout l'intérêt se porte sur l'analyse fouillée d'un caractère. Idéal de fidélité et de pureté qui n'est pas proposé à tous, mais qui fera réfléchir bien des jeunes gens en les étonnant sans doute; y en a-t-il beaucoup qui sentiront combien certains silences et certaines demi-phrases révèlent de vie mystique et font toucher Dieu ?

Abbé C. HANLET, *Emile Verhaeren. La valeur morale de son œuvre*. Coll. *Etudes religieuses;* la Pensée catholique, Liége, 1947, 28 pp.

Tout en ne ménageant pas les éloges dus au talent du grand poète belge, l'A. fait les réserves qui s'imposent devant l'obscénité et les blasphèmes de certaines de ses œuvres.

M.-L. T.

VIENNENT D'ARRIVER A LA REVUE :

Vies des saints et des bienheureux (tome V, mai), RR. PP. Bénédictins de Paris, Letouzey, 1947, 638 pp.; 330 fr.

Charles JOURNET, *Saint Nicolas de Flue*, Coll. des *Cahiers du Rhône*, Ed. de la Baconnière, Ed. du Seuil, Paris, 1947, 228 pp.

W. GROSSOUW, *Pour mieux comprendre saint Jean, Bibliotheca mechliniensis* (10), Desclée de Brouwer, 1946, 128 pp.

Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain (*Encyclopédie en sept volumes*). Vol. 1, Letouzey et Ané, Paris, 1947, 363 pp.

Augustin BEA, S. J., *Le nouveau psautier latin*, Desclée de Brouwer, 1947, 208 pp.; 200 fr.

R. P. MONJARDET, *Paix sur cette maison*, Coll. *Le cœur et la croix*, Ed. du Cerf, Paris, 1945, 107 pp.; 90 fr.

Louis CHÉRONNET, *Saint-Sulpice* (1 vol. illustré), Coll. *Nefs et clochers*, Ed. du Cerf, 24 pp.; 35 fr.

Serge SOULIÉ, *Saint-Jacques-du-Haut-Pas* (1 vol. illustré), Coll. *Nefs et clochers*, Ed. du Cerf, 16 pp.; 30 fr.

André Le Donné, *Notre-Dame-du-Raincy* (1 vol. illustré), Coll. *Nefs et clochers*, Ed. du Cerf, 16 pp.; 30 fr.

Jean Bony, *Notre-Dame de Mantes* (1 vol. illustré), Coll. *Nefs et clochers*, Ed. du Cerf, 24 pp.; 35 fr.

Henri de Lubac, S. J., *Catholicisme*, Coll. *Unam Sanctam* (4e éd.), Ed. du Cerf, 1947, 410 pp.; 300 fr.

A. Brenninkmeyer(*Traitement pastoral des névrosés*, E. Vitte, Paris, 1947, 147 pp.

Chanoine Bourceret, *Très simple explication du catéchisme*, Ed. Spes, Paris, 1947, 378 pp.; 200 fr.

Edmond Crapez, *Le message du Cœur de Marie à sainte Catherine Labouré*, Ed. Spes, Paris, 256 pp.; 160 fr.

Gaëtan Bernoville, *Sainte Angèle Merici, les Ursulines de France et l'Union romaine*, Coll. *Les grands ordres monastiques*, Bernard Grasset, éditeur, 1947, 264 pp. (7e éd.).

H. Dary, *Pourquoi, Maman ? Un livre d'initiation pour les jeunes filles* (1 vol. illustré), Ed. Albin Michel, 1947, 160 pp.; 60 fr.

Concordantiæ sanctæ regulæ beatissimi ac Deo acceptissimi Patris Benedicti abbatis, Abbatia Cisterciensis, apud Westmalle prope Antverpiam, Belgium, 262 pp.

F. Bonneau, S. M., *Chantons, fils de Dieu* (fascicule 1), Librairie Téqui, Paris (1 vol. illustré), 66 pp.; 45 fr.

Gisèle Kourchid, Abbaye de Jouarre et chez les Filles de la Charité, Clermont-Ferrand, 1944, 23 pp.

Ernesto Segura, *La educacion catolica en la liturgia*, Editorial « Surco », La Plata, Buenos-Aires, 1947, 40 pp.

Chanoine P. Girard, *Heure sainte*, Ed. Spes, 24 pp.; 15 fr.

Jacques de Voragine, *Saint Dominique*, Ed. Spes, 1947, 70 pp.; 45 fr.

Paul Beauchamp, *A travers le feu, Georges Cristophe, Stalag IV B.*, Ed. Spes, 1947, 46 pp.; 35 fr.

Louis des Pins, *Participation des fidèles à la sainte liturgie*, Ed. E. Vitte, Lyon- Paris, 24 pp.; 20 fr.

Henriette Waltz, *Un pauvre parmi nous, le Père Chevrier*, Ed. du Cerf, 1947, 322 pp.; 175 fr.

Jean-François Henry, *Philippe de Gueldre, Reine-duchesse et pauvre dame*, chez l'auteur, 1947, 172 pp.; 128 fr., franco : 140 fr.

S. M. Dominic, O. P., *A rosary chain*, Blackfriard, Oxford, 40 pp.; 5/6 d.

F. Cayré, *Initiation à la philosophie de saint Augustin, Philosophie - I -, Bibliothèque augustinienne*, Desclée de Brouwer, 317 pp.; 270 fr.

30499. — Imp. Lahure Paris. — 31.1064

— Le gérant de cette publication : —

R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e

Dépôt légal : Quatrième trimestre 1947. - N° d'ordre 10.660.